LES ANTIQUITEZ

LES REGRETS

LES JEUX RUSTIQUES

ŒUVRES COMPLETES

DE

JOACHIM DU BELLAY

T. III

—

LES ANTIQUITEZ

LES REGRETS

LES JEUX RUSTIQUES

Avec un commentaire historique et critique

PAR

LÉON SÉCHÉ



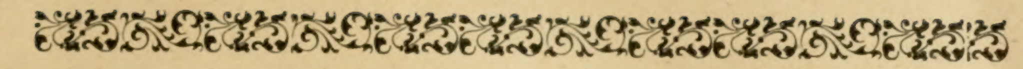
J. DU BELLAY

PARIS

REVUE DE LA RENAISSANCE

—

1910



AVERTISSEMENT

C'est la première fois que l'on réunit, dans l'ordre chronologique où elles furent écrites, les trois œuvres maîtresses que Joachim du Bellay composa durant son séjour à Rome.

Il est remarquable, en effet, que dans toutes les éditions complètes du grand poète angevin, à commencer par celle qui fut publiée après sa mort par son ami Aubert, de Poitiers, les *Antiquitez* ont été imprimées à la suite des *Regrets*, bien qu'il ne soit pas douteux qu'elles aient été composées un an ou deux auparavant.

Même à son apparition, en 1558, il semble que le *Premier livre des Antiquitez de Rome* ait été mis au jour après les *Regrets*. En tout cas il vient derrière eux dans l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale (Réserve. Y^e 410-411) qui, s'il n'est pas le seul existant du premier tirage de ces deux recueils (1), est très probablement *unique* de par toutes les particularités qu'il présente.

A première vue, à ne le considérer que sous son aspect typographique, cet exemplaire offre déjà des différences notables avec ceux du second tirage des *Antiquitez* et des *Regrets*.

Ainsi, sans parler du papier velin dont tous les feuillets sont encadrés de filets rouges croisés aux angles ; sans parler des titres encadrés de filets rouges aussi, qui en font un exemplaire de luxe, on s'aperçoit en le regardant de près :

1° Que la ligne finale du titre des *Regrets* « AVEC PRIVILÈGE DU ROY » est composée en capitales plus petites, et que l'espace laissé entre cette ligne et le millésime MDLVIII est plus grand que dans l'exemplaire Y^e 391 (Réserve), de la Bibliothèque Nationale.

2° Qu'au recto du 4e feuillet non chiffré, à la fin de la poésie dédiée à M. d'Avanson, il y a une liste de FAULTES A CORRIGER qui n'existent plus dans l'exemplaire du second tirage.

3° Que, quoi qu'en dise le titre, les *Regrets* ne sont précédés ni suivis d'aucun privilège.

4° Que dans le titre des *Antiquitez*, l'exemplaire du second tirage

---

(1) J'en connais pour ma part trois autres : un qui fit partie de l'admirable bibliothèque du marquis de Villoutreys, et qui est passé, depuis sa mort, dans je ne sais quelle collection ; un autre à la Bibliothèque de Rouen, et le troisième à celle de Reims.

(Réserve, Y[e] 389) porte après le mot *Rome* une virgule qui tire l'œil et ne se trouve pas dans l'exemplaire *unique*.

5° Que la lettre ornée D du feuillet 2 de ce recueil n'est pas la même dans les deux exemplaires.

Je passe sur les différences orthographiques du second tirage, différences nombreuses et dont quelques-unes sont assez suggestives (1).

Mais la différence capitale entre les exemplaires du premier et du second tirage, celle qui donne un caractère particulier et véritablement unique à l'exemplaire Y[e] 410, c'est que, entre les feuillets chiffrés 26 et 27, il est le seul, à ma connaissance, qui renferme un carton de 2 feuillets non chiffrés. Et ce carton contient précisément les huit sonnets — de CV à CXII — que M. Anatole de Montaiglon publia en 1849, d'après la copie trouvée l'année précédente par M. Paulin Paris dans un volume du fonds de Mesmes de la Bibliothèque Nationale.

On sait de reste que ce fut l'éditeur Isidore Liseux qui, le premier, publia en 1876, une édition complète des *Regrets*, d'après l'exemplaire *unique* ignoré de M. de Montaiglon.

Cette ignorance de l'érudit bibliographe est d'autant plus singulière, que l'exemplaire en question était à la Bibliothèque Nationale dès le dix-septième siècle, comme le prouvent les titres à l'encre de certains sonnets des *Regrets*, qui sont de la main même de Dupuy.

Que si le lecteur me demande l'explication des particularités de cet exemplaire, et notamment du carton qui en double le prix, je lui répondrai qu'à mon avis nous sommes en présence d'un tirage à petit nombre qui fut fait spécialement pour le roi et quelques personnes de l'intimité du poète ; — que le titre des *Regrets*, avec son sous-titre auquel nul n'a pris garde, l'absence du mot FIN et du privilège à la dernière page de ce recueil, indiquent suffisamment que, dans la pensée de Joachim, les *Regrets*, à l'origine, devaient avoir une suite ; — et que cette suite, logiquement, naturellement, devait être les *Antiquitez*.

Et, en effet, que signifie ce sous-titre des *Regrets* « ET AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES », (1) donné à un ouvrage dont on ne publie que la première partie ? Et puis, qu'est-ce que ce privilège imprimé derrière les *Antiquitez* où, contrairement à l'usage, il n'est pas question de ce livre ?

Tout cela, en vérité, est au moins bizarre et fournit matière à diverses interprétations dont celle-ci, que j'ai vu soutenir par le marquis de Vil-

---

(1) Par exemple, dans le privilège général imprimé à la suite des *Antiquitez*, le nom de Joachim est écrit avec un *n* dans l'exemplaire Y[e] 410, et avec un *m* dans l'exemplaire Y[e] 389.

(2) Et qu'on ne me dise pas que les *Jeux rustiques* ont le même sous-titre. Je répondrais qu'ici le sous-titre est amplement justifié par la diversité même du recueil.

loutreys, que les *Regrets* et les *Antiquitez* du premier tirage, bien que paginés séparément, pourraient bien avoir été réunis ensemble avec le seul privilège *général* qui suit les *Antiquitez*.

Quant à l'affaire du carton, je ne vois guère qu'une façon de l'expliquer, et voici comme je l'entends :

Dans les *Lettres de Joachim du Bellay*, publiées par M. Pierre de Nolhac en 1883, il y en a une — la VII[e] — où le poète écrit au cardinal du Bellay, son cousin :

« ...Etant de retour en France, je fus tout esbahy que j'en trouvé une infinité de coppies imprimées tant à Lyon que Paris, dont je mys de ce temps là quelques imprimeurs en procès, qui furent condamnés en amendes et réparations comme je puys monstrer par sentences et jugements donnez contre eux (1). Voyant donc qu'il n'y avoit aulcun remède et qu'il m'estoit impossible de supprimer tant de coppies publiées partout, joinct que le feu Roy (2) (que Dieu absolve) qui en avait lu la plus grande partie, m'avait commandé de sa propre bouche d'en faire ung recueil et les faire bien et correctement imprimer, je les baillé à ung imprimeur sans aultrement les revoir. »

Je conclus de ce passage que Joachim dut soumettre son livre en épreuves au roi Henri II, et que ce fut sur ses observations que les huit sonnets, objet du carton du premier tirage, furent retranchés de l'édition des *Regrets* destinée au public.

On dira peut-être qu'ils n'étaient pas plus méchants que les autres. J'en tombe d'accord. Il y en a même deux dans le nombre — je veux parler des sonnets CVII et CVIII — qui sont tout à fait bénins et seraient mieux à leur place dans les *Antiquitez*. Aussi ne suis-je pas éloigné de croire qu'ils ne durent leur suppression qu'à cette circonstance qu'ils faisaient partie de la feuille commençant et finissant par les sonnets qui n'avaient pas eu l'heur d'agréer au roi. Les sonnets CV et CIX étaient dirigés contre le pape Jules III. Or, le roi Henri II, tout en ayant beaucoup souffert de ses foudres d'excommunication, ne pouvait passer à Joachim d'avoir l'air de le venger de cette sanglante injure. Le sonnet CXI visait le pape régnant Paul IV qui, à peine élu, était parti en guerre contre l'Espagne et que la France avait intérêt à ménager.

(1) Or, les *Regrets* ne circulaient pas seulement en copies imprimées, mais encore en copies manuscrites dont les premières, s'il faut en croire J. du Bellay, avaient été faites à Rome par un nommé Le Breton qui « les vendoit aux gentilzhommes françois qui pour lors estoient » dans cette ville. Et ces copies étaient devenues si nombreuses, qu'on en trouve encore aujourd'hui — des sonnets les plus libres — dans certains manuscrits de la Bibliothèque Nationale et de quelques autres Bibliothèques des départements et de l'étranger.

(2) Henri II.

En voilà assez pour expliquer le carton de l'exemplaire royal.

Les *Jeux rustiques* ne présentent aucune particularité qui mérite d'être relevée dans cet Avertissement. On remarquera cependant qu'au lieu de se terminer ici, comme dans les premières éditions, par l'*Hymne à la Surdité*, dédiée à Ronsard, ils renferment quelques pièces de plus, notamment l'*Epitaphe du Passereau de Madame Marguerite*, et la curieuse et amusante *Satyre de Maistre Pierre du Cuignet sur la Petromachie de l'Université de Paris* — pièces qui se trouvent dans l'édition de 1597, qui nous a servi de modèle.

Il nous reste à imprimer un certain nombre de poésies des dernières années de J. du Bellay, ses traductions et ses poésies latines. Ce sera la matière du tome IV et dernier de ses œuvres complètes, que nous comptons livrer au public dans le courant de l'année prochaine.

L. S.

Paris, 3 avril 1910.



LE PREMIER LIVRE DES ANTIQVITEZ DE ROME CONTENANT VNE GENERALE DESCRIPTION DE SA GRANDEVR, ET COMME VNE DEPLORATION DE SA RVINE:

PAR
IOACH. DVBELLAY ANG.

Plus un Songe ou vision sur le mesme subiect, du mesme autheur.



A PARIS,

De l'imprimerie de Federic Morel, *rue* S. Ian *de* Beauuais, *au franc* Meurier.

M. D. LVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AU ROY

Ne pouvant vous donner ces ouvrages antiques
Pour vostre Saint-Germain, ou pour Fontainebleau,
Je vous les donne, Sire, en ce petit tableau,
Peint, le mieux que j'ay peu, de couleurs poëtiques,
Qui mis sous vostre nom devant les yeux publiques,
Si vous le daignez voir en son jour le plus beau,
Se pourra bien vanter d'avoir hors du tombeau
Tiré des vieux Romains les poudreuses reliques.
Que vous puissent les Dieux un jour donner tant d'heur,
De rebastir en France une telle grandeur,
Que je la voudrois bien peindre en vostre langage ;
Et peut estre, qu'alors vostre grand'Majesté
Repensant à mes vers, diroit qu'ils ont esté
De vostre Monarchie un bien heureux presage.



LE PREMIER LIVRE

DES

ANTIQUITEZ DE ROME

I

Divins esprits, dont la poudreuse cendre
Gist sous le fais de tant de murs couvers,
Non, vostre los, qui vif par vos beaux vers
Ne se verra sous la terre descendre.
Si des humains la voix se peut estendre
Depuis ici jusqu'au fond des enfers,
Soyent à mon cry les abysmes ouvers
Tant que d'en bas vous me puissiez entendre.
Trois fois cernant sous le voile des cieux
De vos tombeaux le tour devotieux,
A haute voix trois fois je vous appelle :
J'invoque ici votre antique fureur,
Et cependant que d'une sainte horreur
Je vais chantant vostre gloire plus belle.

II

Le Babylonien ses hauts murs vantera,
Et ses vergers en l'air, de son Ephesienne !
La Grece descrira la fabrique ancienne,
Et le peuple du Nil ses pointes chantera :
La mesme Grece encor' vanteuse publira
De son grand Juppiter l'image Olympienne,
Le Mausole sera la gloire Carienne,
Et son vieux Labyrinth' la Crete n'oublira.

L'antique Rhodien eslevera la gloire
De son fameux colosse, au temple de Memoire :
Et si quelque œuvre encor digne se peut vanter
De marcher en ce ranc, quelque plus grand'faconde
Le dira : quant à moy, pour tous je veux chanter
Les sept costaux Romains, sept miracles du monde.

III

Nouveau venu qui cherches Rome en Rome
Et rien de Rome en Rome n'apperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois,
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.
Voy quel orgueil, quelle ruine, et comme
Celle qui mist le monde sous ses lois
Pour donter tout, se donta quelquefois,
Et devint proye au temps qui tout consomme.
Rome de Rome est le seul monument,
Et Rome Rome a vaincu seulement.
Le Tybre seul, qui vers la mer s'enfuit.
Reste de Rome, ô mondaine inconstance !
Ce qui est ferme est par le temps destruit,
Et ce qui fuit, au temps fait resistance.

IV

Celle qui de son chef les étoiles passoit,
Et d'un pied sur Thetis, l'autre dessous l'Aurore,
D'une main sur le Scythe, et l'autre sur le More,
De la terre et du ciel la rondeur compassoit :
Juppiter ayant peur, si plus elle croissoit,
Que l'orgueil des Geans se relevast encore,
L'accabla sous ces monts, ces sept monts qui sont ore
Tombeaux de la grandeur qui le ciel menassoit.
Il lui mist sur le chef la croppe Saturnale,
Puis dessus l'estomac assit la Quirinale,
Sur le ventre il planta l'antique Palatin :
Mist sur la dextre main la hauteur Celienne,
Sur la senestre assist l'eschine Exquilienne,
Viminal sur un pied, sur l'autre l'Aventin.

V

Qui voudra voir tout ce qu'ont peu nature,

L'art, et le ciel (Rome) te vienne voir :
J'entens s'il peut ta grandeur concevoir
Par ce qui n'est que ta morte peinture.
Rome n'est plus, et si l'architecture
Quelque ombre encor de Rome fait revoir,
C'est comme un corps par magique sçavoir,
Tiré de nuist hors de sa sepulture.
Le corps de Rome en cendre est devallé,
Et son esprit rejoindre s'est allé
Au grand esprit de ceste masse ronde,
Mais ces escrits, qui son los le plus beau
Malgré le temps arrachent du tombeau,
Font son idole errer parmi le monde.

VI

Telle que dans son char la Berecynthienne
Couronnee de tours, et joyeuse d'avoir
Enfanté tant de Dieux, telle se faisoit voir
En ses jours plus heureux ceste ville ancienne :
Ceste ville, qui fut plus que la Phrygienne
Foisonnante en enfans, et de qui le pouvoir
Fut le pouvoir du monde, et ne se peut revoir
Pareille à sa grandeur, autre sinon la sienne.
Rome seule pouvoit à Rome ressembler,
Rome seule pouvoit Rome faire trembler :
Aussi n'avoit permis l'ordonnance fatale
Qu'autre pouvoir humain, tant fust audacieux,
Se vantast d'esgaler celle qui fit esgale
Sa puissance à la terre et son courage aux cieux.

VII

Sacrez costaux, et vous sainctes ruines,
Qui le seul nom de Rome retenez,
Vieux monumens qui encor soustenez
L'honneur poudreux de tant d'âmes divines :
Arcs triomphaux, pointes du ciel voisines,
Qui de vous voir le ciel mesme estonnez,
Las, peu à peu cendre vous devenez,
Fable du peuple, et publiques rapines !
Et bien qu'au temps pour un temps fassent guerre

Les bastimens, si est-ce que le temps
Œuvres et noms finablement atterre.
Tristes desirs, vivez doncques contens :
Car si le temps finist chose si dure,
Il finira la peine que j'endure.

VIII

Par armes et vaisseaux Rome donta le monde,
Et pouvoit-on juger qu'une seule cité
Avoit de sa grandeur le terme limité
Par la mesme rondeur de la terre et de l'onde.
Et tant fut la vertu de ce peuple feconde
En vertueux nepveux, que sa posterité
Surmontant ses ayeulx en brave auctorité,
Mesura le haut ciel à la terre profonde.
Afin qu'ayant rangé tout pouvoir sous sa main
Rien ne peust estre borne à l'Empire Romain,
Et que, si bien le temps destruit les Republiques,
Le temps ne mist si bas la Romaine hauteur,
Que le chef deterré aux fondemens antiques,
Qui prendrent nom de luy, fust descouvert menteur.

IX

Astres cruels, et vous Dieux inhumains,
Ciel envieux, et marastre Nature,
Soit que par ordre, ou soit qu'à l'adventure
Voise le cours des affaires humains,
Pourquoy jadis ont travaillé vos mains
A façonner ce monde qui tant dure ?
Ou que ne fut de matiere aussi dure
Le brave front de ces palais Romains ?
Je ne di plus la sentence commune,
Que toute chose au-dessous de la Lune
Est corrompable, et sujette à mourir :
Mais bien je di (et n'en vueille desplaire
A qui s'efforce enseigner le contraire)
Que ce grand Tout doit quelquefois perir.

X

Plus qu'aux bords Æteans, le brave fils d'Æson.

Qui par enchantement conquist la riche laine,
Des dents d'un vieil serpent ensemençant la plaine
N'engendra de soldats au champ de la toison :
Ceste ville qui fut en sa jeune saison
Un hydre de guerriers, se vit bravement pleine
De braves nourrissons, dont la gloire hautaine
A rempli d'un Soleil l'une et l'autre maison.
Mais qui finablement, ne se trouvant au monde
Hercule qui dontast semence tant feconde,
D'une horrible fureur l'un contre l'autre armez,
Se moisonnarent tous par un soudain orage,
Renouvelant entre eux la fraternelle rage
Qui aveugla jadis les fiers soldats semez.

XI

Mars vergongneux d'avoir donné tant d'heur
A ses nepveux, que l'impuissance humaine
Enorgueillie en l'audace Romaine
Sembloit fouler la celeste grandeur,
Refroidissant ceste premiere ardeur,
Dont le Romain avoit l'ame si pleine,
Soufla son feu, et d'une ardente haleine
Vint eschauffer la Gottique froideur.
Ce peuple a donc, nouveau fils de la Terre,
Dardant par tout les foudres de la guerre,
Ces braves murs accabla sous sa main :
Puis se perdit dans le sein de sa mere,
Afin que nul, fust-ce des Dieux le pere
Se peust vanter de l'Empire Romain.

XII

Tels que l'on vid jadis les enfants de la Terre
Plantez dessus les monts pour escheller les cieux,
Combattre main à main la puissance des Dieux,
Et Juppiter contre eux, qui ses foudres desserre :
Puis tout soudainement renversez du tonnerre,
Tomber de çà et là ces scadrons furieux,
La Terre gemissante, et le Ciel glorieux
D'avoir à son honneur achevé ceste guerre,

Tel encor' on a veu par-dessus les humains
Le front audacieux des sept costaux Romains
Lever contre le ciel son orgueilleuse face :
Et tels ores on voit ses champs deshonorez
Regretter leur ruine, et les Dieux asseurez
Ne craindre plus là-haut si effroyable audace.

XIII

Ni la fureur de la flamme enragee,
Ni le tranchant du fer victorieux,
Ni le degast du soldat furieux,
Qui tant de fois (Rome) t'a saccagee,
Ni coup sur coup ta fortune changee,
Ni le ronger des siecles envieux
Ni le despit des hommes et des Dieux,
Ni contre toy ta puissance rangee,
Ni l'esbranler des vents impetueux,
Ni le desbord de ce Dieu tortueux
Qui tant de fois t'a couvert de son onde,
Ont tellement ton orgueil abbaissé,
Que la grandeur du rien qu'ils t'ont laissé
Ne face encor esmerveiller le monde.

XIV

Comme on passe en esté le torrent sans danger,
Qui souloit en hyver estre roy de la plaine,
Et ravir par les champs d'une fuite hautaine
L'espoir du laboureur et l'espoir du berger :
Comme on voit les couards animaux outrager
Le courageux lyon gisant dessus l'arene,
Ensanglanter leurs dents et d'une audace vaine
Provoquer l'ennemi qui ne se peut venger ;
Et comme devant Troye on vit des Grecs encor
Braver les moins vaillans autour du corps d'Hector :
Ainsi ceux qui jadis souloyent, à teste basse,
Du triomphe Romain la gloire accompagner,
Sur ces poudreux tombeaux exercent leur audace
Et osent les vaincus les vainqueurs desdaigner.

XV

Parlez Esprits, et vous Ombres poudreuses,
Qui jouyssant de la clarté du jour,
Fistes sortir cest orgueilleux sejour
Dont nous voyons les reliques cendreuses :
Dites, esprits (ainsi les tenebreuses
Rives de Styx non passable au retour,
Vous enlaçant d'un trois fois triple tour,
N'enferment point vos images ombreuses)
Dites-moy donc (car quelqu'une de vous
Possible encor se cache ici dessous)
Ne sentez-vous augmenter vostre peine,
Quand quelquefois de ces costaux Romains
Vous contemplez l'ouvrage de vos mains
N'estre plus rien qu'une poudreuse plaine ?

XVI

Comme l'on voit de loin sur la mer courroucee
Une montagne d'eau d'un grand branle ondoyant,
Puis traînant mille flots, d'un grand choc abboyant
Se crever contre un roc, où le vent l'a poussee,
Comme on voit la fureur par l'Aquillon chassee
D'un sifflement aigu l'orage tournoyant
Puis d'une aile plus large en l'air s'esbanoyant
Arrester tout à coup sa carrière lassee :
Et comme on voit la flamme ondoyant en cent lieux
Se rassemblant en un, s'aiguiser vers les cieux,
Puis tomber languissante : ainsi parmi le monde
Erra la Monarchie, et croissant tout ainsi
Qu'un flot, qu'un vent, qu'un feu, sa course vagabonde
Par un arrest fatal s'est venu perdre ici.

XVII

Tant que l'oyseau de Juppiter vola,
Portant le feu dont le ciel nous menace,
Le ciel n'eut peur de l'effroyable audace
Qui des Geans le courage affola :
Mais aussi tost que le Soleil brusla,

L'aile qui trop se fit la terre basse,
La terre mist hors de sa lourde masse
L'antique horreur qui le droit viola :
Alors on vid la corneille Germaine
Se deguisant feindre l'aigle Romaine.
Et vers le ciel s'eslever de rechef
Ces braves monts autrefois mis en poudre
Ne voyant plus voler dessus leur chef
Ce grand oyseau ministre de la foudre.

XVIII

Ces grands monceaux pierreux, ces vieux murs que tu vois.
Furent premierement le clos d'un lieu champaistre
Et ces braves palais, dont le temps s'est fait maistre.
Cassines de pasteurs ont esté quelquefois.
Lors prindrent les bergers les ornements des Rois,
Et le dur laboureur de fer arma sa dextre :
Puis l'annuel pouvoir le plus grand se vid estre,
Et fut encor' plus grand le pouvoir de six mois :
Qui, fait perpetuel, creut en telle puissance :
Que l'aigle Imperial, de luy print sa naissance :
Mais le ciel s'opposant à tel accroissement,
Mist ce pouvoir ès main du successeur de Pierre,
Qui sous nom de pasteur, fatal à ceste terre
Monstre que tout retourne à son commencement.

XIX

Tout le parfait dont le ciel nous honore,
Tout l'imparfait qui naist dessous les cieux,
Tout ce qui paist nos esprits et nos yeux,
Et tout cela qui nos plaisirs devore,
Tout le malheur qui nostre âge desdore,
Tout le bonheur des siecles les plus vieux.
Rome du temps de ses premiers ayeulx
Le tenoit clos ainsi qu'une Pandore.
Mais le destin desbrouillant ce chaos,
Où tout le bien et le mal fut enclos,
A fait depuis que les vertus divines
Volant au ciel ont laissé les pechez

Qui jusqu'ici se sont tenus cachez
Sous les monceaux de ces vieilles ruines.

XX

Non autrement qu'on voit la pluvieuse nuë
Des vapeurs de la terre en l'air se soulever,
Puis se courbant en arc à fin de s'abreuver,
Se plonger dans le sein de Thetis la chenuë,
Et montant de rechef d'où elle estoit venuë,
Sous un grand ventre obscur tout le monde couver
Tant que finablement on la voit se crever,
Or' en pluye, or' en neige, or' en gresle menuë ;
Ceste ville qui fut l'ouvrage d'un pasteur,
S'elevant peu à peu, creut en telle hauteur,
Que Royne elle se vid de la terre et de l'onde :
Tant que ne pouvant plus si grand faix soustenir,
Son pouvoir dissipé s'escarta par le monde,
Monstrant que tout en rien doit un jour devenir.

XXI

Celle que Pyrrhe et le Mars de Lybie
N'ont sceu donter, celle brave cité
Qui d'un courage au mal exercité
Soustint le choc de la commune envie,
Tant que sa nef par tant d'ondes ravie,
Eut contre soy tout le monde incité,
On n'a point veu le roc d'adversité
Rompre sa course heureusement suyvie.
Mais defaillant l'object de sa vertu,
Son pouvoir s'est de luy mesme abattu,
Comme celuy que le cruel orage
A longuement gardé de faire abbord,
Si trop grand vent le chasse sur le port,
Dessus le port se voit faire naufrage.

XXII

Quand ce brave sejour, honneur du nom Latin,
Qui borna sa grandeur d'Afrique, et de la Bise

De ce peuple qui tient les bords de la Tamise,
Et de celuy qui voit esclorre le matin
Anima contre soy d'un courage mutin
Ses propres nourrissons, sa despouille conquise,
Qu'il avoit par tant d'ans sur tout le monde acquise,
Devint soudainement du monde le butin.
Ainsi quand du grand Tout la fuite retournee
Où trente-six mil' ans ont sa course bornee,
Rompra des elemens le naturel accord,
Les semences qui sont meres de toutes choses,
Retourneront encor' à leur premier discord,
Au ventre du Chaos eternellement closes

XXIII

O que celui estoit cautement sage
Qui conseilloit pour ne laisser moisir
Ses citoyens en paresseux loisir,
De pardonner aux rempars de Carthage !
Il prevoyoit que le Romain courage
Impatient du languissant plaisir
Par le repos se laisseroit saisir
A la fureur de la civile rage.
Aussi voit-on qu'en un peuple ocieux,
Comme l'humeur en un corps vicieux,
L'ambition facilement s'engendre.
Ce qui advint, quand l'envieux orgueil
De ne vouloir ni plus grand, ni pareil,
Rompit l'accord du beau-pere et du gendre.

XXIV

Si l'aveugle fureur, qui cause les batailles,
Des pareils animaux n'a les cœurs allumez,
Soyent ceux qui vont courant, ou soyent les emplumez
Ceux-la qui vont rampant ou les armez d'escailles
Quelle ardente Erinnys de ses rouges tenailles
Vous pinsetoit les cœurs de rage envenimez,
Quand si cruellement l'un sur l'autre animez
Vous destrempiez le fer en vos propres entrailles?
Estoit-ce point (Romains) vostre cruel destin,

Ou quelque vieil peché qui d'un discord mutin
Exerçoit contre vous sa vengeance eternelle ?
Ne permettant des Dieux le juste jugement,
Vos murs ensanglantez par la main fraternelle
Se pouvoir asseurer d'un ferme fondement.

XXV

Que n'ay-je encor la harpe Thracienne,
Pour resveiller de l'enfer paresseux
Ces vieux Cesars, et les Ombres de ceux
Qui ont basti ceste ville ancienne !
Ou que je n'ay celle Amphionienne
Pour animer d'un accord plus heureux
De ces vieux murs les ossements pierreux
Et restaurer la gloire Ausonienne !
Peusse-je au moins, d'un pinceau plus agile,
Sur le patron de quelque grand Virgile,
De ces palais les portraicts façonner !
J'entreprendrois, veu l'ardeur qui m'allume,
De rebastir au compas de la plume
Ce que les mains ne peuvent maçonner.

XXVI

Qui voudroit figurer la Romaine grandeur
En ses dimensions, il ne luy faudroit querre
A la ligne, et au plomb, au compas, à l'equerre
Sa longueur et largeur, hautesse et profondeur :
Il luy faudroit cerner d'une egale rondeur
Tout ce que l'Ocean de ses longs bras enserre,
Soit où l'Astre annuel eschauffe plus la terre,
Soit où soufle Aquilon sa plus grande froideur.
Rome fut tout le monde, et tout le monde est Rome.
Et si par mesmes noms mesmes choses on nomme,
Comme du nom de Rome on se pourroit passer,
La nommant par le nom de la terre et de l'onde :
Ainsi le monde on peut sur Rome compasser,
Puisque le plan de Rome est la carte du monde.

XXVII

Toy qui de Rome esmerveillé contemples.
L'antique orgueil qui menassoit les cieux,
Ces vieux palais, ces monts audacieux,
Ces murs, ces arcs, ces thermes et ces temples,
Juge, en voyant ces ruines si amples,
Ce qu'a rongé le temps injurieux,
Puisqu'aux ouvriers les plus industrieux
Ces vieux fragmens encor servent d'exemples,
Regarde après, comme de jour en jour
Rome fouillant son antique sejour
Se rebastist de tant d'œuvres divines :
Tu jugeras, que le dœmon Romain
S'efforce encor d'une fatale main
Ressusciter ces poudreuses ruines.

XXVIII

Qui a veu quelquefois un grand chesne asseiché
Qui pour son ornement quelque trophee porte,
Lever encor' au ciel sa vieille teste morte,
Dont le pied fermement n'est en terre fiché,
Mais qui dessus le champ plus qu'à demi penché
Monstre ses bras tout nuds, et sa racine torte,
Et sans feuille ombrageux, de son poids se supporte
Sur son tronc noüalleux, en cent lieux esbranché :
Et bien qu'au premier vent il doive sa ruine,
Et maint jeune à l'entour ait ferme la racine,
Du devot populaire estre seul reveré.
Qui tel chesne a peu voir, qu'il imagine encores
Comme entre les citez, qui plus florissent ores
Ce vieil honneur poudreux est le plus honoré !

XXIX

Tout ce qu'Egypte en pointe façonna
Tout ce que Grece à la Corinthienne,
A l'Ionique, Attique ou Dorienne,
Pour l'ornement des temples maçonna.
Tout ce que l'art de Lysippe donna,
La main d'Apelle, ou la main Phidienne,

Souloit orner ceste ville ancienne
Dont la grandeur le ciel mesme estonna.
Tout ce qu'Athene eut oncques de sagesse,
Tout ce qu'Asie eut oncques de richesse,
Tout ce qu'Afrique eut oncques de nouveau,
S'est veu ici. O merveille profonde !
Rome vivant fut l'ornement du monde,
Et morte elle est du monde le tombeau.

XXX

Comme le champ semé en verdure foisonne,
De verdure se hausse en tuyau verdissant,
Du tuyau se herisse en espic florissant,
D'espic jaunit en grain, que le chaud assaisonne.
Et comme en la saison le rustique moissonne
Les ondoyans cheveux du sillon blondissant
Les met d'ordre en javelle, et du blé jaunissant,
Sur le champ despouillé mille gerbes façonne :
Ainsi de peu à peu creust l'Empire Romain,
Tant qu'il fut despouillé par la Barbare main,
Qui ne laissa de luy que ces marques antiques,
Qui chacun va pillant, comme on voit le glenneur
Cheminant pas à pas recueillir les reliques
De ce qui va tombant après le moissonneur.

XXXI

De ce qu'on ne voit plus qu'une vagne campaigne,
Où tout l'orgueil du monde on a veu quelquefois
Tu n'en es pas coupable, ô quiconque tu sois
Que le Tybre et le Nil, Gange et Euphrate baigne.
Coupables n'en sont pas l'Afrique ni l'Espaigne,
Ni ce peuple qui tient les rivages Anglois
Ni ce brave soldat qui boit le Rhin gaulois,
Ni cest autre guerrier, nourrisson d'Alemaigne,
Tu en es seule cause, ô civile fureur,
Qui semant par les champs l'Emathienne horreur
Armas le propre gendre encontre son beau pere :
Afin qu'étant venuë à son degré plus haut,
La Romaine grandeur trop longuement prospere
Se vist ruer à bas d'un plus horrible saut.

XXXII

Esperez-vous que la posterité
    Doive, mes vers, pour tout jamais vous lire ?
    Esperez-vous que l'œuvre d'une lyre,
    Puisse acquerir telle immortalité ?
Si sous le ciel fust quelque eternité,
    Les monumens que je vous ai fait dire,
    Non en papier, mais en marbre et porphyre,
    Eussent gardé leur vive antiquité.
Ne laisse pas toutefois de sonner
    Luth, qu'Apollon m'a bien daigné donner,
    Car, si le temps ta gloire ne desrobe,
Vanter te peux, quelque bas que tu sois,
    D'avoir chanté le premier des François
    L'antique honneur du peuple à longue robe.



SONGE
OU VISION SUR ROME

I

C'estoit alors que le present des Dieux
Plus doucement s'escoule aux yeux de l'homme,
Faisant noyer dedans l'oubly du somme
Tout le souci du jour laborieux ;
Quant un dœmon apparut à mes yeux
Dessus le bord du grand fleuve de Rome,
Qui, m'appelant du nom dont je me nomme,
Me commanda regarder vers les cieux.
Puis m'escria : Voy, dit-il, et contemple
Tout ce qui est compris dans ce grand temple,
Voy comme tout n'est rien que vanité :
Lors connoissant la mondaine inconstance,
Puisque Dieu seul au temps fait resistance,
N'espere rien qu'en la divinité.

II

Sur la croppe d'un mont je vis une Fabrique
De cent brasses de haut : cent colomnes d'un rond,
Toutes de diamant ornoyent le brave front,
Et la façon de l'œuvre estoit à la Dorique.
La muraille n'estoit de marbre ni de brique,
Mais d'un luisant cristal, qui du sommet au fond
Elançoit mille rais de son ventre profond
Sur cent degrez dorez du plus fin or d'Afrique.
D'or estoit le lambris, et le sommet encor

*

Reluisoit escaillé de grandes lames d'or ;
Le pavé fut de jaspe et d'esmeraude fine.
O vanité du monde ! un soudain tremblement
Faisant crouler du mont la plus basse racine,
Renversa ce beau lieu depuis le fondement.

III

Puis m'apparut une pointe aiguisee
D'un diamant de dix pieds en carré,
A sa hauteur justement mesuré
Tant qu'un archer pourroit prendre visee :
Sur ceste pointe une urne fut posee
De ce metal sur tous plus honoré,
Et reposoit en ce vase doré
D'un grand Cesar la cendre composee.
Aux quatre coins estoyent couchez encor
Pour piedestal quatre grands lions d'or
Digne tombeau d'une si digne cendre.
Las ! rien ne dure au monde que tourment !
Je vi du ciel la tempeste descendre
Et foudroyer ce brave monument.

IV

Je vi haut eslevé sur colomnes d'yvoire,
Dont les bases estoient du plus riche metal,
A chapiteaux d'albastre et frizes de cristal,
Le double front d'un arc dressé pour la mémoire.
A chaque face estoit pourtraite une victoire
Portant ailes au dos, avec habit nymphal,
En haut assise y fut sur un char triomphal
Des empereurs romains la plus antique gloire.
L'ouvrage ne monstroit un artifice humain,
Mais semblait estre fait de cette propre main
Qui forge en aiguisant la paternelle foudre.
Las ! je ne veux plus voir rien de beau sous les cieux
Puis qu'un œuvre si beau j'ay veu devant mes yeux
D'une soudaine cheute estre reduit en poudre.

V

Et puis je vi l'Arbre Dodonien
Sur sept costaux espandre son ombrage,

Et les vainqueurs ornez de son feuillage
Dessus le bord du fleuve Ausonien.
Là fut dressé maint trophee ancien,
Mainte despouille, et maint beau tesmoignage
De la grandeur de ce brave lignage
Qui descendit du sang Dardanien.
J'estois ravi de voir chose si rare,
Quand de païsans une troppe barbare
Vint outrager l'honneur de ces rameaux :
J'ouy le tronc gemir sous la cougnee
Et vi depuis la souche dédaignee
Se reverdir en deux arbres jumeaux.

VI

Une Louve je vi sous l'antre d'un rocher
Allaictant deux bessons : je vis à sa mammelle
Mignardement jouer cette couple jumelle,
Et d'un col allongé la Louve les lecher.
Je la vi hors de là sa pature cercher
Et courant par les champs, d'une fureur nouvelle
Ensanglanter la dent et la patte cruelle
Sur les menus troppeaux pour sa soif estancher.
Je vi mille veneurs descendre des montagnes
Qui bordent d'un costé les lombardes campagnes
Et vi de cent espieux luy donner dans le flanc.
Je la vi de son long sur la plaine estendue,
Poussant mille sanglots, se veautrer en son sang,
Et dessus un vieux tronc la despouille pendue.

VII

Je vi l'oyseau, qui le Soleil contemple,
D'un foible vol au ciel s'avanturer,
Et peu à peu ses ailes asseurer
Suivant encor le maternel exemple.
Je le vi croistre, et d'un voler plus ample
De plus hauts monts la hauteur mesurer,
Percer la nüe et ses ailes tirer
Jusques aux lieux où des Dieux est le temple.
Là se perdit puis soudain je l'ay veu
Roüant par l'air en tourbillon de feu.
Tout enflammé sur la plaine descendre.
Je vi son corps en poudre tout reduit

Et vi l'oyseau, qui la lumiere fuit
Comme un vermet renaistre de sa cendre.

VIII

Je vi un fier torrent, dont les flots escumeux
Rongeoient les fondements d'une vieille ruine :
Je le vi tout couvert d'une obscure bruine
Qui s'eslevoit par l'air en tourbillons fumeux :
Dont se formoit un corps à sept chefs merveilleux
Qui villes et chasteaux couvoit sous sa poitrine
Et sembloit devorer d'une egale rapine
Les plus doux animaux et les plus orgueilleux.
J'estois esmerveillé de voir ce monstre enorme
Changer en cent façons son effroyable forme,
Lorsque je vi sortir d'un antre Scythien,
Le vent impetueux, qui souffle la froidure,
Dissiper ces nuaux, et en si peu que rien
S'esvanouir par l'air ceste horrible figure.

IX

Tout effrayé de ce monstre nocturne,
Je vy un corps hideusement nerveux,
A longue barbe, à longs flottants cheveux,
A front ridé et face de Saturne :
Qui s'accoudant sur le ventre d'une urne,
Versoit une eau dont le cours fluctueux
Alloit baignant tout ce bord sinueux,
Où le Troyen combattit contre Turne.
Dessous ses pieds une Louve allaictoit
Deux enfançons : sa main dextre portoit
L'arbre de paix, l'autre la palme, forte :
Son chef estoit couronné de laurier,
Adonc lui cheut la palme, et l'olivier,
Et du laurier la branche devint morte.

X

Sur la rive d'un fleuve une Nymphe esploree
Croisant les bras au ciel avec mille sanglots,
Accordoit ceste plainte au murmure des flots,
Outrageant son beau teinct et sa tresse doree :

Las! où est maintenant ceste face honoree,
Où est ceste grandeur et cest antique los,
Où tout l'heur et l'honneur du monde fut enclos,
Quand des hommes j'estois et des Dieux adoree?
N'estoit-ce pas assez que le discord mutin
M'eust fait de tout le monde un publique butin
Si cest Hydre nouveau, digne de cent Hercules,
Foisonnant en sept chefs de vices monstrueux
Ne m'engendroit encor à ces bords tortueux
Tant de cruels Nerons et tant de Caligules?

XI

Dans un mont une flamme allumee
A triple poincte ondoyoit vers les cieux,
Qui de l'encens d'un cedre precieux
Parfumoit l'air d'une odeur embasmee.
D'un blanc oyseau l'aile bien emplumee
Sembloit voler jusqu'au sejour des Dieux,
Et degoisant un chant melodieux
Montoit au ciel avecques la fumee.
De ce beau feu les rayons escartez
Lançoient partout mille et mille clartez,
Quand le degout d'une pluye doree
Le vint esteindre, ô triste changement!
Ce qui sentoit si bon premierement
Fut corrompu d'une odeur sulphuree

XII

Je vi sourdre d'un roc une vive fontaine,
Claire comme cristal aux rayons de soleil,
Et jaunissante au fond d'un sablon tout pareil
A celuy que Pactol roule parmi la plaine.
Là sembloit que nature et l'art eussent pris peine
D'assembler en un lieu tous les plaisirs de l'œil:
Et là s'oyoit un bruit incitant au sommeil,
De cent accords plus doux que ceux d'une Sirene.
Les sieges et relais luisoyent d'yvoire blanc,
Et cent Nymphes autour se tenoyent flanc à flanc,
Quand des monts plus prochains de Faunes une suite
En effroyables cris sur le lieu s'assembla,
Qui de ses villains pieds la belle onde troubla,
Mist les sieges par terre, et les Nymphes en fuite.

XIII

Plus riche assez que ne se monstroit celle
Qui apparut au triste Florentin,
Jettant ma veüe au rivage Latin,
Je vi de loin surgir une Nasselle :
Mais tout soudain la tempeste cruelle,
Portant envie à si riche butin,
Vint assaillir d'un Aquilon mutin
La belle nef des autres la plus belle.
Finablement l'orage impetueux
Fit abysmer d'un goufre tortueux
La grand'richesse à nulle autre seconde.
Je vi sous l'eau perdre le beau thresor,
La belle nef, et les Nochers encor,
Puis vi la belle Nef se ressourdre sur l'onde

XIV

Ayant tant de malheurs gemi profondement,
Je vi une Cité quasi semblable à celle,
Que vid le messager de la bonne nouvelle,
Mais basty sur le sable estoit son fondement.
Il sembloit que son chef touchast au firmament
Et sa forme n'estoit moins superbe que belle :
Digne, s'il en fut onc digne d'estre immortelle,
Si rien dessous le ciel se fondoit fermement.
J'estois esmerveillé de voir si bel ouvrage,
Quand du costé du nord vint le cruel orage,
Qui soufflant la fureur de son cœur despité,
Sur tout ce qui s'oppose encontre sa venue,
Renversa sur le champ, d'une poudreuse nue
Les foibles fondemens de la grande Cité.

XV

Finablement sur le-poinct que Morphee
Plus veritable apparoist à nos yeux,
Fasché de voir l'inconstance des cieux,
Je voy venir la sœur du grand Typhee :
Qui bravement d'un morion coiffee
En majesté sembloit esgale aux Dieux,
Et sur le bord d'un fleuve audacieux
De tout le monde erigeoit un trophee.

Cent rois vaincus gemissoient à ses pieds,
Les bras au dos honteusement liez :
Lors effrayé de voir telle merveille,
Le ciel encor je lui voy guerroyer,
Puis tout à coup je la voy foudroyer
Et du grand bruit en sursaut je m'esveille.

AU ROY

Le grand Cesar qui les Cesars honore,
Fut de son gendre et du Senat vainqueur
Pour avoir eu de ses soldats le cœur,
Tesmoin Crassin et mille autres encore.
Le grand Henry que son siecle decore,
Seur de la foy du François belliqueur,
Rabaissera l'Espagnole vigueur,
Malgré l'effort du Cesar demi-more.
O Prince heureux ! Ceux-là qui sont vivans,
Pour ta grandeur mille morts poursuivans.
Devant le fer de crainte ne pallissent :
Et ceux auxquels on a l'ame ravie,
Apres leur mort encore s'esjouissent,
Pour ton service avoir perdu la vie !

A LA ROYNE

Pour asseurer l'Italie et la France
Contre l'effort de l'Aigle ravissant,
Le ciel unit d'un lien blanchissant
Le lis François au beau lis de Florence.
Ce double lis nostre double esperance,
Nous a produit un bouton florissant,
Par qui sera quelque jour perissant
Ce qui encor nous reste d'ignorance.
Florence a donc par la Françoise main,
Franche du joug dont le tyran Germain
Dessous ses lois maintes provinces lie,
Verra florir le siecle qui couroit,
Lorsque la vierge entre nous demouroit
Et que Saturne estoit roy d'Italie.


SPES ET FORTUNA VALETE

LES REGRETS
ET AVTRES OEVVRES POETIQVES DE IOACH. DV BELLAY ANG.



A PARIS,

De l'imprimerie de Federic Morel, *rue* S. *Ian de* Beauuais, *au franc* Meurier.

M. D. LVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AD LECTOREM

Quem, Lector, tibi nunc damus libellum.
Hic fellisque simul, simulque mellis,
Permixtumque salis refert saporem.
Si gratum quid erit tuo palato,
Huc conviva veni, tibi hæc parata est,
Cœna : sin minus, hinc facesse, quæso :
Ad hanc te volui haud vocare cœnam.



A MONSIEUR D'AVANSON

Conseiller du Roy

EN SON PRIVÉ CONSEIL

Si je n'ay plus la faveur de la Muse,
Et si mes vers se trouvent imparfaits,
Le lieu, le temps, l'aage où je les ay faits,
Et mes ennuis leur serviront d'excuse.
J'estois à Rome au milieu de la guerre,
Sortant desjà de l'aage plus dispos,
A mes travaux cerchant quelque repos,
Non pour louange ou pour faveur acquerre.
Ainsi voit-on celuy qui sur la plaine
Picque le bœuf ou travaille au rampart,
Se resjouir, et d'un vers fait sans art
S'esvertuer au travail de sa peine.
Celuy aussi, qui dessus la galere
Fait escumer les flots à l'environ,
Ses tristes chants accorde à l'aviron,
Pour esprouver la rame plus legère.
On dit qu'Achille, en remaschant son ire,
De tels plaisirs souloit s'entretenir,
Pour addoucir le triste souvenir
De sa maistresse, aux fredons de sa lyre.
Ainsi flattoit le regret de la sienne
Perdue, hélas, pour la seconde fois,
Cil qui jadis aux rochers et aux bois
Faisoit ouïr sa harpe Thracienne.
La Muse ainsi me fait sur ce rivage,
Où je languis banni de ma maison,
Passer l'ennuy de la triste saison,
Seule compaigne à mon si long voyage.
La Muse seule au milieu des alarmes
Est asseuree, et ne pallist de peur:
La Muse seule au milieu du labeur
Flatte la peine et desseiche les larmes.

D'elle je tiens le repos et la vie,
D'elle j'apprens à n'estre ambitieux,
D'elle je tiens les saincts presens des Dieux,
Et le mespris de fortune et d'envie.
Aussi sçait-elle, aiant dès mon enfance
Tousjours guidé le cours de mon plaisir,
Que le devoir, non l'avare desir,
Si longuement me tient loin de la France.
Je voudrois bien (car pour suivre la Muse
J'ay sur mon doz chargé la pauvreté)
Ne m'estre au trac des neuf Sœurs arresté,
Pour aller voir la source de Meduse.
Mais que feray-je à fin d'eschapper d'elles?
Leur chant flatteur a trompé mes esprits,
Et les appas ausquels elles m'ont pris,
D'un doux lien ont englué mes ailes.
Non autrement que d'une douce force
D'Ulysse estoyent les compagnons liez,
Et, sans penser aux travaux oubliez
Aimoyent le fruict qui leur servoit d'amorce.
Celuy qui a de l'amoureux breuvage
Gousté, mal sain, le poison doux-amer,
Cognoit son mal, et contraint de l'aymer,
Suit le lien qui le tient en servage.
Pour ce me plaist la douce poésie,
Et le doux traict par qui je fus blessé :
Dès le berceau la Muse m'a laissé
Cest aiguillon dedans la fantasie.
Je suis content qu'on appelle folie
De nos esprits la saincte deité,
Mais ce n'est pas sans quelque utilité,
Que telle erreur si doucement nous lie.
Elle esblouït les yeux de la pensee
Pour quelquefois ne voir nostre malheur,
Et d'un doux charme enchante la douleur
Dont nuict et jour nostre ame est offensee.
Ainsi encor' la vineuse prestresse,
Qui de ses criz Ide va remplissant,
Ne sent le coup du thyrse la blessant,
Et je ne sens le malheur qui me presse.
Quelqu'un dira : de quoy servent ses plainctes ?
Comme de l'arbre on voit naistre le fruict,
Ainsi les fruicts que la douleur produict,
Sont les souspirs et les larmes non feinctes.
De quelque mal un chacun se lamente,
Mais les moyens de plaindre sont divers :

J'ay, quant à moy, choisi celuy des vers
Pour desaigrir l'ennuy qui me tourmente,
Et c'est pourquoy d'une douce satyre
Entremeslant les espines aux fleurs,
Pour ne fascher le monde de mes pleurs,
J'appreste ici le plus souvent à rire.
Or si mes vers méritent qu'on les louë,
Ou qu'on les blasme, à vous seul entre tous
Je m'en rapporte ici : car c'est à vous,
A vous, Seigneur, à qui seul je les vouë :
Comme celuy qui avec la sagesse
Avez conjoint le droit et l'equité,
Et qui portez de toute antiquité
Joint à vertu le titre de noblesse :
Ne dedaignant, comme estoit la coustume,
Le long habit, lequel vous honorez,
Comme celuy qui sage n'ignorez
De combien sert le conseil et la plume.
Ce fut pourquoy ce sage et vaillant Prince,
Vous honorant du nom d'Ambassadeur,
Sur vostre doz deschargea sa grandeur,
Pour la porter en estrange Province :
Recompensant d'un estat honorable
Vostre service, et tesmoignant assez
Par le loyer de vos travaux passez,
Combien luy est tel service aggreable.
Qu'autant vous soit aggreable mon livre,
Que de bon cœur je le vous offre ici :
Du mesdisant j'auray peu de souci,
Et seray seur à tout jamais de vivre.

A SON LIVRE

Mon livre (et je ne suis sur ton aise envieux)
Tu t'en iras sans moy voir la Court de mon Prince.
Hé chétif que je suis, combien en gré je prinsse,
Qu'un heur pareil au tien fust permis à mes yeux!
Là si quelqu'un vers toy se monstre gracieux,
Souhaitte luy qu'il vive heureux en sa province :
Mais si quelque malin obliquement te pince,
Souhaitte luy tes pleurs, et mon mal ennuyeux.
Souhaitte luy encor' qu'il face un long voyage,
Et bien qu'il ait de veuë eslongné son mesnage,
Que son cœur, où qu'il voise, y soit tousjours present.
Souhaitte qu'il vieillisse en longue servitude,
Qu'il n'esprouve à la fin que toute ingratitude,
Et qu'on mange son bien pendant qu'il est absent.



LES REGRETS

DE

JOACHIM DU BELLAY

ANGEVIN

I

Je ne veux point fouiller au sein de la nature,
Je ne veux point cercher l'esprit de l'univers,
Je ne veux point sonder les abysmes couvers,
N'y dessigner du ciel la belle architecture.
Je ne peins mes tableaux de si riche peinture,
Et si hauts argumens ne recerche à mes vers :
Mais suivant de ce lieu les accidens divers,
Soit de bien, soit de mal, j'escris à l'adventure.
Je me plains à mes vers, si j'ay quelque regret,
Je me ris avec eux, je leur di mon secret,
Comme estans de mon cœur les plus seurs secretaires.
Aussi ne veux-je tant les peigner et friser,
Et de plus braves noms ne les veux desguiser,
Que de papiers journaux, ou bien de commentaires.

II

Un plus sçavant que moy (Paschal) ira songer
Avesques l'Ascrean dessus la double cyme :
Et pour estre de ceux dont on fait plus d'estime,
Dedans l'onde au cheval tout nud s'ira plonger.
Quant à moy je ne veux, pour un vers allonger,
M'accourcir le cerveau : ni pour polir ma rime,
Me consumer l'esprit d'une soigneuse lime,
Frapper dessus ma table, ou mes ongles ronger.
Aussi veux-je (Paschal) que ce que je compose
Soit une prose en ryme, ou une ryme en prose,
Et ne veux pour cela le laurier meriter
Et peut estre que tel se pense bien habile,
Qui trouvant de mes vers la ryme si facile,
En vain travaillera, me voulant imiter.

III

N'estant, comme je suis, encor exercité
Par tant et tant de maux au jeu de la Fortune,
Je suivois d'Apollon la trace non commune,
D'une saincte fureur sainctement agité.
Ores ne sentant plus ceste divinité,
Mais picqué du souci qui fascheux m'importune,
Une adresse j'ay pris beaucoup plus opportune
A qui se sent forcé de la necessité.
Et c'est pourquoy (Seigneur) ayant perdu la trace
Que suit vostre Ronsard par les champs de la Grace,
Je m'adresse où je voy le chemin plus battu :
Ne me bastant le cœur, la force, ni l'haleine,
De suivre, comme luy, par sueur et par peine,
Ce penible sentier qui meine à la vertu.

IV

Je ne veux feuilleter les exemplaires Grecs,
Je ne veux retracer les beaux traits d'un Horace,
Et moins veux-je imiter d'un Petrarque la grace,
Ou la voix d'un Ronsard pour chanter mes regrets.

Ceux qui sont de Phœbus vrais poëtes sacrez,
    Animeront leurs vers d'une plus grand' audace :
    Moy, qui suis agité d'une fureur plus basse,
    Je n'entre si avant en si profonds secrets.
Je me contenteray de simplement escrire
    Ce que la passion seulement me fait dire,
    Sans recercher ailleurs plus graves argumens.
Aussi n'ay-je entrepris d'imiter en ce livre
    Ceux qui par leurs escrits se vantent de revivre,
    Et se tirer tout vifs dehors des monuments.

V

Ceux qui sont amoureux, leurs amours chanteront.
    Ceux qui aiment l'honneur, chanteront de la gloire,
    Ceux qui sont près du Roy, publieront sa victoire,
    Ceux qui sont courtisans, leurs faveurs vanteront :
Ceux qui aiment les arts, les sciences diront,
    Ceux qui sont vertueux, pour tels se feront croire,
    Ceux qui aiment le vin, deviseront de boire,
    Ceux qui sont de loisir, de fables escriront :
Ceux qui sont mesdisans, se plairont à mesdire,
    Ceux qui sont moins fascheux, diront des mots pour rire,
    Ceux qui sont plus vaillans, vanteront leur valeur :
Ceux qui se plaisent trop, chanteront leur louange,
    Ceux qui veulent flater, feront d'un diable un ange :
    Moy, qui suis malheureux, je plaindray mon malheur.

VI

Las, où est maintenant ce mespris de Fortune ?
    Où est ce cœur vainqueur de toute adversité,
    Cest honneste desir de l'immortalité,
    Et ceste honneste flamme au peuple non commune ?
Où sont ces doux plaisirs, qu'au soir sous la nuict brune
    Les Muses me donnoyent, alors qu'en liberté
    Dessus le vert tapy d'un rivage escarté
    Je les menois danser aux rayons de la Lune ?

Maintenant la Fortune est maistresse de moy,
Et mon cœur qui souloit estre maistre de soy,
Est serf de mille maux et regrets qui m'ennuyent.
De la posterité je n'ay plus de souci,
Ceste divine ardeur, je ne l'ay plus aussi,
Et les Muses de moy, comme estranges, s'enfuyent.

VII

Ce pendant que la Court mes ouvrages lisoit,
Et que la Sœur du Roy, l'unique Marguerite,
Me faisant plus d'honneur que n'estoit mon merite,
De son bel œil divin mes vers favorisoit.
Une fureur d'esprit au ciel me conduisoit
D'une aile qui la mort et les siecles évite,
Et le docte troppeau qui sur Parnasse habite,
De son feu plus divin mon ardeur attisoit.
Ores je suis muet, comme on voit la Prophete
Ne sentant plus le dieu qui la tenoit sujette,
Perdre soudainement la fureur et la voix.
Et qui ne prend plaisir qu'un Prince luy commande ?
L'honneur nourrit les arts, et la Muse demande
Le théâtre du peuple, et la faveur des Rois.

VIII

Ne t'esbahis, Ronsard, la moitié de mon ame,
Si de ton Dubellay France ne lit plus rien,
Et si avecques l'air du ciel Italien
Il n'a humé l'ardeur que l'Italie enflamme.
Le sainct rayon qui part des beaux yeux de ta dame,
Et la saincte faveur de ton Prince et du mien,
Cela (Ronsard), cela, cela merite bien
De t'eschauffer le cœur d'une si vive flamme.
Mais moy, qui suis absent des rayz de mon Soleil,
Comment puis-je sentir eschauffement pareil
A celuy qui est près de sa flamme divine?
Les costaux soleillez de pampre sont couvers
Mais des Hyperborez les eternels hyvers
Ne portent que le froid, la neige, et la bruine.

IX

France, mère des arts, des armes, et des loix,
Tu m'as nourri long temps du laict de ta mammelle,
Ores, comme un aigneau qui sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois.
Si tu m'as pour enfant advoüé quelquefois,
Que ne me respons-tu maintenant, ô cruelle?
France, France, respons à ma triste querelle :
Mais nul, sinon Echo, ne respond à ma voix.
Entre les loups cruels j'erre parmi la plaine,
Je sens venir l'hyver, de qui la froide haleine
D'une tremblante horreur fait herisser ma peau.
Las, tes autres aigneaux n'ont faute de pasture,
Ils ne craignent le loup, le vent, ni la froidure :
Si ne suis-je pourtant le pire du troppeau.

X

Ce n'est le fleuve Thusque au superbe rivage,
Ce n'est l'air des Latins ni le mont Palatin,
Qui ores (mon Ronsard) me fait parler Latin,
Changeant à l'estranger mon naturel langage:
C'est l'ennuy de me voir trois ans, et d'avantage,
Ainsi qu'un Promethé, cloué sur l'Aventin,
Où l'espoir miserable et mon cruel destin,
Non le joug amoureux, me detient en servage.
Et quoy (Ronsard), et quoy, si au bord estranger,
Ovide osa sa langue en barbare changer,
Afin d'estre entendu, qui me pourra reprendre
D'un change plus heureux? nul, puisque le François,
Quoy qu'au Grec et Romain egalé tu te sois,
Au rivage Latin ne se peut faire entendre.

XI

Bien qu'aux arts d'Apollon le vulgaire n'aspire,
Bien que de tels tresors l'avarice n'ait soin,
Bien que de tels harnois le soldat n'ait besoin,
Bien que l'ambition tels honneurs ne desire :

Bien que ce soit aux grands un argument de rire,
Bien que les plus rusez s'en tiennent le plus loin,
Et bien que Dubellay soit suffisant tesmoin,
Combien est peu prisé le mestier de la lyre:
Bien qu'un art sans profit ne plaise au courtisan,
Bien qu'on ne paye en vers l'œuvre d'un artisan,
Bien que la Muse soit de pauvreté suyvie.
Si ne veux-je pourtant delaisser de chanter,
Puis que le seul chant peut mes ennuis enchanter,
Et qu'aux Muses je doy bien six ans de ma vie.

XII

Veu le soing mesnager, dont travaillé je suis,
Veu l'importun souci, qui sans fin me tormente,
Et veu tant de regrets, desquels je me lamente,
Tu t'esbahis souvent comment chanter je puis.
Je ne chante (Magny) je pleure mes ennuis :
Ou, pour le dire mieux, en pleurant je les chante,
Si bien qu'en les chantant, souvent je les enchante :
Voilà pourquoy (Magny) je chante jours et nuicts.
Ainsi chante l'ouvrier en faisant son ouvrage,
Ainsi le laboureur faisant son labourage,
Ainsi le pelerin regrettant sa maison,
Ainsi l'avanturier en songeant à sa dame,
Ainsi le marinier en tirant à la rame,
Ainsi le prisonnier maudissant sa prison.

XIII

Maintenant je pardonne à la douce fureur,
Qui m'a fait consumer le meilleur de mon aage,
Sans tirer autre fruict de mon ingrat ouvrage,
Que le vain passe-temps d'une si longue erreur.
Maintenant je pardonne à ce plaisant labeur,
Puisque seul il endort le souci qui m'outrage,
Et puis que seul il fait qu'au milieu de l'orage
Ainsi qu'auparavant je ne tremble de peur.
Si les vers ont esté l'abus de ma jeunesse,
Les vers seront aussi l'appuy de ma vieillesse,
S'ils furent ma folie, ils seront ma raison.

S'ils furent ma blessure, ils seront mon Achille,
S'ils furent mon venin, le scorpion utile,
Qui sera de mon mal la seule guarison.

XIV

Si l'importunité d'un crediteur me fasche,
Les vers m'ostent l'ennuy du fascheux crediteur :
Et si je suis fasché d'un fascheux serviteur,
Dessus les vers (Boucher) soudain je me desfasche.
Si quelqu'un dessus moy sa cholere deslasche,
Sur les vers je vomis le venin de mon cœur :
Et si mon foible esprit est recreu du labeur,
Les vers font que plus frais je retourne à ma tasche.
Les vers chassent de moy la molle oisiveté,
Les vers me font aymer la douce liberté,
Les vers chantent pour moi ce que dire je n'ose.
Si donc j'en recueillis tant de profits divers,
Demandes-tu (Boucher) de quoy servent les vers,
Et quel bien je reçoy de ceux que je compose ?

XV

Panjas, veux-tu sçavoir quels sont mes passe-temps ?
Je songe au lendemain, j'ay soing de la despense
Qui se fait chacun jour, et si faut que je pense
A rendre sans argent cent crediteurs contents :
Je vays, je viens, je cours, je ne perds point le temps,
Je courtise un banquier, je prens argent d'avance,
Quand j'ay despesché l'un, un autre recommence,
Et ne fais pas le quart de ce que je pretends.
Qui me presente un compte, une lettre, un memoire,
Qui me dit que demain est jour de consistoire,
Qui me rompt le cerveau de cent propos divers :
Qui se plaint, qui se deult, qui murmure, qui crie :
Avecques tout cela, dy (Panjas) je te prie,
Ne t'esbahis-tu point comment je fais des vers ?

XVI

Cependant que Magny suit son grand Avanson,
Panjas son Cardinal, et moy le mien encore,
Et que l'espoir flateur, qui nos beaux ans devore,
Appaste nos desirs d'un friand hameçon
Tu courtises les Roys, et d'un plus heureux son
Chantant l'heur de Henry, qui son siecle decore,
Tu t'honores toy mesme, et celuy qui honore
L'honneur que tu luy fais par ta docte chanson.
Las, et nous ce pendant nous consumons nostre aage
Sur le bord incogneu d'un estrange rivage,
Où le malheur nous fait ces tristes vers chanter :
Comme on voit quelquefois quand la mort les appelle,
Arrangez flanc à flanc parmi l'herbe nouvelle,
Bien loin sur un estang trois cygnes lamenter.

XVII

Après avoir longtemps erré sur le rivage,
Où l'on voit lamenter tant de chetifs de Court,
Tu as attaint le bord où tout le monde court,
Fuyant de pauvreté le penible servage.
Nous autres cependant, le long de ceste plage,
En vain tendons les mains vers le Nautonier sourd,
Qui nous chasse bien loin : car, pour le faire court,
Nous n'avons un quatrin pour payer le naulage.
Ainsi donc tu jouys du repos bien-heureux,
Et comme font là-bas ces doctes amoureux,
Bien avant dans un bois te perds avec ta dame.
Tu bois le long oubli de tes travaux passez,
Sans plus penser en ceux que tu as delaissez,
Criant dessus le port, ou tirant à la rame.

XVIII

Si tu ne sçais (Morel) ce que je fais ici,
Je ne fais pas l'amour, ni autre tel ouvrage :
courtise mon maistre, et si fais d'avantage,
Ayant de sa maison le principal souci.

Mon Dieu (ce diras-tu) quel miracle est-ce ci,
    Que de voir Dubellay se mesler du mesnage,
    Et composer des vers en un autre langage !
    Les loups et les aigneaux s'accordent tout ainsi.
Voila que c'est, Morel : la douce poesie
    M'accompagne par tout, sans qu'autre fantasie
    En si plaisant labeur me puisse rendre oisif.
Mais tu me respondras : Donne, si tu es sage,
    De bonne heure congé au cheval qui est d'aage,
    De peur qu'il ne s'empire, et devienne poussif.

XIX

Ce pendant que tu dis ta Cassandre divine,
    Les louanges du Roy, et l'heritier d'Hector,
    Et ce Montmorency, nostre François Nestor,
    Et que de sa faveur Henry t'estime digne :
Je me pourmeine seul sur la rive Latine,
    La France regrettant, et regrettant encor
    Mes antiques amis, mon plus riche tresor,
    Et le plaisant sejour de ma terre Angevine.
Je regrette les bois, et les champs blondissans,
    Les vignes, les jardins, et les prez verdissans,
    Que mon fleuve traverse : ici pour recompense.
Ne voyant que l'orgueil de ces monceaux pierreux,
    Où me tient attaché d'un espoir malheureux,
    Ce que possede moins celuy qui plus y pense.

XX

Heureux, de qui la mort de sa gloire est suyvie,
    Et plus heureux celuy, dont l'immortalité
    Ne prend commencement de la posterité,
    Mais devant que la mort ait son ame ravie.
Tu jouys (mon Ronsard) mesme durant ta vie,
    De l'immortel honneur que tu as merité :
    Et devant que mourir (rare felicité)
    Ton heureuse vertu triomphe de l'envie.
Courage donc (Ronsard), la victoire est à toy,
    Puis que ton de costé est la faveur du Roy :
    Jà du laurier vainqueur tes tempes se couronnent,

Et jà la tourbe espaisse à l'entour de ton flanc
Ressemble ses esprits, qui là bas environnent
Le grand prestre de Thrace au long sourpeli blanc.

XXI

Comte, qui ne fis onc compte de la grandeur,
Ton Dubellay n'est plus : ce n'est plus qu'une souche
Qui dessus un ruisseau d'un dos courbé se couche,
Et n'a plus rien de vif, qu'un petit de verdeur.
Si j'escri quelquefois, je n'escri point d'ardeur,
J'escri naïvement tout ce qu'au cœur me touche,
Soit de bien, soit de mal, comme il vient à la bouche,
En un stile aussi lent que lente est ma froideur.
Vous autres ce pendant peintres de la nature,
Dont l'art n'est pas enclos dans une portraicture
Contrefaictes des vieux les ouvrages plus beaux.
Quant à moy, je n'aspire à si haute louange,
Et ne sont mes portraicts auprès de vos tableaux,
Non plus qu'est un Janet auprès d'un Michel ange

XXII

Ores, plus que jamais, me plaist d'aimer la Muse.
Soit qu'en François j'escrive, ou langage Romain,
Puis que le jugement d'un Prince tant humain,
De si grande faveur envers les lettres use.
Donq le sacré mestier où ton esprit s'amuse,
Ne sera desormais un exercice vain,
Et le tardif labeur que nous promet ta main,
Desormais pour Francus n'aura plus nulle excuse.
Ce pendant (mon Ronsard) pour tromper mes ennuis.
Et non pour m'enrichir, je suivray, si je puis,
Les plus humbles chansons de ta Muse lassee.
Aussi chascun n'a pas merité que d'un Roy
La liberalité luy face, comme à toy,
Ou son archet doré, ou sa lyre crossee.

XXIII

Ne lira-lon jamais que ce Dieu rigoureux ?
Jamais ne lira-lon que ceste Idalienne ?
Ne verra-lon jamais Mars sans la Cyprienne ?
Jamais ne verra-lon que Ronsard amoureux ?
Retistra-lon tousjours, d'un tour laborieux,
Ceste toile, argument d'une si longue peine ?
Reverra-lon tousjours Oreste sur la scène ?
Sera tousjours Roland par amour furieux ?
Ton Francus, ce pendant, a beau hausser les voiles,
Dresser le gouvernail, espier les estoiles,
Pour aller où il deust estre ancré desormais :
Il a le vent à gré, il est en equippage,
Il est encor pourtant sur le Troyen rivage,
Aussi croy-je (Ronsard) qu'il n'en partit jamais.

XXIV

Qu'heureux tu es (Baïf), heureux et plus qu'heureux,
De ne suyvre abusé ceste aveugle Deesse,
Qui d'un tour inconstant et nous hausse et nous baisse,
Mais cest aveugle enfant qui nous fait amoureux !
Tu n'esprouves (Baïf) d'un maistre rigoureux
Le severe sourci : mais la douce rudesse
D'une belle, courtoise, et gentile maistresse,
Qui fait languir ton cœur doucement langoureux.
Moy chetif ce pendant loin des yeux de mon Prince,
Je vieillis malheureux en estrange province,
Fuyant la pauvreté : mais las, ne fuyant pas
Les regrets, les ennuis, le travail et la peine,
Le tardif repentir d'une esperance vaine,
Et l'importun souci qui me suit pas à pas.

XXV

Malheureux l'an, le mois, le jour, l'heure, et le poinct,
Et malheureuse soit la flatteuse esperance,
Quand pour venir ici j'abandonnay la France :
La France, et mon Anjou dont le desir me poingt.

Vrayment d'un bon oyseau guidé je ne fus point,
Et mon cœur me donnoit assez signifiance,
Que le ciel estoit plein de mauvaise influence,
Et que Mars estoit lors à Saturne conjoint.
Cent fois le bon advis lors m'en voulut distraire,
Mais toujours le destin me tiroit au contraire :
Et si mon desir n'eust aveuglé ma raison,
N'estoit-ce pas assez pour rompre mon voyage,
Quand sur le seuil de l'huis, d'un sinistre presage,
Je me blessay le pied sortant de ma maison ?

XXVI

Si celuy qui s'appreste à faire un long voyage,
Doit croire cestuy là qui a jà voyagé,
Et qui des flots marins longuement outragé,
Tout moite et degoutant s'est sauvé du naufrage :
Tu me croiras (Ronsard) bien que tu sois plus sage,
Et quelque peu encor (ce croy-je) plus aagé,
Puis que j'ay devant toy en ceste mer nagé,
Et que desjà ma nef descouvre le rivage.
Donques je t'advertis, que ceste mer Romaine
De dangereux escueils et de bancs toute pleine,
Cache mille perils, et qu'ici bien souvent,
Trompé du chant pipeur des monstres de Sicile,
Pour Charybde eviter tu tomberas en Scyle,
Si tu ne sçais nager d'une voile à tout vent.

XXVII

Ce n'est l'ambition ni le soin d'acquerir
Qui m'a fait delaisser ma rive paternelle,
Pour voir ces monts couvers d'une neige eternelle,
Et par mille dangers ma fortune querir.
Le vray honneur, qui n'est coustumier de perir,
Et la vraye vertu, qui seule est immortelle,
Ont comblé mes desirs d'une abondance telle,
Qu'un plus grand bien aux dieux je ne veux requerir.

L'honneste servitude où mon devoir me lie,
M'a fait passer les monts de France en Italie,
Et demourer trois ans sur ce bord estranger,
Où je vy languissant : ce seul devoir encore
Me peut faire changer France à l'Inde et au More,
Et le Ciel à l'Enfer me peut faire changer.

XXVIII

Quand je te dis adieu, pour m'en venir ici,
Tu me dis (mon Lahaye), il m'en souvient encore :
Souvienne toy, Bellay, de ce que tu es ore,
Et comme tu t'en vas retourne t'en ainsi.
Et tel comme je vins, je m'en retourne aussi :
Hormis un repentir qui le cœur me devore,
Qui me ride le front, qui mon chef decolore,
Et qui me fait plus bas enfoncer le sourci.
Ce triste repentir, qui me ronge, et me lime,
Ne vient (car j'en suis net) pour sentir quelque crime,
Mais pour m'estre trois ans à ce bord arresté :
Et pour m'estre abusé d'une ingrate esperance,
Qui pour venir ici trouver la pauvreté,
M'a fait (sot que je suis) abandonner la France.

XXIX

Je hay plus que la mort un jeune casanier,
Qui ne sort jamais hors, sinon aux jours de feste,
Et craignant plus le jour qu'une sauvage beste,
Se fait en sa maison luy mesme prisonnier.
Mais je ne puis aymer un vieillard voyager,
Qui court deçà delà, et jamais ne s'arreste,
Ains des pieds moins leger, que leger de la teste,
Ne sejourne jamais non plus qu'un messager.
L'un sans se travailler en seureté demeure,
L'autre qui n'a repos jusques à temps qu'il meure,
Traverse nuit et jour mille lieux dangereux ·
L'un passe, riche et sot, heureusement sa vie,
L'autre plus souffreteux qu'un pauvre qui mendie,
S'acquiert en voyageant un sçavoir malheureux.

XXX

Quiconques (mon Bailleul) fait longuement sejour
Soubs un ciel incogneu, et quiconques endure
D'aller de port en port cerchant son adventure,
Et peut vivre estranger dessous un autre jour :
Qui peut mettre en oubly de ses parens l'amour,
L'amour de sa maistresse et l'amour que nature
Nous fait porter au lieu de nostre nourriture,
Et voyage tousjours sans penser au retour :
Il est fils d'un rocher, ou d'une ourse cruelle,
Et digne que jadis ait succé la mammelle
D'une tygre inhumaine : encor ne voit-on point
Que les fiers animaux en leurs forts ne retournent,
Et ceux qui parmy nous domestiques sejournent,
Tousjours de la maison le doux desir les poingt.

XXXI

Heureux qui comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestui là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage !
Quand reverray-je, helas, de mon petit village
Fumer la cheminee, et en quelle saison
Reverray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?
Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine.
Plus mon Loyre Gaulois, que le Tibre Latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.

XXXII

Je me feray sçavant en la philosophie,
En la mathematique, et medecine aussi :
Je me feray legiste, et d'un plus haut souci
Apprendray les secrets de la theologie :

Du luth et du pinceau j'en esbatray ma vie,
De l'escrime et du bal : je discourois ainsi,
Et me vantois en moy d'apprendre tout ceci,
Quand je changeay la France au sejour d'Italie.
O beaux discours humains ! je suis venu si loin,
Pour m'enrichir d'ennuy, de vieillesse, et de soin,
Et perdre en voyageant le meilleur de mon aage.
Ainsi le marinier souvent pour tout tresor
Rapporte des harans en lieu de lingots d'or,
Ayant fait, comme moy, un malheureux voyage.

XXXIII

Que feray-je, Morel ? dy moy, si tu l'entens,
Feray-je encore ici plus longue demeurance,
Ou si j'iray revoir les campaignes de France,
Quand les neiges fondront au soleil du printemps ?
Si je demeure ici, helas, je perds mon temps
A me repaistre en vain d'une longue esperance,
Et si je veux ailleurs fonder mon asseurance,
Je fraude mon labeur du loyer que j'attens.
Mis faut-il vivre ainsi d'une esperance vaine ?
Mais faut-il perdre ainsi bien trois ans de ma peine ?
Je ne bougeray donc. Non, non, je m'en iray.
Je demourray pourtant, si tu me le conseilles.
Helas (mon cher Morel) dy moy que je feray,
Car je tiens, comme on dit, le loup par les oreilles.

XXXIV

Comme le marinier, que le cruel orage
A long temps agité dessus la haute mer,
Ayant finablement à force de ramer
Garanty son vaisseau du danger du naufrage,
Regarde sur le port, sans plus craindre la rage
Des vagues ny des vents, les ondes escumer :
Et quelqu'autre bien loin, au danger d'abysmer,
En vain tendre les mains vers le front du rivage :

Ainsi (mon cher Morel) sur le port arresté
Tu regardes la mer, et vois en seureté
De mille tourbillons son onde renversee :
Tu la vois jusqu'au ciel s'eslever bien souvent,
Et vois ton Dubellay, à la mercy du vent,
Assis au gouvernail dans une nef percee.

XXXV

La nef qui longuement a voyagé (Dillier)
Dedans le sein du port à la fin on la serre :
Et le bœuf qui long temps a renversé la terre,
Le bouvier à la fin lui oste le collier :
Le vieil cheval se voit à la fin deslier
Pour ne perdre l'haleine, ou quelque honte acquerre :
Et pour se reposer du travail de la guerre,
Se retire à la fin le vieillard chevalier.
Mais moy, qui jusqu'ici n'ay prouvé que la peine,
La peine et le malheur d'une esperance vaine,
La douleur, le soucy, les regrets, les ennuis.
Je vieillis peu à peu sur l'onde Ausonienne,
Et si n'espere point, quelque bien qui m'advienne,
De sortir jamais hors des travaux où je suis.

XXXVI

Depuis que j'ay laissé mon naturel sejour,
Pour venir où le Tibre aux flots tortus ondoye,
Le ciel a veu trois fois par son oblique voye
Recommencer son cours la grand'lampe du jour.
Mais j'ay si grand desir de me voir de retour,
Que ces trois ans me sont plus qu'un siege de Troye,
Tant me tarde (Morel) que Paris je revoye.
Et tant le ciel pour moy fait lentement son tour.
Il fait son tour si lent, et me semble si morne,
Si morne, et si pesant, que le froid Capricorne
Ne m'accourcit les jours, ni le Cancre les nuicts.
Voilà (mon cher Morel) combien le temps me dure
Loin de France et de toy, et comment la nature
Fait toute chose longue avecques mes ennuis.

XXXVII

C'estoit ores, c'estoit qu'à moy je devois vivre,
Sans vouloir estre plus, que cela que je suis,
Et qu'heureux je devois de ce peu que je puis.
Vivre content du bien de la plume, et du livre.
Mais il n'a pleu aux Dieux me permettre de suivre
Ma jeune liberté, ni faire que depuis
Je vesquisse aussi franc de travaux et d'ennuis,
Comme d'ambition j'estois franc et delivre.
Il ne leur a pas pleu qu'en ma vieille saison
Je sceusse quel bien c'est de vivre en sa maison,
De vivre entre les siens sans crainte et sans envie :
Il leur a pleu (helas) qu'à ce bord estranger
Je visse ma franchise en prison se changer,
Et la fleur de mes ans en l'hyver de ma vie.

XXXVIII

O qu'heureux est celuy qui peut passer son aage
Entre pareils à soy ! et qui sans fiction,
Sans crainte, sans envie, et sans ambition,
Regne paisiblement en son pauve mesnage !
Le miserable soin d'acquerir d'avantage
Ne tyrannise point sa libre affection,
Et son plus grand desir, desir sans passion,
Ne s'estend plus avant que son propre heritage,
Il ne s'empesche point des affaires d'autruy,
Son principal espoir ne depend que de luy,
Il est sa court, son roy, sa faveur, et son maistre.
Il ne mange son bien en païs estranger,
Il ne met pour autruy sa personne en danger,
Et plus riche qu'il est ne voudroit jamais estre.

XXXIX

J'ayme la liberté, et languis en service,
Je n'ayme point la Court, et me faut courtiser,
Je n'ayme la feintise, et me faut desguiser,
J'ayme simplicité, et n'apprens que malice :

Je n'adore les biens, et sers à l'avarice,
Je n'ayme les honneurs, et me les faut priser,
Je veulx garder ma foy, et me la faut briser,
Je cerche la vertu et ne trouve que vice :
Je cerche le repos, et trouver ne le puis,
J'embrasse le plaisir, et n'esprouve qu'ennuis,
Je n'ayme à discourir, en raison je me fonde :
J'ay le corps maladif, et me faut voyager,
Je suis né pour la Muse, on me fait mesnager :
Ne suis-je pas (Morel) le plus chetif du monde ?

XL

Un peu de mer tenoit le grand Dulichien
D'Ithaque séparé : l'Apennin porte-nuë,
Et les monts de Savoye à la teste chenuë
Me tiennent loin de France au bord Ausonien.
Fertile est mon sejour, sterile estoit le sien,
Je ne suis des plus fins, sa finesse est cogneuë :
Le siens gardans son bien attendoient sa venuë
Mais nul en m'attendant ne me garde le mien.
Pallas sa guide estoit, je vays à l'aventure,
Il fut dur au travail, moy tendre de nature :
A la fin il ancra sa navire à son port.
Je ne suis asseuré de retourner en France :
Il fit de ses haineux une belle vengeance,
Pour me venger des miens je ne suis assez fort.

XLI

N'estant de mes ennuis la fortune assouvie,
A fin que je devinsse à moy-mesme odieux,
M'osta de mes amis celuy que j'aymois mieux,
Et sans qui je n'avois de vivre nulle envie.
Donc l'eternelle nuict a ta clarté ravie,
Et je ne t'ay suivi parmi ces obscurs lieux ?
Toi, qui m'a plus aimé que ta vie et tes yeux,
Toy, que j'ay plus aimé que mes yeux et ma vie.
Helas, cher compaignon, que ne puis-je estre encor
Le frere de Pollux, toy celui de Castor,
Puis que nostre amitié fut plus que fraternelle ?
Reçoy donques ces pleurs pour gage de ma foy,
Et ces vers qui rendront, si je ne me deçoy,
De si rare amitié la mémoire éternelle.

XLII

C'est ores, mon Vineux, mon cher Vineux, c'est ore
Que de tous les chetifs le plus chetif je suis,
Et que ce que j'estois, plus estre je ne puis,
Ayant perdu mon temps, et ma jeunesse encore.
La pauvreté me suit, le souci me devore,
Tristes me sont les jours, et plus tristes les nuicts :
O que je suis comblé de regrets et d'ennuis !
Pleust à Dieu que je fusse un Pasquin ou Marphore,
Je n'aurois sentiment du malheur qui me poingt :
Ma plume seroit libre, et si ne craindrois point
Qu'un plus grand contre moy peust exercer son ire.
Asseure toy, Vineux, que celuy seul est Roy,
A qui mesme les Rois ne peuvent donner loy,
Et qui peult d'un chacun à son plaisir escrire.

XLIII

Je ne commis jamais fraude, ne malefice,
Je ne doutay jamais des poincts de nostre foy,
Je n'ai point violé l'ordonnance du Roy,
Et n'ai point esprouvé la rigueur de justice :
J'ay fait à mon seigneur fidelement service,
Je fais pour mes amis ce que je puis et doy,
Et croy que jusqu'ici nul ne se plaint de moy,
Que vers luy, j'aye fait quelque mauvais office.
Voila ce que je suis. Et toutefois, Vineux,
Comme un qui est aux Dieux et aux hommes haineux
Le malheur me poursuit et toujours m'importune :
Mais j'ai ce beau confort en mon adversité,
C'est qu'on dit que je n'ay ce malheur merité,
Et que digne je suis de meilleure fortune.

XLIV

Si pour avoir passé sans crime sa jeunesse,
Si pour n'avoir d'usure enrichi sa maison,
Si pour n'avoir commis homicide ou traison,
Si pour n'avoir usé de mauvaise finesse,

Si pour n'avoir jamais violé sa promesse,
    On se doit resjouir en l'arriere saison,
    Je dois à l'advenir si j'ay quelque raison,
    D'un grand contentement consoler ma vieillesse.
Je me console donc en mon adversité,
    Ne requerant aux Dieux plus grand'felicité,
    Que de pouvoir durer en ceste patience.
O Dieux, si vous avez quelque souci de nous,
    Octroyez moi ce don, que j'espere de vous,
    Et pour vostre pitié, et pour mon innocence.

XLV

O marastre Nature (et marastre es-tu bien,
    De ne m'avoir plus sage ou plus heureux fait naistre),
    Pourquoy ne m'as-tu fait de moy-mesme le maistre,
    Pour suivre ma raison, et vivre du tout mien ?
Je voy les deux chemins, et de mal et de bien :
    Je sçay que la vertu m'appelle à la main dextre,
    Et toutefois il faut que je tourne à senestre,
    Pour suivre un traistre espoir, qui m'a fait du tout sien.
Et quel profit en ai-je ? ô belle recompense !
    Je me suis consumé d'une vaine despense,
    Et n'ay fait autre acquest que de mal et d'ennuy.
L'estranger recueillit le fruict de mon service,
    Je travaille mon corps d'un indigne exercice,
    Et porte sur mon front la vergongne d'autruy.

XLVI

Si par peine, et sueur, et par fidelité,
    Par humble servitude, et longue patience,
    Employer corps, et biens, esprit, et conscience,
    Et du tout mespriser sa propre utilité :
Si pour n'avoir jamais par importunité
    Demandé benefice, ou autre recompense,
    On se doit enrichir, j'auray (comme je pense)
    Quelque bien à la fin, car je l'ay merité.

Mais si par larrecin advancé l'on doit estre,
Par mentir, par flatter, par abuser son maistre,
Et pis que tout cela faire encor' bien souvent :
Je cognois que je seme au rivage infertile,
Que je veux cribler l'eau, et que je bats le vent,
Et que je suis (Vineux) serviteur inutile.

XLVII

Si onques de pitié ton ame fut atteinte,
Voyant indignement ton ami tourmenté,
Et si onques tes yeux ont experimenté
Les poignans esguillons d'une douleur non feinte,
Voy la mienne en ces vers sans artifice peinte,
Comme sans artifice est ma simplicité :
Et si pour moy tu n'es à pleurer incité,
Ne te ry pour le moins des souspirs de ma plainte.
Ainsi (mon cher Vineux) jamais ne puisses-tu
Esprouver les regrets qu'esprouve une vertu,
Qui se voit defrauder du loyer de sa peine :
Ainsi l'œil de ton Roy favorable te soit,
Et ce qui des plus fins l'esperance deçoit,
N'abuse ta bonté d'une promesse vaine.

XLVIII

O combien est heureux, qui n'est contraint de feindre
Ce que la verité le contraint de penser,
Et à qui le respect d'un qu'on n'ose offenser,
Ne peut la liberté de sa plume contraindre !
Las, pourquoy de ce nœu sens-je la mienne estraindre,
Quand mes justes regrets je cuide commencer ?
Et pourquoy ne se peut mon ame dispenser,
De ne sentir son mal, ou de s'en pouvoir plaindre ?
On me donne la geine, et si n'ose crier,
On me void tourmenter et si n'ose prier
Qu'on ait pitié de moy. O peine trop sujette !
Il n'est feu si ardent, qu'un feu qui est enclos,
Il n'est si fascheux mal, qu'un mal qui tient à l'os,
Et n'est si grand'douleur, qu'une douleur muette.

XLIX

Si apres quarante ans de fidele service,
Que celuy que je sers a fait en divers lieux,
Employant, liberal, tout son plus et son mieux
Aux affaires qui sont de plus digne exercice,
D'un haineux estranger l'envieuse malice
Exerce contre luy son courage odieux,
Et sans avoir souci des hommes ni des dieux,
Oppose à la vertu l'ignorance et le vice :
Me doy-je tourmenter, moy qui suis moins que rien,
Si par quelqu'un (peut estre) envieux de mon bien,
Je ne trouve à mon gré la faveur opportune ?
Je me console donc, et en pareille mer,
Voyant mon cher Seigneur au danger d'abismer,
Il me plaist de courir une mesme fortune.

L

Sortons (Dilliers), sortons, faisons place à l'envie,
Et fuyons desormais ce tumulte civil,
Puis qu'on y void priser le plus lasche et plus vil,
Et la meilleure part estre la moins suivie.
Allons où la vertu, et le sort nous convie,
Deussions nous voir le Scythe, ou la source du Nil,
Et nous donnons plus-tost un eternel exil,
Que tacher d'un seul poinct l'honneur de nostre vie.
Sus donques, et devant que le cruel vainqueur
De nous face une fable au vulgaire moqueur,
Bannissons la vertu d'un exil volontaire.
Et quoy ? ne sçais-tu pas que le banni Romain,
Bien qu'il fust dechassé de son peuple inhumain,
Fut pourtant adoré du barbare coursaire ?

LI

Mauny, prenons en gré la mauvaise fortune,
Puis que nul ne se peut de la bonne asseurer,
Et que de la mauvaise on peut bien esperer,
Estant son naturel de n'estre jamais une.

Le sage nocher craint la faveur de Neptune,
Sçachant que le beau temps long temps ne peut durer :
Et ne vaut-il pas mieux quelque orage endurer,
Que d'avoir tousjours peur de la mer importune ?
Par la bonne fortune on se trouve abusé,
Par la fortune adverse on devient plus rusé :
L'une esteint la vertu, l'autre la fait paroistre :
L'une trompe nos yeux d'un visage menteur,
L'autre nous fait l'ami cognoistre du flatteur,
Et si nous fait encor' à nous mesme cognoistre.

LII

Si les larmes servoyent de remede au malheur,
Et le pleurer pouvoit la tristesse arrester,
On devroit (Seigneur mien, les larmes acheter,
Et ne se trouveroit rien si cher que le pleur.
Mais les pleurs en effect sont de nulle valeur :
Car soit qu'on ne se vueille en pleurant tourmenter,
Ou soit que nuict et jour on vueille lamenter,
On ne peut divertir le cours de la douleur.
Le cœur fait au cerveau ceste humeur exhaler,
Et le cerveau la fait par les yeux devaller,
Mais le mal par les yeux ne s'allambique pas.
De quoy donques nous sert ce fascheux larmoyer ?
De jetter, comme on dit, l'huile sur le foyer,
Et perdre sans profit le repos et repas.

LIII

Vivons (Gordes), vivons, vivons, et pour le bruit
Des vieillards ne laissons à faire bonne chere :
Vivons, puis que la vie est si courte et si chere,
Et que mesmes les Rois n'en ont que l'usufruit.
Le jour s'esteint au soir, et au matin reluit,
Et les saisons refont leur course coustumiere :
Mais quand l'homme a perdu ceste douce lumiere,
La mort luy fait dormir une eternelle nuict.

Donc imiterons-nous le vivre d'une beste ?
Non, mais devers le ciel levant tousjours la teste,
Gousterons quelquefois la douceur du plaisir.
Celuy vrayement est fol, qui changeant l'asseurance
Du bien qui est present en douteuse esperance,
Veut tousjours contredire à son propre desir.

LIV

Maraud, qui n'est maraud que de nom seulement,
Qui dit que tu es sage, il dit la verité :
Mais qui dit que le soin d'eviter pauvreté
Te ronge le cerveau, ta face le desment.
Celuy vrayement est riche et vit heureusement,
Qui s'esloignant de l'une et l'autre extremité,
Prescrit à ses desirs un terme limité :
Car la vraye richesse est le contentement.
Sus donc (mon cher Maraud) pendant que nostre maistre,
Que pour le bien publiq la nature a fait naistre,
Se tourmente l'esprit des affaires d'autruy,
Va devant à la vigne apprester la salade :
Que sçait on qui demain sera mort, ou malade ?
Celuy vit seulement, lequel vit aujourd'huy.

LV

Montigné (car tu es aux procez usité),
Si quelqu'un de ces Dieux, qui ont plus de puissance,
Nous promit de tous biens paisible jouissance,
Nous obligeant par Styx toute sa deité,
Il s'est mal envers nous de promesse acquitté,
Et devant Juppiter en devons faire instance :
Mais si lon ne peut faire aux Parques resistance,
Qui jugent par arrest de la fatalité,
Nous n'en appellerons, attendu que nous sommes
Plus privilegiez, que sont les autres hommes
Condamnez, comme nous, en pareille action :
Mais si l'ennuy vouloit sur nostre fantaisie,
Par vertu du malheur faire quelque saisie,
Nous nous opposerions à l'execution.

LVI

Baïf, qui, comme moy, prouves l'adversité,
Il n'est pas toujours bon de combatre l'orage,
Il faut caler la voile, et de peur du naufrage,
Ceder à la fureur de Neptune irrité.
Mais il ne faut aussi par crainte et vilité
S'abandonner en proye : il faut prendre courage,
Il faut feindre souvent l'espoir par le visage,
Et faut faire vertu de la necessité.
Donques sans nous ronger le cœur d'un trop grand soin,
Mais de nostre vertu nous aidant au besoin,
Combatons le malheur. Quant à moy, je proteste
Que je veux desormais Fortune despiter,
Et que s'elle entreprend le me faire quitter,
Je le tiendray (Baïf) et fust-ce de ma teste.

LVII

Ce pendant que tu suis le lievre par la plaine,
Le sanglier par les bois, et le milan par l'air,
Et que voyant le sacre, ou l'espervier voler.
Tu t'exerces le corps d'une plaisante peine,
Nous autres malheureux suivons la court Romaine,
Où, comme de ton temps, nous n'oyons plus parler
De rire, de sauter, de danser, et baller,
Mais de sang, et de feu, et de guerre inhumaine.
Pendant, tout le plaisir de ton Gorde, et de moy,
C'est de te regretter, et de parler de toy,
De lire quelque autheur, ou quelque vers escrire.
Au reste (mon Dagaut) nous n'esprouvons ici
Que peine, que travail, que regret, et souci
Et rien, que le Breton, ne nous peut faire rire.

LVIII

Le Breton est sçavant et sçait fort bien escrire
En François, et Tuscan, en Grec, et en Romain,
Il est en son parler plaisant et fort humain,
Il est bon compagnon, et dit le mot pour rire.

Il a bon jugement, et sçait fort bien eslire
Le blanc d'avec le noir : il est bon escrivain,
Et pour bien compasser une lettre à la main,
Il y est excellent autant qu'on sçauroit dire :
Mais il est paresseux, et craint tant son mestier,
Que s'il devoit jeusner, ce croy-je, un mois entier,
Il ne travailleroit seulement un quart d'heure.
Bref il est si poltron, pour bien le deviser,
Que depuis quatre mois, qu'en ma chambre il demeure,
Son ombre seulement me fait poltronniser.

LIX

Tu ne me vois jamais (Pierre) que tu ne die
Que j'estudie trop, que je face l'amour,
Et que d'avoir tousjours ces livres à l'entour,
Rend les yeux esblouis, et la teste estourdie.
Mais tu ne l'entens pas : car ceste maladie
Ne me vient du trop lire, ou du trop long sejour,
Ains de voir le bureau qui se tient chacun jour :
C'est, Pierre mon ami, le livre où j'estudie.
Ne m'en parle donc plus, autant que tu as cher
De me donner plaisir, et de ne me fascher :
Mais bien en ce pendant que d'une main habile
Tu me laves la barbe, et me tonds les cheveux,
Pour me desennuyer, conte moy si tu veux
Des nouvelles du Pape, et du bruit de la ville.

LX

Seigneur, ne pensez pas d'ouïr chanter ici
Les louanges du Roy, ni la gloire de Guise,
Ni celle que se sont les Chastillons acquise,
Ni ce Temple sacré au grand Montmorenci.
Ni pensez voir encor' le severe sourci.
De madame Sagesse, ou la brave entreprise,
Qui au Ciel, aux Dœmons, aux Estoiles s'est prise,
La Fortune, la Mort, et la Justice aussi :

De l'or encore moins, de luy je ne suis digne :
Mais bien d'un petit chat j'ay fait un petit hymne,
Lequel je vous envoye : autre present je n'ay.
Prenez le donc, (Seigneur) et m'excusez de grace,
Si pour le bal ayant la musique trop basse,
Je sonne un passepied, ou quelque branle gay.

LXI

Qui est ami du cœur est ami de la bourse,
Ce dira quelque honneste et hardi demandeur,
Qui de l'argent d'autruy liberal despendeur
Luy mesme à l'hospital s'en va toute la course.
Mais songe là-dessus, qu'il n'est si vive source,
Qu'on ne puisse espuiser, ni si riche presteur,
Qui ne puisse à la fin devenir emprunteur,
Ayant affaire à gens qui n'ont point de resource.
Gordes, si tu veux vivre heureusement Romain,
Sois large de faveur, mais garde que ta main
Ne soit à tous venans trop largement ouverte.
Par l'un on peut gaigner mesmes son ennemi,
Par l'autre bien souvent on perd un bon ami,
Et quand on perd l'argent, c'est une autre perte.

LXII

Ce ruzé Calabrois, tout vice, quel qu'il soit,
Chatouille à son ami, sans espargner personne,
Et faisant rire ceux, que mesme il espoinçonne,
Se jouë autour du cœur de cil qui le reçoit.
Si donc quelque subtil en mes vers aperçoit
Que je morde en riant, pourtant nul ne me donne
Le nom de feint ami vers ceux que j'aiguillonne :
Car qui m'estime tel, lourdement se deçoit.
La Satyre (Dilliers) est un publiq exemple,
Où, comme en un miroir, l'homme sage contemple
Tout ce qui est en luy, ou de laid, ou de beau.
Nul ne me lise donc : ou qui me voudra lire,
Ne se fasche s'il voit, par maniere de rire,
Quelque chose du sien portraict en ce tableau.

LXIII

Quel est celuy qui veut faire croire de soy
Qu'il est fidele ami, mais quand le temps se change,
Du costé des plus forts soudainement se range,
Et du costé de ceux qui ont le mieux de quoy ?
Quel est celuy qui dit qu'il gouverne le Roy ?
J'entens quand il se voit en un pays estrange,
Et bien loin de la Court : quel homme est-ce, Lestrange ?
Lestrange, entre nous deux, je te pry dy le moy.
Dy moy, quel est celuy qui si bien se deguise,
Qu'il semble homme de guerre entre les gens d'eglise,
Et entre gens de guerre aux prestres est pareil ?
Je ne sçay pas son nom ; mais quiconqu'il puisse estre,
Il n'est fidele ami, ni mignon de son maistre,
Ni vaillant chevalier, ni homme de conseil.

LXIV

Nature est aux bastards volontiers favorable,
Et souvent les bastards sont les plus genereux,
Pour estre au jeu d'amour l'homme plus vigoureux,
D'autant que le plaisir luy est plus aggreable.
Le donteur de Meduse, Hercule l'indontable,
Le vainqueur Indien, et les Jumeaux heureux,
Et tous ces Dieux bastards jadis si valeureux,
Ce probleme (Bizet) font plus que veritable.
Et combien voyons nous aujourd'huy de bastards,
Soit en l'art d'Apollon, soit en celuy de Mars,
Exceller ceux qui sont de race legitime ?
Bref tousjours ces bastards sont de gentil esprit :
Mais ce bastard (Bizet) que lon nous a descrit
Est cause que je fais des autres moins d'estime.

LXV

Tu ne crains la fureur de ma plume animee,
Pensant que je n'ay rien à dire contre toy,
Sinon ce que ta rage a vomy contre moy,
Grinçant comme un mastin la dent envenimee.

Tu crois que je n'en sçay que par la renommee,
Et que quand j'auray dit que tu n'as point de foy,
Que tu es affronteur, que tu es traistre au Roy,
Que j'auray contre toy ma force consommee.
Tu penses que je n'ay rien de quoy me venger,
Sinon que tu n'es fait que pour boire et manger :
Mais j'ay bien quelque chose encores plus mordante,
Et quoy ? l'amour d'Orphee ? et que tu ne sceus onq
Que c'est de croire en Dieu ? non : quel vice est-ce donc ?
C'est, pour le faire court, que tu es un pedante.

LXVI

Ne t'esmerveille point que chacun il mesprise,
Qu'il dedaigne un chacun, qu'il n'estime que soy,
Qu'aux ouvrages d'autruy il vueille donner loy,
Et comme un Aristarq luy mesme s'auctorise.
Paschal, c'est un pedant' : et quoy qu'il se desguise,
Sera tousjours pedant', un pedant et un roy
Ne te semblent ils pas avoir je ne scay quoy
De semblable, et que l'un à l'autre symbolise ?
Les sujects du pedant' ce sont ses escholiers,
Ses classes, ses estats, ses regens officiers :
Son college (Paschal) est comme sa province.
Et c'est pourquoy jadis le Syracusien,
Ayant perdu le nom de roy Sicilien,
Voulut estre pedant', ne pouvant estre prince.

LXVII

Magny, je ne puis voir un prodigue d'honneur,
Qui trouve tout bien fait, qui de tout s'emerveille,
Qui mes fautes approuve, et me flatte l'oreille,
Comme si j'estois prince, ou quelque grand seigneur.
Mais je me fasche aussi d'un fascheux repreneur,
Qui du bon et mauvais fait censure pareille,
Qui se list volontiers, et semble qu'il sommeille
En lisant les chansons de quelque autre sonneur.

Cestui-là me deçoit d'une fausse loüange,
Et gardant qu'aux bons vers les mauvais je ne change,
Fait qu'en me plaisant trop à chacun je desplais :
Cestui-ci me desgouste, et ne pouvant rien faire
Qui luy plaise, il me fait egalement desplaire
Tout ce qu'il fait luy mesme, et tout ce que je fais.

LXVIII

Je hay du Florentin l'usuriere avarice,
Je hay du fol Sienois le sens mal arresté,
Je hay du Genevois la rare verité,
Et du Venitien la trop caute malice :
Je hay le Ferrarois pour je ne sçay quel vice,
Je hay tous les Lombards pour l'infidelité,
Le fier Napolitain pour sa grand' vanité,
Et le poltron Romain pour son peu d'exercice :
Je hay l'Anglois mutin, et le brave Escossois,
Le traistre Bourguignon, et l'indiscret François,
Le superbe Espagnol, et l'yvrongne Thudesque :
Bref, je hay quelque vice en chasque nation,
Je hay moymesme encor' mon imperfection,
Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.

LXIX

Pourquoi me grondes-tu, vieux mastin affamé,
Comme si Dubellay n'avoit point de defense ?
Pourquoy m'offenses-tu, qui ne t'ay fait offense,
Sinon de t'avoir trop quelquefois estimé ?
Qui t'a, chien envieux, sur moy tant animé,
Sur moy, qui suis absent ? Croy-tu que ma vengeance
Ne puisse bien d'ici darder jusques en France
Un traict, plus que le tien, de rage envenimé ?
Je pardonne à ton nom, pour ne souiller mon livre :
D'un nom, qui par mes vers n'a merité de vivre :
Tu n'auras, malheureux, tant de faveur de moy :
Mais si plus longuement ta fureur persevere,
Je t'envoyray d'ici un foüet, une Megere,
Un serpent, un cordeau, pour me venger de toy.

LXX

Si Pirithois ne fust aux enfers descendu,
L'amitié de Thesee seroit ensevelie,
Et Nise par sa mort n'eust la sienne ennoblie,
S'il n'eust veu sur le champ Eurial' estendu :
De Pylade le nom ne seroit entendu
Sans la fureur d'Oreste, et la foy de Pythie
Ne fust par tant d'escripts en lumiere sortie,
Si Damon ne se fust en sa place rendu :
Et je n'eusse esprouvé la tienne si muable,
Si Fortune vers moy n'eust esté variable.
Que puis-je faire donc, pour me venger de toy ?
Le mal que je te veux, c'est qu'un jour je te puisse
Faire en pareil endroit, mais par meilleur office,
Recognoistre ta faute, et voir quelle est ma foy.

LXXI

Ce brave qui se croît, pour un jacque de maille,
Estre un second Roland, ce dissimulateur,
Qui superbe aux amis, aux ennemis flatteur,
Contrefait l'habile homme et ne dit rien qui vaille.
Belleau, ne le croy pas : et quoy qu'il se travaille
De se feindre hardi d'un visage menteur,
N'ajouste point de foy à son parler vanteur,
Car oncq homme vaillant je n'ay vu de sa taille.
Il ne parle jamais que des faveurs qu'il a,
Il desdaigne son maistre, et courtise ceux-là
Qui ne font cas de luy : il brusle d'avarice :
Il fait du bon Chrestien, et n'a ny foy ni loy :
Il fait de l'amoureux, mais c'est comme je croy,
Pour couvrir le soupçon de quelque plus grand vice.

LXXII

Encores que lon eust heureusement compris
Et la doctrine Grecque, et la Romaine ensemble,
Si est-ce (Gohorry) qu'ici, comme il me semble,
On peut apprendre encor', tant soit-on bien appris.

Non pour trouver ici de plus doctes escrits
    Que ceux que le François soigneusement assemble,
    Mais pour l'air plus subtil, qui doucement nous emble
    Ce qui est plus terrestre et lourd en nos esprits.
Je ne sçay quel Demon de sa flamme divine
    Le moins parfait de nous purge, esprouve, et affine,
    Lime le jugement, et le rend plus subtil.
Mais qui trop y demeure, il envoye en fumee
    De l'esprit trop purgé la force consumee,
    Et pour l'esmoudre trop, lui fait perdre le fil.

LXXIII

Gordes, j'ay en horreur un vieillard vicieux,
    Qui l'aveugle appetit de la jeunesse imite,
    Et jà froid par les ans, de soymesme s'incite
    A vivre delicat en repos ocieux.
Mais je ne crains rien tant qu'un jeune ambitieux,
    Qui pour se faire grand contrefait de l'hermite,
    Et voilant sa traison d'un masque d'hypocrite,
    Couve sous beau semblant un cœur malicieux.
Il n'est rien (ce dit-on en proverbe vulgaire)
    Si sale qu'un vieux boucq, ni si prompt à mal faire
    Comme est un jeune loup, et, pour le dire mieux,
Quand bien le naturel de tous deux je regarde,
    Comme un fangeux pourceau l'un desplaist à mes yeux,
    Comme d'un fin renard de l'autre je me garde.

LXXIV

Tu dis que Dubellay tient reputation
    Et que de ses amis il ne tient plus de compte:
    Si ne suis-je, Seigneur, Prince, Marquis ou Conte,
    Et n'ay changé d'estat ni de condition.
Jusqu'ici je ne sçay que c'est d'ambition,
    Et pour ne me voir grand ne rougis point de honte,
    Aussi ma qualité ne baisse ni ne monte,
    Car je ne suis sujet qu'à ma complection.

Je ne sçay comme il faut entretenir son maistre,
Comme il faut courtiser, et moins quel il faut estre
Pour vivre entre les grands, comme on vit aujourd'huy.
J'honore tout le monde, et ne fasche personne :
Qui me donne un salut, quatre je lui en donne :
Qui ne fait cas de moy, je ne fais cas de luy.

LXXV

Gordes, que Dubellay aime plus que ses yeux,
Voy comme la nature, ainsi que du visage,
Nous a fait differends de mœurs et de courage.
Et ce qui plaist à l'un, à l'autre est odieux.
Tu dis : je ne puis voir un sot audacieux,
Qui un moindre que luy brave à son avantage,
Qui s'escoute parler, qui farde son langage,
Et fait croire de luy, qu'il est mignon des Dieux.
Je suis tout au contraire, et ma raison est telle :
Celuy, dont la douceur courtoisement m'appelle,
Me fait outre mon gré courtisan devenir :
Mais de tel entretien le brave me dispense :
Car n'estant obligé vers luy de recompense,
Je le laisse tout seul luymesme entretenir.

LXXVI

Cent fois plus qu'à loüer on se plaist à mesdire :
Pource qu'en mesdisant on dit la verité,
Et loüant la faveur, ou bien l'auctorité
Contre ce qu'on en croit fait bien souvent escrire.
Qu'il soit vray, prins-tu onc tel plaisir d'ouïr lire
Les loüanges d'un prince, ou de quelque cité,
Qu'ouïr un Marc Antoine à mordre exercité,
Dire cent mille mots qui font mourir de rire ?
S'il est donques permis, sans offense d'aucun,
Des mœurs de nostre tems deviser en commun,
Quiconque me lira, m'estime fol, ou sage :
Mais je croy qu'aujourd'huy tel pour sage est tenu,
Qui ne seroit rien moins que pour tel recognu,
Qui luy auroit osté le masque du visage.

LXXVII

Je ne descouvre ici les mystéres sacrez
Des saincts prestres Romains, je ne veux rien escrire
Que la vierge honteuse ait vergongne de lire :
Je veux toucher sans plus aux vices moins secrets.
Mais tu diras que mal je nomme ces regrets,
Veu que le plus souvent j'use de mots pour rire :
Et je di que la mer ne bruit tousjours son ire,
Et que tousjours Phoebus ne sagette les Grecs.
Si tu rencontres donc ici quelque risee,
Ne baptise pourtant de plainte desguisee
Les vers que je souspire au bord Ausonien.
La plainte que je fais (Dilliers) est veritable :
Si je ri, c'est ainsi qu'on se rit à la table :
Car je ri, comme on dit, d'un ris Sardonien.

LXXVII

Je ne te conteray de Boulongne, et Venise,
De Padouë, et Ferrare, et de Milan encor',
De Naples, de Florence, et lesquelles sont or'
Meilleures pour la guerre, ou pour la marchandise :
Je te raconteray du siege de l'Eglise,
Qui fait d'oisiveté son plus riche thresor,
Et qui dessous l'orgueil de trois couronnes d'or
Couve l'ambition, la haine, et la feintise :
Je te diray qu'ici le bonheur, et malheur,
Le vice, la vertu, le plaisir, la douleur,
La science honorable, et l'ignorance abonde.
Bref je diray qu'ici, comme en ce vieil Chaos,
Se trouve (Peletier) confusement enclos
Tout ce qu'on void de bien, et de mal en ce monde.

LXXIX

Je n'escris point d'amour, n'estant point amoureux,
Je n'escris de beauté, n'ayant belle maistresse,
Je n'escris de douceur, n'esprouvant que rudesse,
Je n'escris de plaisir, me trouvant douloureux :

Je n'escris de bon heur, me trouvant malheureux,
Je n'escris de faveur, ne voyant ma Princesse,
Je n'escris de thresors, n'ayant point de richesse,
Je n'escris de santé, me sentant langoureux :
Je n'escris de la court, estant loin de mon Prince,
Je n'escris de la France, en estrange province,
Je n'escris de l'honneur, n'en voyant point ici :
Je n'escris d'amitié, ne trouvant que feintise,
Je n'escris de vertu, n'en trouvant point aussi,
Je n'escris de sçavoir, entre les gens d'Eglise.

LXXX

Si je monte au Palais, je n'y trouve qu'orgueil,
Que vice desguisé, qu'une cerimonie,
Qu'un bruit de tabourins, qu'une estrange harmonie,
Et de rouges habits un superbe appareil :
Si je descens en banque, un amas et recueil
De nouvelles je trouve, une usure infinie,
De riches Florentins une troppe bannie,
Et de pauvres Sienois un lamentable dueil :
Si je vais plus avant, quelque part où j'arrive,
Je trouve de Venus la grand'bande lascive
Dressant de tous costez mil'appas amoureux :
Si je passe plus outre, et de la Rome neuve
Entre en la vieille Rome, adonques je ne treuve
Que de vieux monuments un grand monceau pierreux.

LXXXI

Il fait bon voir, Paschal, un conclave serré,
Et l'une chambre à l'autre egalement voisine
D'antichambre servir, de salle, et de cuisine,
Et un petit recoin de dix pieds en carré :
Il fait bon voir autour le palais emmuré,
Et briguer là dedans ceste troppe divine.
L'un par ambition, l'autre par bonne mine,
Et par despit de l'un estre l'autre adoré :

Il fait bon voir dehors toute la ville en armes,
Crier : le Pape est fait, donner de faux alarmes,
Saccager un palais ; mais plus que tout cela
Fait bon voir, qui de l'un, qui de l'autre se vante,
Qui met pour cestui-ci, qui met pour cestui-là,
Et pour moins d'un escu dix Cardinaux en vente.

LXXXII

Veux-tu sçavoir, Duthier, quelle chose c'est Rome ?
Rome est de tout le monde un public eschafaut,
Une scene, un theatre, auquel rien ne defaut,
De ce qui peut tomber ès actions de l'homme.
Ici se voit le jeu de la Fortune, et comme
Sa main nous fait tourner ores bas, ores haut :
Ici chacun se monstre, et ne peut, tant soit caut,
Faire que tel qu'il est, le peuple ne le nomme.
Ici du faux et vray la messagere court,
Ici les courtisans font l'amour et la court,
Ici l'ambition, et la finesse abonde :
Ici la liberté fait l'humble audacieux,
Ici l'oisiveté rend le bon vicieux.
Ici le vil faquin discourt des faits du monde.

LXXXIII

Ne pense, Robertet, que ceste Rome ci
Soit ceste Rome là, qui te souloit tant plaire,
On n'y fait plus credit, comme l'on souloit faire,
On n'y fait plus l'amour, comme on souloit aussi.
La paix, et le bon temps ne regnent plus ici,
La musique, et le bal sont contraints de s'y taire :
L'air y est corrompu, Mars y èst ordinaire,
Ordinaire la faim, la peine, et le souci.
L'artisan desbauché y ferme sa boutique,
L'ocieux advocat y laisse sa pratique,
Et le pauvre marchand y porte le bissac :

On ne voit que soldats, et morrions en teste,
On n'oit que tabourins, et semblable tempeste,
Et Rome tous les jours n'attend qu'un autre sac.

LXXXIV

Nous ne faisons la court aux filles de Memoire
Comme vous qui vivez libres de passion :
Si vous ne sçavez donc nostre occupation,
Ces dix vers ensuivans vous la feront notoire :
Suivre son Cardinal au Pape, au consistoire,
En capelle, en visite, en congregation,
Et pour l'honneur d'un prince, ou d'une nation,
De quelque ambassadeur accompagner la gloire.
Estre en son rang de garde aupres de son seigneur,
Et faire aux survenans l'accoustumé honneur,
Parler du bruit qui court, faire de l'habile homme :
Se pourmener en housse, aller voir d'huis en huis
La Marthe, ou la Victoire, et s'engager aux Juifs :
Voilà, mes compagnons, le passetemps de Rome.

LXXXV

Flatter un crediteur pour son terme allonger,
Courtiser un banquier, donner bonne esperance,
Ne suivre en son parler la liberté de France,
Et pour respondre un mot, un quart d'heure y songer :
Ne gaster sa santé par trop boire et manger,
Ne faire sans propos une folle despense,
Ne dire à tous venans tout cela que lon pense,
Et d'un maigre discours gouverner l'estranger :
Cognoistre les humeurs, cognoistre qui demande,
Et d'autant que lon a la liberté plus grande,
D'autant plus se garder que lon ne soit repris :
Vivre avecques chacun, de chacun faire compte :
Voilà, mon cher Morel (dont je rougis de honte)
Tout le bien qu'en trois ans à Rome j'ay appris.

LXXXVI

Marcher d'un grave pas et d'un grave souci,
Et d'un grave souris à chacun faire feste,
Balancer tous ses mots, respondre de la teste,
Avec un *Messer non,* ou bien un *Messer si :*
Entremêler souvent un petit *Et cosi,*
Et d'un *Son Servitor* contrefaire l'honneste,
Et comme si lon eust sa part en la conqueste,
Discourir sur Florence, et sur Naples aussi :
Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
Et suivant la façon du courtisan Romain,
Cacher sa pauvreté d'une brave apparence :
Voilà de ceste Court la plus grande vertu,
Dont souvent mal monté, mal sain, et mal vestu,
Sans barbe et sans argent on s'en retourne en France.

LXXXVII

D'où vient cela, Mauny, que tant plus on s'efforce
D'eschapper hors d'ici, plus le Dœmon du lieu
(Et que seroit-ce donc si ce n'est quelque Dieu ?)
Nous y tient attachez par une douce force ?
Seroit-ce point d'amour ceste allechante amorce,
Ou quelque autre venim, dont après avoir beu
Nous sentons nos esprits nous laisser peu à peu,
Comme un corps qui se perd sous une neuve escorce !
J'ai voulu mille fois de ce lieu m'estranger,
Mais je sens mes cheveux en feuilles se changer,
Mes bras en longs rameaux, et mes pieds en racine.
Bref, je ne suis plus rien qu'un vieil tronc animé,
Qui se plaint de se voir à ce bord transformé,
Comme le myrte Anglois au rivage d'Alcine.

LXXXVIII

Qui choisira pour moy la racine d'Ulysse ?
Et qui me gardera de tomber au danger,
Qu'une Circe en pourceau ne me puisse changer,
Pour estre à tout jamais fait esclave du vice ?

Qui m'estraindra le doigt de l'anneau de Melisse,
Pour me desenchanter comme un autre Roger ?
Et quel Mercure encor' me fera desloger,
Pour ne perdre mon temps en l'amoureux service ?
Qui me fera passer sans escouter la voix
Et la feinte douceur des monstres d'Achelois ?
Qui chassera de moy ces Harpyes friandes ?
Qui volera pour moy encor' un coup aux cieux,
Pour rapporter mon sens, et me rendre mes yeux ?
Et qui fera qu'en paix je mange mes viandes ?

LXXXIX

Gordes, il m'est advis que je suis esveillé
Comme un qui tout esmeu d'un effroyable songe
Se resveille en sursaut, et par le lict s'allonge,
S'esmerveillant d'avoir si long temps sommeillé.
Roger devint aussi (ce croy-je) esmerveillé :
Et croy que tout ainsi la vergongne me ronge,
Comme luy, quand il eut descouvert le mensonge
Du fard magicien qui l'avoit aveuglé.
Et comme luy aussi je veulx changer de stile,
Pour vivre desormais au sein de Logistile,
Qui des cœurs langoureux est le commun support.
Sus donc, Gordes, sus donc, à la voile, à la rame,
Fuyons, gaignons le haut, je voy la belle Dame
Qui d'un heureux signal nous appelle à son port.

XC

Ne pense pas, Bouju, que les Nymphes Latines
Pour couvrir leur traison d'une humble privauté,
Ni pour masquer leur teint d'une fausse beauté,
Me facent oublier nos Nymphes Angevines.
L'Angevine douceur, les paroles divines,
L'habit qui ne tient rien de l'impudicité ;
La grâce, la jeunesse, et la simplicité,
Me desgoutent, Bouju, de ces vieilles Alcines.

Qui les voit par dehors, ne peut rien voir plus beau,
Mais le dedans ressemble au dedans d'un tombeau,
Et si rien entre nous moins honneste se nomme.
O quelle gourmandise ! ô quelle pauvreté !
O quelle horreur de voir leur immondicité !
C'est vraiment de les voir le salut d'un jeune homme.

XCI

O beaux cheveux d'argent mignonnement retors !
O front crespe, et serein ! et vous face doree !
O beaux yeux de crystal ! ô grand'bouche honoree
Qui d'un large reply retrousses tes deux bords !
O belles dents d'ebene ! ô precieux thresors
Qui faites d'un seul ris toute ame enamouree !
O gorge damasquine en cent plis figuree !
Et vous, beaux grands tetins, dignes d'un si beau corps !
O beaux ongles dorez ! ô main courte, et grassette !
O cuisse délicate ! et vous jambe grossette,
Et ce que je ne puis honnestement nommer !
O beau corps transparent ! ô beaux membres de glace !
O divines beautez ! pardonnez moy de grace,
Si pour estre mortel, je ne vous ose aimer.

XCII

En mille crespillons les cheveux se frizer,
Se pincer les sourcils, et d'une odeur choisie
Parfumer haut et bas sa charnure moisie,
Et de blanc et vermeil sa face desguiser :
Aller de nuict en masque, en masque deviser,
Se feindre à tous propos estre d'amour saisie,
Siffler toute la nuict par une jalousie,
Et par martel de l'un, l'autre favoriser :
Baller, chanter, sonner, folastrer dans la couche,
Avoir le plus souvent deux langues dans la bouche,
Des courtisannes sont les ordinaires jeux.
Mais quel besoin est-il que je te les enseigne ?
Si tu les veux sçavoir, Gordes, et si tu veux
En sçavoir plus encor', demande à la Chassaigne.

XCIII

Douce mere d'amour, gaillarde Cyprienne,
Qui fais sous ton pouvoir tout pouvoir se ranger,
Et qui des bords du Xanthe, à ce bord estranger
Guidas avec ton fils ta gent Dardanienne,
Si je retourne en France, ô mère Idalienne,
Comme je vins ici, sans tomber au danger
De voir ma vieille peau en autre peau changer,
Et ma barbe Françoise, en barbe italienne,
Dès ici je fais vœu d'apprendre à ton autel
Non le liz, ou la fleur d'Amarante immortel,
Non ceste fleur encor' de ton sang coloree :
Mais bien de mon menton la plus blonde toison,
Me vantant d'avoir fait plus que ne fit Jason,
Emportant le butin de la toison doree.

XCIV

Heureux celuy qui peut long temps suivre la guerre
Sans mort, ou sans blessure, ou sans longue prison !
Heureux qui longuement vit hors de sa maison
Sans despendre son bien, ou sans vendre sa terre !
Heureux qui peut en Court quelque faveur acquerre
Sans crainte de l'envie, ou de quelque traison !
Heureux qui peut long temps sans danger de poison
Jouir d'un chapeau rouge, ou des clefs de sainct Pierre !
Heureux qui sans peril peut la mer frequenter !
Heureux qui sans procez le palais peut hanter !
Heureux qui peut sans mal vivre l'âge d'un homme !
Heureux qui sans souci peut garder son thresor !
Sa femme sans soupçon, et plus heureux encor'
Qui a pu sans peler vivre trois ans à Rome !

XCV

Maudict soit mille fois le Borgne de Libye,
Qui le cœur des rochers perçant de part en part,
Des Alpes renversa le naturel rampart,
Pour ouvrir le chemin de France en Italie.

Mars n'eust empoisonné d'une eternelle envie
Le cœur de l'Espagnol, et du François soldart,
Et tant de gens de bien ne seroyent en hazart
De venir perdre ici et l'honneur et la vie.
Le François corrompu par le vice estranger
Sa langue et son habit n'eust appris à changer,
Il n'eust changé ses mœurs en une autre nature.
Il n'eust point esprouvé le mal qui fait peler,
Il n'eust fait de son nom la verole appeller,
Et n'eust fait si souvent d'un bufle sa monture.

XCVI

O Deesse, qui peut aux Princes egaler
Un pauvre mendiant, qui n'a que la parole,
Et qui peut d'un grand roy faire un maistre d'escole,
S'il te plaist de son lieu le faire devaller :
Je ne te prie pas de me faire enroller
Au rang de ces messieurs que la faveur acole,
Que l'on parle de moy, et que mon renom vole
De l'aile dont tu fais ces grands Princes voler :
Je ne demande pas mille et mille autres choses,
Qui dessous ton pouvoir sont largement encloses,
Aussi je n'eus jamais de tant de biens souci.
Je demande sans plus que le mien on ne mange,
Et que j'aye bien tost une lettre de change,
Pour n'aller sur le bufle au departir d'ici.

XCVII

Doulcin, quand quelquefois je voy ces pauvres filles
Qui ont le diable au corps, ou le semblent avoir,
D'une horrible façon corps et teste mouvoir,
Et faire ce qu'on dit de ces vieilles Sibylles :
Quand je voy les plus forts se retrouver debiles,
Voulant forcer en vain leur forcené pouvoir :
Et quand mesme j'y voy perdre tout leur scavoir
Ceux qui sont en vostre art tenus des plus habiles :

Quand effroyablement escrier je les oy,
Et quand le blanc des yeux renverser je leur voy,
Tout le poil me herisse, et ne scay plus que dire.
Mais quand je voy un moyne avecque son Latin
Leur taster hault et bas le ventre et le tetin,
Ceste frayeur se passe, et suis contraint de rire.

XCVIII

D'où vient que nous voyons à Rome si souvent
Ces garses forcener, et la pluspart d'icelles
N'estre vieilles, Ronsard, mais d'âge de pucelles,
Et se trouver tousjours en un mesme couvent ?
Qui parle par leur voix ? Quel dœmon leur defend
De respondre à ceux-là qui ne sont cognus d'elles ?
Et d'où vient que soudain on ne les voit plus telles,
Ayans une chandelle esteincte de leur vent ?
D'où vient que les saincts lieux telles fureurs augmentent ?
D'où vient que tant d'esprits une seule tourmentent ?
Et que sortans les uns, le reste ne sort pas ?
Dy, je te pri, Ronsard, toy qui sçais leurs natures :
Ceulx qui faschent ainsi ces pauvres creatures
Sont-ilz des plus hautains, des moyens, ou plus bas ?

XCIX

Quand je vays par la rue, où tant de peuple abonde,
De prestres, de prelats, et de moines aussi,
De banquiers, d'artisans, et n'y voyant, ainsi
Qu'on voit dedans Paris, la femme vagabonde :
Pyrrhe, après le degast de l'universelle onde,
Ses pierres, di-je alors, ne sema point ici :
Et semble proprement avoir ce peuple ci,
Que Dieu n'y ait formé que la moitié du monde.
Car la dame Romaine en gravité marchant,
Comme la conseillere, ou femme du marchand,
Ne s'y pourmene point, et n'y voit-on que celles,
Qui se sont de la Court l'honneste nom donné ;
Dont je crains quelquefois qu'en France retourné,
Autant que j'en verray ne me resemblent telles.

C

Ursin, quand j'oy nommer de ces vieux noms Romains,
De ces beaux noms cognus de l'Inde jusqu'au More,
Non les grands seulement, mais les moindres encore,
Voire ceux-là qui ont les ampoulles aux mains :
Il me fasche d'ouïr appeller ces villains
De ces noms tant fameux que tout le monde honore :
Et sans le nom Chrestien, le seul nom que j'adore,
Voudrois que de tels noms on appellast nos Saints.
Le mien sur tous me fasche, et me fasche un Guillaume,
Et mil autres sots noms communs en ce royaume,
Voyant tant de facquins indignement jouir
De ces beaux noms de Rome, et de ceulx de la Grece :
Mais par sur tout, Ursin, il me fasche d'ouïr
Nommer une Thaïs du nom d'une Lucrece.

CI

Que dirons-nous, Melin, de ceste court Romaine,
Où nous voions chacun divers chemins tenir,
Et aux plus hauts honneurs les moindres parvenir,
Par vice, par vertu, par travail, et sans peine ?
L'un fait pour s'avancer une despense vaine,
L'autre par ce moyen se voit grand devenir :
L'un par severité se sçait entretenir,
L'autre gaigne les cœurs par sa douceur humaine :
L'un pour ne s'avancer se voit estre avancé,
L'autre pour s'avancer se voit desavancé,
Et ce qui nuit à l'un, à l'autre est profitable.
Qui dit que le sçavoir est le chemin d'honneur,
Qui dit que l'ignorance attire le bon heur,
Lequel des deux, Melin, est le plus veritable ?

CII

On ne fait de tout bois l'image de Mercure,
Dit le proverbe vieil : mais nous voions ici
De tout bois faire Pape, et Cardinaux aussi,
Et vestir en trois jours tout une autre figure.

Les Princes et les Rois viennent grands de nature,
Aussi de leurs grandeurs n'ont-ils tant de souci,
Comme ces Dieux nouveaux, qui n'ont que le sourci,
Pour faire reverer leur grandeur, qui peu dure.
Paschal, j'ay veu celuy qui n'agueres trainoit
Toute Rome apres luy, quand il se pourmenoit,
Avecques trois vallets cheminer par la rue :
Et trainer apres luy un long orgueil Romain
Celuy, de qui le pere a l'ampoulle en la main,
Et l'aiguillon au poing se courbe à la charrue.

CIII

Si la perte des tiens, si les pleurs de ta mere,
Et si de tes parents les regrets quelquefois,
Combien, cruel Amour, que sans amour tu sois,
T'ont fait sentir le dueil de leur complainte amere :
C'est or' qu'il faut monstrer ton flambeau sans lumiere,
C'est or' qu'il faut porter sans flesches ton carquois,
C'est or' qu'il faut briser ton petit arc Turquois,
Renouvellant le dueil de ta perte premiere.
Car ce n'est pas icy qu'il te faut regretter
Le pere au bel Ascaigne : il te faut lamenter
Le bel Ascaigne mesme, Ascaigne, ô quel dommage !
Ascaigne, que Caraffe aymoit plus que ses yeux :
Ascaigne, qui passoit en beauté de visage
Le beau Couppier Troyen, qui verse à boire aux Dieux.

CIV

Si fruicts, raisins, et bledz, et autres telles choses,
Ont leur tronc, et leur sep, et leur semence aussi,
Et s'on void au retour du printemps addouci,
Naistre de toutes parts violettes, et roses :
Ni fruicts, raisins, ni bledz, ni fleurettes descloses
Sortiront, Viateur, du corps qui gist ici :
Aulx, oignons, et pourreaux, et ce qui fleure ainsi,
Auront ici dessous leurs semences encloses.
Toy donc, qui de l'encens et du basme n'as point,
Si du grand Jules tiers quelque regret te poingt,

Parfume son tombeau de telle odeur choisie :
Puis que son corps, qui fut jadis egal aux Dieux
Se souloit paistre ici de telz mets precieux,
Comme au ciel Jupiter se paist de l'ambrosie.

CV

De voir mignon du Roy un courtisan honneste,
Voir un pauvre cadet l'ordre au col soustenir,
Un petit compagnon aux estatz parvenir,
Ce n'est chose, Morel, digne d'en faire feste.
Mais voir un estaffier, un enfant, une beste,
Un forfant, un poltron Cardinal devenir,
Et pour avoir bien sceu un signe entretenir
Un Ganymède avoir le rouge sur la teste :
S'estre veu par les mains d'un soldat Espagnol
Bien haut sur un eschelle avoir la corde au col
Celuy, que par le nom de Saint-Pere l'on nomme :
Un belistre en trois jours aux princes s'egaller,
Et puis le voir de là en trois jours devaller :
Ces miracles, Morel, ne se font point, qu'à Rome.

CVI

Qui niera, Gillebert, s'il ne veut resister
Au jugement commun, que le siege de Pierre
Qu'on peut dire à bon droit un Paradis en terre,
Aussi bien que le ciel, n'ait son grand Juppiter ?
Les Grecs nous ont fait l'un sur Olympe habiter,
Dont souvent dessus nous ses foudres il desserre :
L'autre du Vatican délasche son tonnerre,
Quand quelque Roy l'a fait contre lui despiter.
Du Juppiter celeste un Ganymede on vante,
Le thusque Juppiter en a plus de cinquante :
L'un de Nectar s'enyvre, et l'autre de bon vin.
De l'aigle l'un et l'autre a la defense prise,
Mais l'un hait les tyrans, l'autre les favorise :
Le mortel en ceci n'est semblable au divin.

CVII

Où que je tourne l'œil, soit vers le Capitole,
Vers les bains d'Antonin, ou Diocletien,
Et si quelqu'œuvre encor dure plus ancien
De la porte Saint Pol jusques à Ponte-Mole :
Je deteste àpart-moy ce vieil Faucheur, qui vole,
Et le Ciel, qui ce tout a reduit en un rien :
Puis songeant que chacun peut repeter le sien,
Je me blasme, et cognois que ma complainte est fole.
Aussi seroit celuy par trop audacieux,
Qui voudroit accuser ou le Temps ou les Cieux,
Pour voir une medaille, ou colonne brisee.
Et qui sçait si les Cieux referont point leur tour,
Puis que tant de Seigneurs nous voyons chacun jour
Bastir sur la Rotonde, et sur le Collisee ?

CVIII

Je fuz jadis Hercule, or Pasquin je me nomme,
Pasquin fable du peuple, et qui fais toutefois
Le mesme office encor que j'ay fait autrefois,
Veu qu'ores par mes vers tant de monstres j'assomme.
Aussi mon vray mestier c'est de n'espargner homme,
Mais les vices chanter d'une publique voix :
Et si ne puis encor, quelque fort que je sois,
Surmonter la fureur de cet Hydre de Rome.
J'ai porté sur mon col le grand Palais des Dieux,
Pour soulager Atlas, qui sous le faiz des cieux
Courboit las et recreu sa grande eschine large.
Ores au lieu du ciel, je porte sur mon dos
Un gros moyne Espagnol, qui me froisse les os,
Et me poise trop plus que ma premiere charge.

CIX

Comme un, qui veut curer quelque Cloaque immunde,
S'il n'a le nez armé d'une contresenteur,
Estouffé bien souvent de la grand'puanteur
Demeure enseveli dans l'ordure profonde :

Ainsi le bon Marcel ayant levé la bonde,
Pour laisser escouler la fangeuse espesseur
Des vices entassez, dont son predecesseur
Avoit six ans devant empoisonné le monde:
Se trouvant le pauvret de telle odeur surpris,
Tomba mort au milieu de son œuvre entrepris,
N'ayant pas à demi ceste ordure purgee.
Mais quiconques rendra tel ouvrage parfait,
Se pourra bien vanter d'avoir beaucoup plus fait,
Que celuy qui purgea les estables d'Augee.

CX

Quand mon Caraciol de leur prison desserre
Mars, les ventz, et l'hyver : une ardente fureur,
Une fiere tempeste, une tremblante horreur
Ames, ondes, humeurs, ard, renverse, et resserre.
Quand il luy plait aussi de renfermer la guerre,
Et l'orage, et le froid : une amoureuse ardeur,
Une longue bonasse, une douce tiedeur
Brusle, appaise, et resoult les cœurs, l'onde, et la terre.
Ainsi la paix à Mars il oppose en un temps,
Le beau temps à l'orage, à l'hyver le printemps,
Comparant Paule quart avec Jules troisieme.
Aussi ne furent onq' deux siecles plus divers,
Et ne se peut mieulx voir l'endroit par le revers,
Que mettant Jules tiers avec Paule quatrieme.

CXI

Je n'ai jamais pensé que ceste voute ronde
Couvrist rien de constant: mais je veux desormais,
Je veux, mon cher Morel, croire plus que jamais,
Que dessous ce grand Tout rien ferme ne se fonde,
Puisque celuy qui fut de la terre et de l'onde
Le tonnerre et l'effroy, las de porter le faiz,
Veut d'un cloistre borner la grandeur de ses faicts,
Et pour servir à Dieu abandonner le monde.
Mais quoy ? que dirons-nous de cet autre vieillard,
Lequel ayant passé son âge plus gaillard

Au service de Dieu, ores Cesar imite?
Je ne sçay qui des deux est le moins abusé :
Mais je pense, Morel, qu'il est fort mal aisé,
Que l'un soit bon guerrier, ni l'autre bon hermite.

CXII

Quand je voy ces Seigneurs, qui l'espee et la lance
Ont laissé pour vestir ce saint orgueil Romain,
Et ceux-là, qui ont pris le baston en la main,
Sans avoir jamais fait preuve de leur vaillance :
Quand je les vois, Ursin, si chiches d'audience,
Que souvent par quatre huiz on la mendie en vain :
Et quand je voy l'orgueil d'un Camerier hautain,
Lequel feroit à Job perdre la patience :
Il me souvient alors de ces lieux enchantez,
Qui sont en Amadis, et Palmerin chantez,
Desquels l'entree estoit si cherement vendue.
Puis je dis : ô combien le Palais que je voy
Me semble different du Palais de mon Roy,
Où l'on ne trouve point de chambre deffendue !

CXIII

Avoir veu devaller une triple Montaigne,
Apparoir une Biche, et disparoir soudain,
Et dessus le tombeau d'un Empereur Romain
Une vieille Caraffe eslever pour enseigne :
Ne voir qu'entrer soldats, et sortir en campagne,
Emprisonner Seigneurs pour un crime incertain,
Retourner forussis, et le Napolitain
Commander en son rang à l'orgueil de l'Espagne :
Force nouveaux seigneurs, dont les plus apparens
Sont de sa Saincteté les plus proches parens,
Et force Cardinaux, qu'à grand peine l'on nomme
Force braves chevaux, et force hauts collets,
Et force favoriz, qui n'estoient que vallets :
Voilà, mon cher Dagaut, des nouvelles de Rome.

CXIV

O trois et quatre fois malheureuse la terre,
Dont le Prince ne voit que par les yeux d'autruy,
N'entend que par ceux-là, qui respondent pour luy,
Aveugle, sourd, et muet, plus que n'est une pierre !
Tels sont ceux-là, Seigneur, qu'aujourd'huy l'on reserre
Oysifs dedans leur chambre, ainsi qu'en un estuy,
Pour durer plus long temps, et ne sentir l'ennuy,
Que sent leur pauvre peuple accablé de la guerre.
Ils se paissent enfans, de trompes et canons,
De fifres, de tabours, d'enseignes, gomphanons,
Et de voir leur province aux ennemis en proye.
Tel estoit cestui-là, qui du haut d'une tour,
Regardant ondoyer la flamme tout autour,
Pour se donner plaisir chantoit le feu de Troye.

CXV

O que tu es heureux, si tu cognois ton heur,
D'estre eschappé des mains de ceste gent cruelle,
Qui sous un faux semblant d'amitié mutuelle
Nous desrobbe le bien, et la vie, et l'honneur !
Où tu es, mon Dagaut, la secrette rancueur,
Le soin qui comme un hidre en nous se renouvelle,
L'avarice, l'envie, et la haine immortelle
Du chetif courtisan n'empoisonnent le cœur.
La molle oisiveté n'y engendre le vice,
Le serviteur n'y perd son temps et son service,
Et n'y mesdit on point de cil qui est absent :
La justice y a lieu, la foy n'en est bannie,
Là ne sçait-on que c'est de prendre à compagnie,
A change, à cense, à stoc, et à trente pour cent.

CXVI

Fuyons, Dilliers, fuyons ceste cruelle terre,
Fuyons ce bord avare, et ce peuple inhumain,
Que des Dieux irritez la vengeresse main
Ne nous accable encor' sous un mesme tonnerre.

Mars est desenchainé, le temple de la guerre
Est ouvert à ce coup : le grand Prestre Romain
Veult foudroyer là bas l'heretique Germain,
Et l'Espagnol marran, ennemis de sainct Pierre.
On ne voit que soldats, enseignes, gomphanons,
On n'oit que tabourins, trompettes, et canons,
On ne voit que chevaux courans parmi la plaine :
On n'oit plus raisonner que de sang, et de feu,
Maintenant on verra, si jamais on l'a veu,
Comment se sauvera la nacelle Romaine.

CXVII

Celuy vrayement estoit et sage, et bien appris,
Qui cognoissant du feu la semence divine
Estre des Animans la premiere origine
De substance de feu dit estre nos esprits.
Le corps est le tison de ceste ardeur espris,
Lequel, d'autant qu'il est de matiere plus fine,
Fait un feu plus luisant, et rend l'esprit plus digne
De monstrer ce qui est en soy-mesme compris.
Ce feu donques celeste, humble de sa naissance,
S'esleve peu-à-peu au lieu de son essence,
Tant qu'il soit parvenu au poinct de sa grandeur :
Adonc il diminue, et sa force lassee,
Par faute d'aliment en cendres abbaissee,
Sent faillir tout à coup sa languissante ardeur.

CXVIII

Quand je voy ces Messieurs, desquels l'auctorité
Se voit ores ici commander en son rang,
D'un front audacieux cheminer flanc à flanc,
Il me semble de voir quelque divinité.
Mais les voyant paslir lorsque sa Saincteté
Crâche dans un bassin, et d'un visage blanc
Cautement espier s'il y a point de sang,
Puis d'un petit sousris feindre une seureté :
O combien, di-je alors, la grandeur que je voy,
Est miserable au pris de la grandeur d'un Roy !

Malheureux qui si cher achette tel honneur.
Vrayment le fer meurtrier, et le rocher aussi
Pendent bien sur le chef de ces Seigneurs ici,
Puis que d'un vieil filet depend tout leur bonheur.

CXIX

Brusquet à son retour vous racontera, Sire,
De ces rouges prelats la pompeuse apparence,
Leurs mules, leurs habits, leur longue reverence,
Qui ne peut beaucoup mieux representer que dire.
Il vous racontera, s'il les sçait bien descrire,
Les mœurs de ceste court, et quelle difference
Se voit de ses grandeurs à la grandeur de France,
Et mille autres bons poincts, qui sont dignes de rire.
Il vous peindra la forme, et l'habit du sainct Pere,
Qui, comme Jupiter, tout le monde tempere
Avecques un clin d'œil: sa faconde et sa grace,
L'honnesteté des siens, leur grandeur et largesse,
Les presens qu'on luy fait, et de quelle caresse
Tout ce qui se dit vostre à Rome l'on embrasse.

CXX

Voici le Carnaval, menons chacun la sienne,
Allons baller en masque, allons nous pourmener,
Allons voir Marc Antoine ou Zani bouffonner,
Avec son Magnifique à la Venitienne :
Voyons courir le pal à la mode ancienne,
Et voyons par le nez le sot bufle mener :
Voyons le fier taureau d'armes environner,
Et voyons au combat l'adresse Italienne :
Voyons d'œufs parfumez un orage gresler,
Et la fusee ardent' siffler menu par l'air.
Sus donc despeschons nous, voici la pardonnance :
Il nous faudra demain visiter les saincts lieux,
Là nous ferons l'amour, mais ce sera des yeux,
Car passer plus avant c'est contre l'ordonnance.

CXXI

Se fascher tout le jour d'une fascheuse chasse,
Voir un brave taureau se faire un large tour,
Estonné de se voir tant d'hommes alentour,
Et cinquante picquiers affronter son audace :
Le voir en s'elançant venir la teste basse,
Fuir et retourner d'un plus brave retour,
Puis le voir à la fin pris dans quelque destour,
Percé de mille coups ensanglanter la place :
Voir courir aux flambeaux, mais sans se rencontrer,
Donner trois coups d'espee, en armes se monstrer,
Et tout autour du camp un rempart de Thudesques:
Dresser un grand apprest, faire attendre long temps,
Puis donner à la fin un maigre passetemps :
Voilà tout le plaisir des festes Romanesques.

CXXII

Cependant qu'au Palais de procez tu devises,
D'advocats, procureurs, presidents, conseillers,
D'ordonnances, d'arrests, de nouveaux officiers,
De juges corrompus, et de telles surprises :
Nous devisons ici de quelques villes prises,
De nouvelles de banque, et de nouveaux courriers,
De nouveaux Cardinaux, de mules, d'estaffiers,
De chappes, de rochets, de masses, et valises :
Et ores, Sibilet, que je t'escri ceci,
Nous parlons de taureaux, et de buffles aussi,
De masques, de banquets, et de telles despences :
Demain nous parlerons d'aller aux stations,
De motu-proprio, de reformations,
D'ordonnances, de briefs, de bulles, et dispenses.

CXXIII

Nous ne sommes faschez que la trefve se face :
Car bien que nous soyons de la France bien loin,
Si est chascun de nous à soy-mesme tesmoin,
Combien la France doit de la guerre estre lasse.

Mais nous sommes faschez que l'Espagnole audace,
Qui plus que le François de repos a besoin,
Se vante avoir la guerre et la paix en son poing,
Et que de respirer nous luy donnons espace.
Il nous fasche d'ouïr noz pauvres alliez
Se plaindre à tous propos qu'on les ait oubliez,
Et qu'on donne au privé l'utilité commune.
Mais ce qui plus nous fasche, est que les estrangers
Disent plus que jamais, que nous sommes legers,
Et que nous ne sçavons cognoistre la Fortune.

CXXIV

Le Roy (disent ici ces bannis de Florence)
Du sceptre d'Italie est frustré desormais,
Et son heureuse main cet heur n'aura jamais
De reprendre aux cheveux la fortune de France.
Le Pape mal content n'aura plus de fiance
En tous ces beaux desseins trop legerement faits,
Et l'exemple Sienois rendra par ceste paix
Suspecte aux estrangers la Françoise alliance.
L'Empereur affoibli ses forces reprendra,
L'Empire hereditaire à ce coup il rendra,
Et paisible à ce coup il rendra l'Angleterre.
Voilà que disent ceux, qui discourent du Roy :
Que leur respondrons-nous ? Vineux, mande le moy,
Toy, qui sçais discourir et de paix et de guerre.

CXXV

Dedans le ventre obscur, où jadis fut enclos
Tout cela qui depuis a rempli ce grand vuide,
L'air, la terre, et le feu, et l'element liquide,
Et tout cela qu'Atlas soustient dessus son dos,
Les semences du Tout estoyent encor' en gros,
Le chaud avec le sec, le froid avec l'humide,
Et l'accord, qui depuis leur imposa la bride,
N'avoit encor' ouvert la porte du Chaos :
Car la guerre en avoit la serrure brouillee,
Et la clef en estoit pour l'âge si rouillee,

Qu'en vain, pour en sortir, combattoit ce grand corps,
Sans la trefve, Seigneur, de la paix messagere,
Qui trouva le secret, et d'une main legere
La paix avec l'amour en fit sortir dehors.

CXXVI

Tu sois la bien venue, ô bienheureuse trefve !
Trefve, que le Chrestien ne peut assez chanter,
Puis que seule tu as la vertu d'enchanter
De nos travaux passez la souvenance grefve.
Tu dois durer cinq ans : et que l'envie en creve :
Car si le ciel benin te permet enfanter
Ce qu'on attend de toy, tu te pourras vanter
D'avoir fait une paix, qui ne sera si breve.
Mais si le favori, en ce commun repos
Doit avoir desormais le temps plus à propos
D'accuser l'innocent, pour luy ravir sa terre :
Si le fruict de la paix du peuple tant requis
A l'avare advocat est seulement acquis,
Trefve, va t'en en paix, et retourne la guerre.

CXXVII

Ici de mille fards la trahison se desguise,
Ici mille forfaits pullulent à foison,
Ici ne se punit l'homicide ou poison,
Et la richesse ici par usure est acquise :
Ici les grands maisons viennent de bastardise,
Ici ne se croit rien sans humaine raison,
Ici la volupté est tousjours de saison,
Et d'autant plus y plaist, que moins elle est permise.
Pense le demourant. Si est-ce toutefois
Qu'on garde encor' ici quelque forme de loix
Et n'en est point du tout la justice bannie :
Icy le grand seigneur n'achette l'action,
Et pour priver autruy de sa possession
N'arme son mauvais droit de force et tyrannie.

CXXVIII

Ce n'est pas de mon gré, Carle, que ma navire
Erre en la mer Tyrrhene: un vent impetueux
La chasse malgré moy par ces flots tortueux,
Ne voiant plus le pol, qui sa faveur t'inspire.
Je ne voy que rochers, et si rien se peut dire
Pire que des rochers le heurt audacieux :
Et le phare jadis favorable à mes yeux
De mon cours egaré sa lanterne retire.
Mais si je puis un jour me sauver des dangers
Que je fuy vagabond par ces flots estrangers,
Et voir de l'Ocean les campagnes humides
J'arresteray ma nef au rivage Gaulois,
Consacrant ma despouille au Neptune François,
A Glauque, à Melicerte, et aux sœurs Nereïdes.

CXXIX

Je voy, Dilliers, je voy serener la tempeste,
Je voy le vieil Proté son troupeau renfermer,
Je voy le vert Triton s'esgayer sur la mer,
Et voy l'Astre jumeau flamboyer sur ma teste :
Jà le vent favorable à mon retour s'appreste,
Jà vers le front du port je commence à ramer,
Et voy jà tant d'amis, que ne puis les nommer,
Tendant les bras vers moy, sur le bord faire feste.
Je voy mon grand Ronsard, je le cognois d'ici,
Je voy mon cher Morel, et mon Dorat aussi,
Je voy mon Delahaye, et mon Paschal encore :
Et voy un peu plus loin (si je ne suis deçeu)
Mon divin Mauleon, duquel, sans l'avoir veu,
La grace, le sçavoir, et la vertu j'adore.

CXXX

Et je pensois aussi ce que pensoit Ulysse,
Qu'il n'estoit rien plus doux que voir encor' un jour
Fumer sa cheminee, et apres long sejour
Se retrouver au sein de sa terre nourrice.

Je me resjouyssois d'estre eschappé au vice,
Aux Circes d'Italie, aux Sirenes d'amour,
Et d'avoir rapporté en France à mon retour
L'honneur que l'on s'acquiert d'un fidele service.
Las, mais après l'ennuy de si longue saison,
Mille soucis mordans je trouve en ma maison,
Qui me rongent le cœur sans espoir d'allegeance.
Adieu donques, Dorat, je suis encor Romain,
Si l'arc que les neuf sœurs te mirent en la main
Tu ne me preste ici, pour faire ma vengeance.

CXXXI

Morel, dont le sçavoir sur tout autre je prise,
Si quelqu'un de ceux-là, que le Prince Lorrain
Guida dernierement au rivage Romain,
Soit en bien, soit en mal, de Rome te devise :
Di, qu'il ne sçait que c'est du siege de l'Eglise,
N'y ayant esprouvé que la guerre, et la faim,
Que Rome n'est plus Rome, et que celuy en vain
Presume d'en juger, qui bien ne l'a comprise.
Celuy qui par la rue a veu publiquement
La courtisanne en coche, ou qui pompeusement
L'a peu voir à cheval en accoustrement d'homme
Superbe se monstrer : celuy qui de plain jour
Aux Cardinaux en cappe a veu faire l'amour,
C'est celuy seul, Morel, qui peut juger de Rome.

CXXXII

Vineux, je ne vis oncques si plaisante province,
Hostes si gracieux, ni peuple si humain,
Que ton petit Urbin, digne que sous sa main
Le tienne un si gentil et si vertueux Prince.
Quant à l'estat du Pape, il fallut que j'apprinse
A prendre en patience et la soif et la faim :
C'est pitié, comme là le peuple est inhumain,
Comme tout y est cher, et comme lon y pinse.
Mais tout cela n'est rien au pris du Ferrerois,
Car je ne voudrois pas pour le bien de deux Rois,

Passer encor' un coup par si penible enfer,
Bref, je ne sçay, Vineux, qu'en conclure à la fin,
Fors, qu'en comparaison de ton petit Urbin,
Le peuple de Ferrare est un peuple de fer.

CXXXIII

Il fait bon voir, Magny, ces Coyons magnifiques,
Leur superbe Arcenal, leurs vaisseaux, leur abord,
Leur saint Marc, leur Palais, leur Realte, leur port,
Leurs changes, leurs profits, leur banque, et leurs trafique
Il fait bon voir le bec de leurs chapprons antiques,
Leurs robbes à grand' manche, et leurs bonnets sans bor
Leur parler tout grossier, leur gravité, leur port,
Et leurs sages advis aux affaires publiques.
Il fait bon voir de tout leur Senat balloter,
Il fait bon voir partout leurs gondoles flotter,
Leurs femmes, leurs festins, leur vivre solitaire :
Mais ce que lon en doit le meilleur estimer,
C'est quand ces vieux cocus vont espouser la mer,
Dont ils sont les maris, et le Turc l'adultere.

CXXXIV

Celuy qui d'amitié a violé la loy,
Cerchant de son amy la mort et vitupere,
Celuy qui en procez a ruiné son frere,
Ou le bien d'un mineur a converty à soy :
Celuy qui a trahi sa patrie et son Roy,
Celuy qui comme Œdipe a fait mourir son pere,
Celuy qui comme Oreste a fait mourir sa mere,
Celuy qui a nié son baptesme et sa foy :
Marseille, il ne faut point que pour la penitence
D'une si malheureuse abominable offense,
Son estomac plombé martelant nuict et jour,
Il voise errant nuds pieds ne six ne sept années :
Que les Grisons sans plus il passe à ses journees,
J'entens, s'il veut que Dieu luy doive du retour.

CXXXV

La terre y est fertile, amples les edifices,
Les poelles bigarrez, et les chambres de bois,
La police immuable, immuables les loix,
Et le peuple ennemi de forfaits et de vices.
Ils boivent nuict et jour en Bretons et Suisses,
Ils sont gras et refaits, et mangent plus que trois :
Voilà les compagnons et correcteurs des Rois,
Que le bon Rabelais a surnommez Saucisses.
Ils n'ont jamais changé leurs habits et façons,
Ils hurlent comme chiens leurs barbares chansons,
Ils comptent à leur mode,et de tout se font croire :
Ils ont force beaux lacs et force sources d'eau,
Force prez, force bois. J'ay du reste, Belleau,
Perdu le souvenir, tant ils me firent boire.

CXXXVI

Je les ay veus, Bizet, et si bien m'en souvient,
J'ay veu dessus leur front la repentance peinte,
Comme on voit ces esprits qui là-bas font leur plainte,
Ayant passé le lac d'où plus on ne revient.
Un croire de leger les fols y entretient
Sous un pretexte faux de liberté contrainte :
Les coulpables fuitifs y demeurent par crainte,
Les plus fins et rusez honte les y retient,
Au demeurant, Bizet, l'avarice et l'envie,
Et tout cela qui plus tormente nostre vie,
Domine en ce lieu là plus qu'en tout autre lieu.
Je ne viz onques tant l'un l'autre contre-dire,
Je ne viz onques tant l'un de l'autre mesdire :
Vray est, que, comme ici, l'on n'y jure point Dieu.

CXXXVII

Scéve, je me trouvay comme le fils d'Anchise
Entrant dans l'Elysee, et sortant des enfers,
Quand apres tant de monts de neiges tout couverts
Je vy ce beau Lyon, Lyon que tant je prise.

Son estroite longueur, que la Sône divise,
Nourrit mille artisans, et peuples tous divers :
Et n'en déplaise à Londre, à Venise, et Anvers,
Car Lyon n'est pas moindre en fait de marchandise.
Je m'estonnay d'y voir passer tant de courriers,
D'y voir tant de banquiers, d'imprimeurs, d'armuriers,
Plus dru que l'on ne voit les fleurs par les prairies.
Mais je m'estonnay plus de la force des ponts,
Dessus lesquelz on passe, allant delà les monts,
Tant de belles maisons, et tant de metairies.

CXXXVIII

De-vaux, la mer reçoit tous les fleuves du monde,
Et n'en augmente point : semblable à la grand'mer
Est ce Paris sans pair, où l'on voit abysmer
Tout ce qui là dedans de toutes parts abonde.
Paris est en sçavoir une Grece feconde,
Une Rome en grandeur Paris on peut nommer,
Une Asie en richesse on le peut estimer,
En rares nouveautez une Afrique seconde.
Bref, en voyant, De-vaux, ceste grande cité,
Mon œil, qui paravant estoit exercité
A ne s'esmerveiller des choses plus estranges,
Print esbaïssement. Ce qui ne me peut plaire,
Ce fut l'estonnement du badaud populaire,
La presse des chartiers, les procez, et les fanges.

CXXXIX

Si tu veux vivre en Court, Dilliers, souvienne-toy
De t'accoster tousjours des mignons de ton maistre :
Si tu n'es favori, faire semblant de l'estre,
Et de t'accommoder aux passetemps du Roy.
Souvienne-toy encor' de ne prester ta foy
Au parler d'un chacun, mais sur tout sois adextre
A t'aider de la gauche, autant que de la dextre,
Et par les mœurs d'autruy à tes mœurs donne loy.
N'avance rien du tien, Dilliers, que ton service,
Ne monstre que tu sois trop ennemy du vice,

Et sois souvent encor', muet, aveugle et sourd.
Ne fay que pour autruy importun on te nomme,
Faisant ce que je di, tu seras galand homme :
T'en souvienne, Dilliers, si tu veux vivre en Court.

CXL

Si tu veux seurement en Court te maintenir,
Le silence, Ronsard, te soit comme un decret.
Qui baille à son amy la clef de son secret,
Le fait de son amy son maistre devenir.
Tu dois encor', Ronsard, ce me semble, tenir
Aveq' ton ennemi quelque moyen discret,
Et faisant contre luy, monstrer qu'à ton regret
Le seul devoir te fait en ces termes venir.
Nous voyons bien souvent une longue amitié
Se changer pour un rien en fiere inimitié,
Et la haine en amour souvent se transformer,
Dont (veu le temps qui court) il ne faut s'esbahir.
Aime donques, Ronsard, comme pouvant haïr,
Hays donques, Ronsard, comme pouvant aimer.

CXLI

Ami, je t'apprendray (encores que tu sois,
Pour te donner conseil, de toy mesme assez sage)
Comme jamais tes vers ne te feront outrage,
Et ce qu'en tes escrits plus eviter tu dois.
Si de Dieu, ou du Roy tu parles quelquefois,
Fay que tu sois prudent, et sobre en ton langage :
Le trop parler de Dieu porte souvent dommage,
Et longues sont les mains des Princes et des Rois.
Ne t'attache à qui peut, si sa fureur l'allume,
Venger d'un coup d'espee un petit traict de plume,
Mais presse, comme on dit, ta levre avec le doy.
Ceux que de tes bons mots tu vois pasmer de rire,
Si quelque outrageux fol t'en veut faire desdire,
Ce seront les premiers à se mocquer de toy.

CXLII

Cousin parle tousjours des vices en commun,
Et ne discours jamais d'affaires à la table,
Mais sur tout garde toy d'estre trop veritable.
Si en particulier tu parles de quelqu'un.
Ne commets ton secret à la foy d'un chacun,
Ne di rien qui ne soit pour le moins vray-semblable :
Si tu mens, que ce soit pour chose profitable,
Et qui ne tourne point au deshonneur d'aucun.
Sur tout garde toy bien d'estre double en paroles,
Et n'use sans propos de finesses frivoles,
Pour acquerir le bruit d'estre bon courtisan.
L'artifice caché c'est le vray artifice :
La souris bien souvent perit par son indice,
Et souvent par son art se trompe l'artisan.

CXLIII

Bizet, j'aymerois mieux faire un bœuf d'un formi
Ou faire d'une mousche un indique elephant,
Que le bonheur d'autruy par mes vers estoufant,
Me faire d'un chascun le publiq ennemi.
Souvent pour un bon mot on perd un bon ami,
Et tel par ses bons mots croit (tant il est enfant)
S'estre mis sur la teste un chapeau triomphant,
A qui mieux eust valu estre bien endormi.
La louange, Bizet, est facile à chacun,
Mais la satyre n'est un ouvrage commun :
C'est, trop plus qu'on ne pense, un œuvre industrieux.
Il n'est rien si fascheux qu'un brocard mal plaisant,
Et faut bien, comme on dit, bien dire en mesdisant,
Veu que le louer mesme est souvent odieux.

CXLIV

Gordes, je sçaurois bien faire un conte à la table,
Et s'il estoit besoin contrefaire le sourd :
J'en sçaurois bien donner, et faire à quelque lourd
Le vray ressembler faux, et le faux veritable.

Je me sçaurois bien rendre à chacun accointable,
Et façonner mes mœurs aux mœurs du temps qui court :
Je sçaurois bien prester (comme on dit à la Court)
Aupres d'un grand seigneur quelque œuvre charitable.
Je sçaurois bien encor', pour me mettre en avant,
Vendre de la fumee à quelque poursuyvant,
Et pour estre employé en quelque bon affaire,
Me feindre plus ruzé cent fois que je ne suis :
Mais ne le voulant point, Gordes, je ne le puis,
Et si ne blasme point, ceux qui le sçavent faire.

CXLV

Tu t'abuses, Belleau, si pour estre sçavant,
Sçavant et vertueux, tu penses qu'on te prise :
Il fault, comme lon dit, estre homme d'entreprise,
Si tu veux qu'à la Court on te pousse en avant.
Ces beaux noms de vertu, ce n'est rien que du vent :
Donques, si tu es sage, embrasse la feintise,
L'ignorance, l'envie, avec la convoitise :
Par ces arts jusqu'au ciel on monte bien souvent.
La science à la table est des seigneurs prisée,
Mais en chambre, Belleau, elle sert de risée :
Garde, si tu m'en crois, d'en acquerir le bruit.
L'homme trop vertueux desplait au populaire :
Et n'est-il pas bien fol qui s'efforçant de plaire,
Se mesle d'un mestier que tout le monde fuit ?

CXLVI

Souvent nous faisons tort nous mesme' à nostre ouvrage :
Encor' que nous soyons de ceux qui font le mieulx,
Soit par trop quelquefois contrefaire les vieux;
Soit par trop imiter ceux qui sont de nostre âge.
Nous ostons bien souvent aux princes le courage
De nous faire du bien : nous rendant odieux,
Soit pour en demandant estre trop ennuyeux,
Soit pour trop nous louant aux autres faire outrage.
Et puis, nous nous plaignons de voir nostre labeur
Veuf d'applaudissement, de grâce, et de faveur,
Et de ce que chacun à son œuvre souhaite.

Bref, louë qui voudra son art, et son mestier,
Mais cestui-là, Morel, n'est pas mauvais ouvrier,
Lequel sans estre fol, peut estre bon poëte.

CXLVII

Ne te fasche, Ronsard, si tu vois par la France
Fourmiller tant d'escrits : ceux qui ont merité
D'estre advouez pour bons de la posterité,
Portent leur sauf-conduit, et lettre d'asseurance.
Tout œuvre qui doit vivre il a dès sa naissance
Un Demon qui le guide à l'immortalité :
Mais qui n'a rencontré telle nativité,
Comme fruict abortif, n'a jamais accroissance.
Virgile eut ce Demon, et l'eut Horace encor',
Et tous ceux qui du temps de ce bon siècle d'or
Estoient tenuz pour bons : les autres n'ont plus vie.
Qu'eussions-nous leurs escrits, pour voir de nostre temps
Ce qui aux anciens servoit de passetemps,
Et quels estoient les vers d'un indocte Mevie.

CXLVIII

Autant comme lon peut en un autre langage
Une langue exprimer, autant que la nature
Par l'art se peut monstrer, et que par la peinture
On peut tirer au vif un naturel visage :
Autant exprimes-tu, et encor d'avantage,
Avecques le pinceau de ta docte escriture,
La grace, la façon, le port, et la stature
De celuy, qui d'Enee a descrit le voyage.
Ceste mesme candeur, ceste grace divine,
Ceste mesme douceur, et majesté Latine,
Qu'en ton Virgile on voit, c'est celle mesme encore,
Qui Françoise se rend par ta celeste veine.
Des-Masures, sans plus, a faute d'un Mecene,
Et d'un autre Cesar, qui ses vertus honore.

CXLIX

Vous dictes, courtisans, les Poëtes sont fouls,
Et dictes verité : mais aussi dire j'ose,
Que tels que vous soyez, vous tenez quelque chose
De ceste douce humeur qui est commune à tous.
Mais celle-là, Messieurs, qui domine sur vous,
En autres actions diversement s'expose :
Nous sommes fouls en rime, et vous l'estes en prose :
C'est le seul different qu'est entre vous et nous.
Vray est que vous avez la Court plus favorable,
Mais aussi n'avez vous un renom si durable :
Vous avez plus d'honneurs, et nous moins de souci.
Si vous riez de nous, nous faisons la pareille :
Mais cela qui se dit s'en vole par l'oreille,
Et cela qui s'escrit ne se perd pas ainsi.

CL

Seigneur, je ne sçaurois regarder d'un bon œil
Ces vieux singes de Court, qui ne sçavent rien faire
Sinon en leur marcher les Princes contrefaire,
Et se vestir, comme eux, d'un pompeux appareil.
Si leur maistre se mocque, ils feront le pareil,
S'il ment, ce ne sont eux qui diront le contraire :
Plustost auront-ilz veu, à fin de luy complaire,
La Lune en plein midy, à minuict le Soleil.
Si quelqu'un devant eux reçoit un bon visage,
Ils le vont caresser, bien qu'ils crevent de rage :
S'il le reçoit mauvais, ils le monstrent au doy.
Mais ce qui plus contre eux quelquefois me despite,
C'est quand devant le Roy, d'un visage hypocrite,
Ils se prennent à rire, et ne sçavent pourquoy.

CLI

Je ne te prie pas de lire mes escrits,
Mais je te prie bien qu'ayant fait bonne chere,
Et joué toute nuict aux dez, à la premiere,
Et au jeu que Venus t'a sur tous mieux appris,

Tu ne viennes ici desfascher tes esprits,
Pour te mocquer des vers que je mets en lumiere,
Et que de mes escrits la leçon coustumiere,
Par faute d'entretien, ne te serve de ris.
Je te priray encor, quiconcques tu puisse' estre,
Qui, brave de la langue, et foible de la dextre,
De blesser mon renom te monstres toujours prest,
Ne mesdire de moy : ou prendre patience,
Si ce que ta bonté me preste en conscience,
Tu te le vois par moy rendre à double interest.

CLII

Si mes escrits, Ronsard, sont semez de ton los,
Et si le mien encor tu ne dedaignes dire,
D'estre enclos en mes vers ton honneur ne desire,
Et par là je ne cerche en tes vers estre enclos.
Laissons donc, je te pri, laissons causer ces sots,
Et ces petits gallands, qui ne sachant que dire,
Disent, voyant Ronsard et Bellay s'entr'escrire,
Que ce sont deux mulets qui se grattent le dos.
Nos louanges, Ronsard, ne font tort à personne :
Et quelle loy defend que l'un à l'autre en donne,
Si les amis entre eux des presens se font bien ?
On peut comme l'argent trafiquer la louange,
Et les louanges sont comme lettres de change,
Dont le change et le port, Ronsard, ne couste rien.

CLIII

On donne les degrez au sçavant escolier,
On donne les estats à l'homme de justice,
On donne au courtisan le riche benefice,
Et au bon capitaine on donne le collier :
On donne le butin au brave avanturier,
On donne à l'officier les droits de son office,
On donne au serviteur le gain de son service,
Et au docte poëte on donne le laurier.
Pourquoy donc fais-tu tant lamenter Calliope,
Du peu de bien qu'on fait à sa gentille troppe ?
Il faut, Jodelle, il faut autre labeur choisir,

Que celuy de la Muse, à qui veut qu'on l'avance :
Car quel loyer veux-tu avoir de ton plaisir,
Puis que le plaisir mesme en est la recompense ?

CLIV

Si tu m'en crois, Baïf, tu changeras Parnasse
Au palais de Paris, Helicon au parquet,
Ton laurier en un sac, et ta lyre au caquet,
De ceux qui pour serrer, la main n'ont jamais lasse.
C'est à ce mestier là, que les biens on amasse,
Non à celuy des vers : où moins y a d'acquet,
Qu'au mestier d'un boufon, ou celuy d'un naquet.
Fy du plaisir, Baïf, qui sans profit se passe.
Laissons donq, je te pry, ces babillardes Sœurs,
Ce causeur Apollon, et ces vaines douceurs,
Qui pour tout leur tresor n'ont que des lauriers verds :
Aux choses de profit, ou celles qui font rire,
Les grands ont aujourd'huy les oreilles de cire,
Mais ils les ont de fer, pour escouter les vers.

CLV

Thiard, qui as changé en plus grave escriture
Ton doux stile amoureux : Thiard, qui nous as fait
D'un Petrarque un Platon, et si rien plus parfait
Se trouve que Platon, en la mesme nature :
Qui n'admire du ciel la belle architecture,
Et de tout ce qu'on voit les causes et l'effect,
Celuy vrayment doit estre un homme contrefait,
Lequel n'a rien d'humain, que la seule figure.
Contemplons donc, Thiard, ceste grand' voute ronde,
Puis que nous sommes faits à l'exemple du monde :
Mais ne tenons les yeux si attachez en haut,
Que pour ne les baisser quelquefois vers la terre,
Nous soyons en danger, par le hurt d'une pierre,
De nous blesser le pied, ou de prendre le saut.

CLVI

Par ces vers Teïens Belleau me fait aimer
Et le vin, et l'amour : Baïf, ta challemie
Me fait plus qu'une royne une rustique amie,
Et plus qu'une grand' ville un village estimer.
Le docte Pelletier fait mes flancs emplumer,
Pour voler jusqu'au ciel avec son Uranie :
Et par l'horrible effroy d'une estrange harmonie
Ronsard de pied en cap hardi me fait armer.
Mais je ne sçay comment ce Dœmon de Jodelle,
Dœmon est-il vrayment, car d'une voix mortelle
Ne sortent point ses vers tout soudain que je l'oy,
M'aiguillonne, m'espoint, m'espouvante, m'affolle,
Et comme Apollon fait de sa prestresse folle,
A moy-mesme m'ostant, me ravit tout à soy.

CLVII

En ce pendant, Clagny, que de mil argumens
Variant le dessein du royal edifice,
Tu vas renouvelant d'un hardi frontispice
La superbe grandeur des plus vieux monumens,
Avec d'autres compas, et d'autres instrumens,
Fuyant l'ambition, l'envie, et l'avarice,
Aux Muses je bastis, d'un nouvel artifice
Un palais magnifique à quatre appartemens.
Les Latines auront un ouvrage Dorique
Propre à leur gravité, les Grecques un Attique
Pour leur naïfveté, les Françoises auront
Pour leur grave douceur une œuvre Ionienne :
D'ouvrage elabouré à la Corinthienne
Sera le corps d'hostel, ou les Thusques seront.

CLVIII

De ce Royal palais que bastiront mes doigts,
Si la bonté du Roy me fournit de matiere,
Pour rendre sa grandeur et beauté plus entière,
Les ornemens seront de traicts et d'arcs turquois.

Là d'ordre flanc à flanc se voyront tous nos Rois,
Là se voira maint Faune, et Nymphe passagere :
Sur le portail sera la Vierge forestiere,
Aveques son croissant, son arc, et son carquois.
L'appartement premier Homere aura pour marque,
Virgile le second, le troisieme Petrarque,
Du surnom de Ronsard le quatrieme on dira.
Chacun aura sa forme et son architecture,
Chacun ses ornemens, sa grace et sa peinture,
Et en chacun, Clagny, ton beau nom se lira.

CLIX

De vostre Dianet (de vostre nom j'appelle
Vostre maison d'Anet) la belle architecture,
Les marbres animez, la vivante peinture,
Qui la font estimer des maisons la plus belle :
Les beaux lambris dorez, la luysante chappelle,
Les superbes dongeons, la riche couverture,
Le jardin tapissé d'eternelle verdure,
Et la vive fontaine à la source immortelle :
Ces ouvrages, Madame, à qui bien les contemple,
Rapportant de l'antiqu' le plus parfait exemple,
Monstrent un artifice, et despense admirable.
Mais ceste grand' douceur jointe à ceste hautesse,
Et cet Astre benin joint à ceste sagesse,
Trop plus que tout cela vous fait esmerveillable.

CLX

Entre tous les honneurs, dont en France est cogneu
Ce renommé Bertran, des moindres n'est celuy
Que luy donne la Muse, et qu'on dise de luy,
Que par lui un Salel soit riche devenu.
Toy donc, à qui la France a desja retenu
L'un de ses plus beaux lieux, comme seul aujourd'huy
Où les arts ont fondé leur principal appuy,
Quand au lieu qui t'attend tu seras parvenu :
Fay que de ta grandeur ton Magny se ressente,
A fin que si Bertran de son Salel se vante,

Tu te puisses aussi de ton Magny vanter.
Tous deux sont Quercinois, tous deux bas d'estature :
Et ne seroyent pas moins semblables d'escriture,
Si Salel avoit sceu plus doucement chanter.

CLXI

Prelat, à qui les cieux ce bon heur ont donné,
D'estre agreable aux Rois : Prelat, dont la prudence
Par les degrez d'honneur a mis en evidence,
Que pour le bien public Dieu t'avoit ordonné :
Prelat, sur tous prelats sage et bien fortuné,
Prelat, garde des loix, et des seaux de la France,
Digne que sur ta foy repose l'asseurance
D'un Roy le plus grand Roy qui fut onq' couronné :
Devant que t'avoir veu j'honorois ta sagesse,
Ton sçavoir, ta vertu, ta grandeur, ta largesse,
Et si rien entre nous se doit plus honorer :
Mais ayant esprouvé ta bonté nompareille,
Qui souvent m'a presté si doucement l'oreille,
Je souhaitte qu'un jour je te puisse adorer.

CLXII

Apres s'estre basti sur les murs de Carthage
Un sepulchre eternel, Scipion irrité
De voir à sa vertu ingrate sa cité,
Se bannit de soy-mesme en un petit village.
Tu as fait, Olivier, mais d'un plus grand courage,
Ce que fit Scipion en son adversité,
Laissant, durant le cours de ta felicité,
La Court, pour vivre à toy le reste de ton âge.
Le bruit de Scipion maint corsaire attiroit
Pour contempler celuy que chascun admiroit,
Bien qu'il fust retiré en son petit Linterne.
On te fait le semblable : admirant ta vertu,
D'avoir laissé la Court, et ce monstre testu,
Ce peuple qui ressemble à la beste de Lerne.

CLXIII

Il ne faut point, Duthier, pour mettre en evidence
Tant de belles vertus qui reluisent en toy,
Que je te rende icy l'honneur que je te doy,
Celebrant ton sçavoir, ton sens, et ta prudence.
Le bruit de ta vertu est tel, que l'ignorance
Ne le peut ignorer : et qui louë le Roy,
Il faut qu'il louë encor' ta prudence, et ta foy :
Car ta gloire est conjointe à la gloire de France.
Je diray seulement que depuis nos ayeux
La France n'a point veu un plus laborieux
En sa charge que toy, et qu'autre ne se treuve
Plus courtois, plus humain, ne qui ait plus de soin
De secourir l'amy à son plus grand besoin.
J'en parle seurement, car j'en ay fait l'espreuve.

CLXIV

Combien que ton Magny ait la plume si bonne,
Si prendrois-je avec luy de tes vertus le soin,
Sachant que Dieu, qui n'a de nos presens besoin,
Demande les presens de plus d'une personne.
Je dirois ton beau nom, qui de luy-mesme sonne
Ton bruit parmi la France, en Itale, et plus loin :
Et dirois que Henry est luy-mesme tesmoin,
Combien un Avanson avance sa couronne.
Je dirois ta bonté, ta justice, et ta foy,
Et mille autres vertus qui reluisent en toy,
Dignes qu'un seul Ronsard les sacre à la Memoire :
Mais sentant le souci qui me presse le dos,
Indigne je me sens de toucher à ton los,
Sachant que Dieu ne veut qu'on prophane sa gloire.

CLXV

Quand je voudray sonner de mon grand Avanson
Les moins grandes vertus, sur ma corde plus basse
Je diray sa faconde, et l'honneur de sa face,
Et qu'il est des neuf Sœurs le plus cher nourrisson.

Quand je voudray toucher avec un plus haut son
Quelque plus grand'vertu, je chanteray sa grace,
Sa bonté, sa grandeur, qui la justice embrasse,
Mais là je ne mettray le but de ma chanson.
Car quand plus hautement je sonneray sa gloire,
Je diray que jamais les filles de Memoire
Ne diront un plus sage, et vertueux que luy :
Plus prompt à son devoir, plus fidele à son Prince,
Ne qui mieux s'accommode au regne d'aujourd'huy,
Pour servir son Seigneur en estrange province.

CLXVI

Combien que ta vertu, Poulin, soit entendue
Par tout où des François le bruit est entendu,
Et combien que ton nom soit au large estendu,
Autant que la grand'mer est au large estendue :
Si faut-il toutefois que Bellay s'esvertue,
Aussi bien que la mer, de bruire ta vertu,
Et qu'il sonne de toy avec l'œrain tortu,
Ce que sonne Triton de sa trompe tortue.
Je diray que tu es le Tiphys du Jason,
Qui doit par ton moyen conquerir la toison,
Je diray ta prudence, et ta vertu notoire :
Je diray ton pouvoir qui sur la mer s'estend,
Et que les Dieux marins te favorisent tant,
Que les terrestres Dieux sont jaloux de ta gloire.

CLXVII

Sage de l'Hospital, qui seul de nostre France
Rabaisses aujourd'huy l'orgueil Italien,
Et qui nous monstre seul, d'un art Horacien,
Comme il faut chastier le vice et l'ignorance :
Si je voulois louer ton sçavoir, ta prudence,
Ta vertu, ta bonté, et ce qu'est vrayment tien,
A tes perfections je n'adjousterois rien,
Et pauvre me rendroit la trop grand'abondance.
Et qui pourroit, bons Dieux, faire plus digne foy
Des rares qualitez qui reluisent en toy,

Que ceste autre Pallas, ornement de nostre âge ?
Ainsi jusqu'aujourd'huy, ainsi encor' voit-on
Estre tant renommé le maistre de Platon,
Pour ce qu'il eut d'un dieu la voix pour tesmoignage.

CLXVIII

Nature à vostre naistre heureusement feconde,
Prodigue vous donna tout son plus et son mieux,
Soit ceste grand' douceur qui luit dedans vos yeux,
Soit ceste majesté disertement faconde.
Vostre rare vertu, qui n'a point de seconde,
Et vostre esprit ailé, qui voisine les cieux,
Vous ont donné le lieu le plus prochain des Dieux,
Et la plus grand' faveur du plus grand Roy du monde.
Bref, vous avez tout seul tout ce qu'on peut avoir
De richesse, d'honneur, de grace, et de sçavoir :
Que voulez-vous donc plus esperer d'avantage ?
Le libre jugement de la posterité,
Qui, encor' qu'ell' assigne au ciel vostre partage,
Ne vous donnera pas ce qu'avez merité.

CLXIX

La fortune, Prelat, nous voulant faire voir
Ce qu'elle peut sur nous, a choisi de nostre âge
Celuy qui de vertu, d'esprit, et de courage
S'estoit le mieux armé encontre son pouvoir.
Mais la vertu qui n'est apprise à s'esmouvoir,
Non plus que le rocher se meut contre l'orage,
Dontera la fortune, et contre son outrage
De tout ce qui luy faut, se sçaura bien pourvoir.
Comme ceste vertu immuable demeure,
Ainsi le cours du ciel se change d'heure en heure.
Aidez-vous donq, Seigneur, de vous mesme au besoin.
Et joyeux attendez la saison plus prospere,
Qui vous doit ramener vostre oncle et votre frere
Car et d'eux et de vous le ciel a pris le soin.

CLXX

Ce n'est pas sans propos qu'en vous le ciel a mis
Tant de beautez d'esprit, et de beautez de face,
Tant de royal honneur, et de royale grace,
Et que plus que cela vous est encor' promis.
Ce n'est pas sans propos que les Destins amis.
Pour rabaisser l'orgueil de l'Espagnole audace,
Soit par droit d'alliance, ou soit par droit de race,
Vous ont par leurs arrests trois grands peuples sousmis.
Ilz veulent que par vous la France, et l'Angleterre
Changent en longue paix l'hereditaire guerre,
Qui a de pere en fils si longuement duré :
Ils veulent que par vous la belle vierge Astree
En ce Siecle de fer reface encor' entree,
Et qu'on renvoye encor' le beau Siecle doré.

CLXXI

Muse, qui autrefois chantas la verde Olive,
Empenne tes deux flancs d'une plume nouvelle,
Et te guindant au ciel avecques plus haute aile,
Vole où est d'Apollon la belle plante vive.
Laisse, mon cher souci, la paternelle rive,
Et portant desormais une charge plus belle,
Adore ce haut nom, dont la gloire immortelle
De nostre pole arctiqu' à l'autre pole arrive.
Louë l'esprit divin, le courage indontable,
La courtoise douceur, la bonté charitable,
Qui soustient la grandeur, et la gloire de France.
Et di, ceste Princesse et si grande et si bonne,
Porte dessus son chef de France la couronne :
Mais di cela si haut, qu'on l'entende à Florence.

CLXXII

Digne fils de Henry, nostre Hercule Gaulois,
Nostre second espoir, qui porte sus ta face,
Retraicte au naturel, la maternelle grace,
Et gravee en ton cœur la vertu de Vallois :

Ce pendant que le ciel, qui jà dessous tes loix
Trois peuples a soumis, armera ton audace
D'une plus grand' vigueur, suy ton pere à la trace,
Et apprens à donter l'Espagnol, et l'Anglois.
Voicy de la vertu la penible montee,
Qui par le seul travail veut estre surmontee :
Voilà de l'autre part le grand chemin battu,
Où au sejour du vice on monte sans eschelle.
Deçà, Seigneur, deçà, où la vertu t'appelle,
Hercule se fit Dieu par la seule vertu.

CLXXIII

La Grecque poesie orgueilleuse se vante
Du los qu'à son Homere Alexandre donna,
Et les vers que Cesar de Virgile sonna,
La Latine aujourd'huy les chante et les rechante.
La Françoise qui n'est tant que ces deux sçavante,
Comme qui son Homere et son Virgile n'a,
Maintient que le Laurier qui François couronna,
Baste seul pour la rendre à tout jamais vivante.
Mais les vers qui l'ont mise encor' en plus haut pris,
Sont les vostres, Madame, et ces divins escrits
Que mourant nous laissa la Roine vostre mere.
O poesie heureuse, et bien digne des Rois,
De te pouvoir vanter des escripts Navarrois,
Qui t'honorent trop plus qu'un Virgile ou Homere.

CLXXIV

Dans l'enfer de son corps mon esprit attaché
(Et cet enfer, Madame, a esté mon absence)
Quatre ans et d'avantage a fait la penitence
De tous les vieux forfaits dont il fut entaché.
Ores, graces aux Dieux, or' il est relaché
De ce penible enfer, et par vostre presence
Reduit au premier poinct de sa divine essence,
A dechargé son dos du fardeau de peché.
Ores sous la faveur de vos graces prisees,
Il jouit du repos des beaux champs Elysées,

Et si n'a volonté d'en sortir jamais hors.
Donques, de l'eau d'oubli ne l'abreuvez, Madame,
De peur qu'en la beuvant nouveau desir l'enflamme
De retourner encor dans l'enfer de son corps.

CLXXV

Non pource qu'un grand Roy ait esté vostre pere,
Non pour vostre degré, et royale hauteur,
Chacun de vostre nom veut estre le chanteur,
Ni pource qu'un grand Roy soit ores vostre frere.
La nature, qui est de tous commune mere,
Vous fit naistre, Madame, avecques ce grand heur,
Et ce qui accompagne une telle grandeur,
Ce sont souvent des dons de fortune prospere.
Ce qui vous fait ainsi admirer d'un chascun,
C'est ce qui est tout vostre, et qu'avec vous commun
N'ont tous ceux-là qui ont couronnes sur leurs testes :
Ceste grace, et douceur, et ce je ne sçay quoy,
Que quand vous ne seriez fille, ny sœur de Roy,
Si vous jugeroit-on estre ce que vous estes.

CLXXVI

Esprit royal, qui prens de lumiere eternelle
Ta seule nourriture, et ton accroissement,
Et qui de tes beaux rais en nostre entendement
Produit ce haut desir, qui au ciel nous r'appelle,
N'apperçois-tu combien par ta vive estincelle
La vertu luit en moy ? n'as-tu point sentiment
Par l'œil, l'ouïr, l'odeur, le goust, l'attouchement,
Que sans toy ne reluit chose aucune mortelle ?
Au seul object divin de ton image pure
Se meut tout mon penser, qui par la souvenance
De ta haute bonté tellement se r'asseure,
Que l'ame et le vouloir ont pris mesme asseurance
(Chassant tout appetit et toute vile cure)
De retourner au lieu de leur premiere essence.

CLXXVII

Si la vertu, qui est de nature immortelle,
Comme immortelles sont les semences des cieux,
Ainsi qu'à nos esprits, se monstroit à nos yeux,
Et nos sens hebetez estoient capables d'elle,
Non ceux-là seulement qui l'imaginent telle,
Et ceulx ausquels le vice est un monstre odieux,
Mais on verroit encor les mesmes vicieux
Epris de sa beauté, des beautez la plus belle.
Si tant aimable donc seroit ceste vertu
A qui la pourroit voir, Vineux, t'esbahis-tu
Si j'ay de ma Princesse au cœur l'image empreinte ?
Si sa vertu j'adore, et si d'affection
Je parle si souvent de sa perfection,
Veu que la vertu mesme en son visage est peinte ?

CLXXVIII

Quand d'une douce ardeur doucement agité
J'userois quelque fois en louant ma Princesse
Des termes d'adorer, de celeste ou Deesse,
Et ces tiltres qu'on donne à la Divinité,
Je ne craindrois, Melin, que la posterité
Appellast pour cela ma Muse flateresse :
Mais en louant ainsi sa royale hautesse,
Je craindrois d'offenser sa grande humilité.
L'antique vanité avecques tels honneurs
Souloit idolâtrer les Princes et Seigneurs :
Mais le Chrestien qui met ces termes en usage,
Il n'est pas pour cela idolâtre ou flateur :
Car en donnant de tout la gloire au Createur,
Il louë l'ouvrier mesme, en louant son ouvrage.

CLXXIX

Voyant l'ambition, l'envie, et l'avarice,
La rancune, l'orgueil, le desir aveuglé,
Dont cet âge de fer de vices tout rouglé
A violé l'honneur de l'antique justice :

Voyant d'une autre part la fraude, la malice,
Le procez immortel, le droit mal conseillé :
Et voyant au milieu du vice dereiglé
Ceste royale fleur, qui ne tient rien du vice :
Il me semble, Dorat, voir au ciel revolez
Des antiques vertuz les escadrons ailez,
N'avans rien delaissé de leur saison doree
Pour reduire le monde à son premier printemps,
Fors ceste Marguerite, honneur de nostre temps,
Qui comme l'esperance, est seule demeuree.

CLXXX

De quelque autre sujet, que j'escrive, Jodelle,
Je sens mon cœur transi d'une morne froideur,
Et ne sens plus en moy ceste divine ardeur,
Qui t'enflamme l'esprit de sa vive estincelle.
Seulement quand je veux toucher le los de celle
Qui est de nostre siecle et la perle, et la fleur,
Je sens revivre en moy ceste antique chaleur,
Et mon esprit lassé prendre force nouvelle.
Bref, je suis tout changé, et si ne sçay comment,
Comme on voit se changer la vierge en un moment,
A l'approcher du Dieu qui telle la fait estre.
D'où vient cela, Jodelle ? il vient, comme je croy,
Du sujet, qui produit naïvement en moy
Ce que par art contraint les autres y font naistre.

CLXXXI

Ronsard, j'ay veu l'orgueil des Colosses antiques,
Les theâtres en rond ouvers de tous costez,
Les colomnes, les arcs, les hauts temples voutez,
Et les sommets pointus des carrez obelisques.
J'ay veu des Empereurs les grands thermes publiques,
J'ay veu leurs monuments que le temps a dontez,
J'ay veu leurs beaux palais que l'herbe a surmontez
Et des vieux murs Romains les poudreuses reliques.
Bref, j'ay veu tout cela que Rome a de nouveau,
De rare, d'excellent, de superbe, et de beau :

Mais je n'y ay point veu encores si grand'chose
Que ceste Marguerite, où semble que les cieux,
Pour effacer l'honneur de tous les siecles vieux,
De leurs plus beaux presens ont l'excellence enclose.

CLXXXII

Je ne suis pas de ceux qui robent la loüange,
Fraudant indignement les hommes de valeur,
Ou qui changeant le noir à la blanche couleur
Sçavent, comme l'on dit, faire d'un diable un ange.
Je ne fay point valoir, comme un tresor estrange,
Ce que vantent si haut nos marcadans d'honneur,
Et si ne cherche point que quelque grand seigneur
Me baille pour des vers des biens en contr' eschange.
Ce que je quiers, Gournay, de ceste sœur de Roy,
Que j'honore, revere, admire comme toy,
C'est que de la louer sa bonté me dispense,
Puis qu'elle est de mes vers le plus louable object :
Car en loüant, Gournay, si louable subject,
Le los que je m'acquiers, m'est trop grand' recompense.

CLXXXIII

Morel, quand quelquefois je perds le temps à lire
Ce que font aujourd'huy nos trafiqueurs d'honneurs,
Je ri de voir ainsi desguiser ces Seigneurs,
Desquels (comme lon dit) il font comme de cire.
Et qui pourroit, bons dieux ! se contenir de rire
Voyant un corbeau peint de diverses couleurs,
Un pourceau couronné de roses et de fleurs,
Ou le portrait d'un asne accordant une lire ?
La louange, à qui n'a rien de loüable en soy,
Ne sert que de le faire à tous monstrer au doy,
Mais elle est le loyer de cil qui la merite.
C'est ce qui fait, Morel, que si mal volontiers
Je di ceux, dont le nom fait rougir les papiers,
Et que j'ay si frequent celuy de Marguerite.

CLXXXIV

Celuy qui de plus prés attaint la Deité,
Et qui au ciel, Bouju, vole de plus haute aile,
C'est celuy qui suivant la vertu immortelle,
Se sent moins du fardeau de nostre humanité.
Celuy qui n'a des Dieux si grand felicité,
L'admire toutefois comme une chose belle,
Honore ceux qui l'ont, se monstre amoureux d'elle,
Il a le second rang, ce semble, merité.
Comme au premier je tends d'aile trop foible et basse,
Ainsi je pense avoir au second quelque place :
Et comment puis-je mieux le second meriter,
Qu'en louant ceste fleur, dont le vol admirable,
Pour gaigner du premier le lieu plus honorable
Ne laisse rien ici qui la puisse imiter ?

CLXXXV

Quand ceste belle fleur premierement je vi,
Qui nostre âge de fer de ses vertus redore,
Bien que sa grand'valeur je ne cognoisse encore,
Si fus-je en la voyant de merveille ravi.
Depuis ayant le cours de fortune suivi
Où le Tybre tortu de jaune se colore
Et voyant ces grands dieux que l'ignorance adore,
Ignorans, vicieux, et meschans à l'envi :
Alors, Forget, alors ceste erreur ancienne,
Qui n'avoit bien cogneu ta Princesse et la mienne,
La venant à revoir, se dessilla les yeux :
Alors je m'apperceu qu'ignorant son merite,
J'avois, sans la cognoistre, admiré Marguerite,
Comme, sans les cognoistre, on admire les cieux.

CLXXXVI

La jeunesse, Du-val, jadis me fit escrire
De cest aveugle archer, qui nous aveugle ainsi,
Puis fasché de l'Amour, et de sa mere aussi,
Les louanges des Rois j'accorday sur ma lire.

Ores je ne veux plus tels argumens eslire,
Ains je veux comme toy point d'un plus haut souci,
Chanter de ce grand Roy, dont le grave sourci
Fait trembler le celeste et l'infernal Empire.
Je veux chanter de Dieu, mais pour bien le chanter,
Il faut d'un avant-jeu ses louanges tenter,
Loüant, non la beauté de ceste masse ronde,
Mais ceste fleur, qui tient encor' un plus beau lieu :
Car comme elle est, Du-val, moins parfaite que Dieu,
Aussi l'est elle plus que le reste du monde.

CLXXXVII

Bucanan, qui d'un vers aux plus vieux comparable
Le surnom de Sauvage ostes à l'Escossois,
Si j'avois Apollon facile en mon François,
Comme en ton Grec, tu l'as, et Latin favorable,
Je ne ferois monter, spectacle miserable,
Dessus un echafaut les miseres des Rois :
Mais je rendrois par tout d'une plus douce voix
Le nom de Marguerite aux peuples admirable :
Je dirois ses vertus et dirois que les cieux,
L'ayant fait naistre ici d'un temps si vicieux
Pour estre l'ornement, et la fleur de son âge,
N'ont moins en cest endroit demonstré leur sçavoir,
Leur pouvoir, leur vertu, que les Muses d'avoir
Fait naistre un Bucanan de l'Ecosse sauvage.

CLXXXVIII

Paschal, je ne veux point Jupiter assommer,
Ni, comme fit Vulcan, luy rompre la cervelle,
Pour en tirer dehors une Pallas nouvelle,
Puis qu'on veut de ce nom ma Princesse nommer.
D'un effroyable armet je ne les veux armer,
Ny de ce que du nom d'une chevre on appelle,
Et moins pour avoir veu sa Gorgonne cruelle,
Veux-je en nouveaux cailloux les hommes transformer.
Je ne veux desguiser ma simple poësie
Sous le masque emprunté d'une fable moisie,

Ni souiller un beau nom de monstres tant hideux :
Mais suivant, comme toy, la veritable histoire,
D'un vers non fabuleux je veux chanter sa gloire
A nous, à nos enfans, et ceux qui naistront d'eux.

CLXXXI

Cependant, Pelletier, que dessus ton Euclide
Tu monstres ce qu'en vain ont tant cherché les vieux,
Et qu'en despit du vice, et du siecle envieux,
Tu te guindes au ciel comme un second Alcide :
L'amour de la vertu, ma seule et seure guide,
Comme un cygne nouveau me conduit vers les cieux,
Et en despit d'envie, et du temps vicieux,
Je remplis d'un beau nom ce grand espace vuide.
Je voulois, comme toy, les vers abandonner,
Pour à plus haut labeur plus sage m'addonner :
Mais puis que la vertu à la louer m'appelle,
Je veux de la vertu les honneurs raconter :
Avecques la vertu je veux au ciel monter.
Pourrois-je au ciel monter avecques plus haute aile ?

CXC

Dessous ce grand François, dont le bel astre luit
Au plus beau lieu du ciel, la France fut enceinte
Des lettres et des arts, et d'une troppe sainte
Que depuis sous Henry feconde elle a produit :
Mais elle n'eut plus tost fait monstre d'un tel fruit,
Et plutôt ce beau part n'eut la lumière attainte,
Que je ne sçay comment sa clairté fut estainte,
Et vid en mesme temps et son jour et sa nuict.
Helicon est tary, Parnasse est une plaine,
Les lauriers sont seichez, et France autrefois pleine
De l'esprit d'Apollon ne l'est plus que de Mars.
Phœbus s'en fuit de nous, et l'antique ignorance
Sous la faveur de Mars retourne encore en France,
Si Pallas ne deffend les lettres et les arts.

CXCI

Sire, celuy qui est, a formé toute essence
De ce qui n'estoit rien. C'est l'œuvre du Seigneur :
Aussi tout honneur doit fleschir à son honneur,
Et tout autre pouvoir ceder à sa puissance.
On voit beaucoup de Rois, qui sont grands d'apparence :
Mais nul, tant il soit grand, n'aura jamais tant d'heur
De pouvoir à la vostre egaler sa grandeur :
Car rien n'est apres Dieu si grand qu'un Roy de France.
Puis donc que Dieu peut tout, et ne se trouve lieu
Lequel ne soit enclos sous le pouvoir de Dieu,
Vous, de qui la grandeur de Dieu seul est enclose,
Elargissez encor sur moy vostre pouvoir,
Sur moy, qui ne suis rien : à fin de faire voir
Que de rien un grand Roy peut faire quelque chose.



Sonnet d'un Quidam.

Contre un des precedens, qui se commence.

« *Je les ay veus, Bizet* », SONNET CXXXVI.

Que songeois-tu, Bellay, lors que parmi tes rymes
Après s'estre moqué des Papes, et des Rois,
Tu as eu contre nous ozé dresser ta voix,
En nous chargeant, menteur, impudemment de crimes ?
Pour avoir servi Christ couppables nous estimes,
Autre blasme sur nous mettre tu ne pourrois
Qu'en mentant faussement : cesse si tu m'en crois,
Jette au feu tes Sonnets, tes plumes et tes limes.
Car c'est au Dieu vivant, à qui tu fais la guerre.
Et quoy ? penses-tu bien par là bon bruit acquerre ?
Mais Rome t'a appris ainsi à louër Dieu.
Idolatre y allas, et si gardois encore
Ce principe qu'il faut que l'homme un Dieu adore,
Mais ceste raison-là vers toy n'a plus de lieu.

RESPONSE DE L'AUTEUR

AUDICT SONNET.

Mais où as-tu trouvé, quelle temerité !
Qu'il faille ainsi juger d'une autre conscience !
En quelle escole as-tu appris cette science,
Qui n'appartient sans plus qu'à la Divinité ?

Si j'ay, sans la nommer, touché quelque cité,
Dont la façon de vivre, et police m'offence,
Et tu voulois, Chrestien, en prendre la defence,
Me devois-tu pourtant noter d'impiété ?
Il semble à escouter vos superbes louanges,
Que vous soyez parfaits, que vous soyez plus qu'anges :
Le Pharisee ainsi se vantoit devant Dieu.
Que sçais-tu quel j'estois devant qu'aller à Rome ?
Quel je suis retourné ? quel j'ay vescu et comme ?
Ami, le vray Chrestien est chrestien en tout lieu.

Autre.

Si Dieu est de vous seuls, comme il veut, adoré,
Si seuls enfans de Dieu, si seuls Chrestiens vous estes,
Si tous les autres sont sots, ignorans et bestes,
Si de tous, fors de vous, le vray est ignoré,
Je m'en rapporte à Dieu, qui veut estre honoré
Comme il a ordonné, non pas selon nos testes,
Qui le sert bien ou mal, je n'en fais point d'enquestes,
Un chacun de soy-mesme est tesmoin asseuré.
Mais quand à vos façons, je ne craindray de dire
Qu'il y a plus sur vous, que sur nous à redire,
Et que je ne vis onq' moins plaisante cité.
Ce qu'à vous je n'impute, ains à vostre police,
Ou plutost à ceux-là, dont la courte malice
Abuse, comme on voit, vostre simplicité.

Autre.

Si je me suis moqué, ce que je ne voudrois,
De ceux que par tes vers toy-mesme tu deprimes
J'ay fait beaucoup pour vous, et plus que tu n'estimes
De vous loger parmi les princes et les Rois.
Mais si à mes escrits respondre tu voulois,
Et respondre à propos sans parler de mes limes,
Il ne te falloit tant arrester sur mes rimes,
Il te falloit defendre et vos mœurs et vos loix.
Il te falloit descrire une forme de ville,
N'usant comme j'ay dit, de liberté servile,
Sans mesdire de Rome ainsi hors de saison.
Mais imitant des tiens la façon ordinaire,
Voyant que tu n'avois de quoy me satisfaire,
Tu m'as payé d'injure, et non pas de raison.

AUTRE.

Puis que ce qu'en commun des vices j'ay escrit
Tu veux prendre pour toy, touche-là, je l'advouë :
Et si ce n'est assez, je te promets et vouë
De faire encor' pour toy renaistre Democrit.
Et qui ne se riroit d'un si subtil esprit,
Qui en blamant autruy, si sottement se louë ?
Et veut que par les vers dont ma Muse se jouë
En me moquant de luy, je me mocque de Christ ?
Si vos opinions sont bien ou mal fondees,
Je m'en rapporte à ceux qui les ont mieux sondees,
Baste que je me sens meilleur Chrestien que toy.
Quant à ce que j'ay dit de vos façons de vivre,
Je ne veux pour cela faire brusler mon livre,
Car vos mœurs ne sont pas articles de la foy.

AUTRE.

Je n'ay pas entrepris, pour defendre l'Eglise
Que vous nommez contraire à l'Eglise de Christ,
De vous dresser ici un combat par escrit :
J'en laisse faire à ceux qui la charge en ont prise.
Mais si la charité est ce que plus Dieu prise,
Et l'arbre par le fruict se cognoit, comme on dit,
Celuy qui comme moy, à vos mœurs contredit,
Contre le Dieu vivant n'a la guerre entreprise.
Or si vous usiez là de quelque charité,
Celuy qui rien n'y porte en sçait la verité.
Quant à vos autres mœurs, loix et façons de faire,
Tu me nommes à tort imprudent et menteur,
De ce que j'en ay dict je ne suis inventeur,
Car c'est de vos prescheurs la complainte ordinaire.

FIN DES « REGRETS ».

DIVERS IEVX RVSTIQVES ET AVTRES ŒVVRES POETIQVES DE

IOACHIM DV BELLAY

ANGEVIN.



A PARIS,

De l'imprimerie de Federic Morel, *rue* S. I*an de* Beau*uais, au franc* Meu*rier*.

M. D. LVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Au Lecteur.

L'avarice, et impudence de certains Imprimeurs, qui ne font conscience de se jouer de la reputation d'autruy, pour faire indifferemment leur profit de tout ce qui tombe entre leurs mains, a esté cause (amy lecteur) que contre ma volonté j'ay cy devant publié la plus grand' part de ce que tu lis de moy, comme je fais encores de ce que je t'offre maintenant. Car combien que ce qui en est le meilleur (s'il y a rien de bon) ne merite l'impression, si est-ce que j'ayme beaucoup mieulx, que tu le lises imprimé correctement, que depravé par une infinité d'exemplaires, ou, qui pis est, corrompu miserablement par un tas d'imprimeurs non moins ignorans, que temeraires et impudens. Ce qui m'a contrainct de recueillir par cy par là, comme les fuilletz de la Sibylle, toutes ces petites pieces assez mal cousues, mais qui, peut estre, ne te donneront moins de plaisir que beaucoup d'autres plus graves, plus polies, et mieux agencées. Reçoy donques ce present, tel qu'il est, de la mesme volonté, que je te le presente : employant les mesmes heures à la lecture d'iceluy, que celles que j'ay employees à la composition : c'est le temps qu'on donne ordinairement au jeu, aux spectacles, aux banquetz, et autres telles voluptez de plus grands frais, et bien souvent de moindre plaisir, pour le moins de recreation moins honneste, et moins digne d'un esprit liberalement institué. Quoy que ce soit, ceux qui sont ou si severes, que rien ne leur plaist s'il n'est plein de doctrine, et antique erudition, ou si delicats, que leurs oreilles rejectent toutes choses, si elles ne sont elabourees en perfection, le titre du livre les admoneste de ne passer plus avant, et se reserver à d'autres œuvres que je leur garde, plus dignes d'eux, j'entens s'ilz me veulent departir tant de faveur, et à eux mesmes tant de loysir, que de les lire.

A Dieu.



A MONSIEUR DUTHIER

CONSEILLER DU ROY, ET SECRETAIRE D'ESTAT

Duthier, dont la diligence,
    Le sçavoir et la prudence,
    L'experience et la foy,
    D'un ordinaire exercice
    Travaillent pour le service
    De la France et de son Roy :
Encores qu'on ne raisonne
    Que de Mars et de Bellonne,
    De discorde et de fureur,
    De soldats, et de gendarmes,
    D'assauts, de sieges, d'allarmes,
    De feu, de sang, et d'horreur :
Ne laisse pourtant de lire
    Les petits vers, que ma lyre
    Te vient presenter ici,
    Meslant au bruit des trompettes
    Le son des douces musettes,
    Pour adoucir ton souci.
Les vers qu'ici je te chante,
    Duthier, je ne les présente
    A ces sourcis renfrongnez,
    Ausquelz tel jeu ne peut plaire,
    Et qui souvent à rien faire
    Sont les plus embesongnez.
Mais c'est pour toy que je sonne,
    Mais c'est à toy que je donne
    Le miel de telles douceurs,
    Où des affaires plus graves
    Souvent le souci tu laves,
    Cher nourrisson des neuf Sœurs.

Ne crains point qu'à tes oreilles,
    Lors qu'aux affaires tu veilles,
    Je me vienne presenter :
    Ma Muse non importune
    Espira l'heure opportune,
    Pour tes oreilles tenter.
Elle fournira ta table
    D'un entre-mets delectable :
    Et en te parlant de moy
    Dira combien je t'honore,
    Et de quels liens encore
    Tu m'as obligé vers toy.
Je bastis à ta memoire
    La plus memorable gloire,
    Dont je fus onques sonneur.
    Pendant la monstre je t'offre
    Des pieces qu'au fond du coffre
    Je reserve à ton honneur.





LE MORETUM

DE VIRGILE

C'estoit au poinct, que la nuict hyvernale
Approche plus de l'estoile journale,
Et l'eveilleur du rustique sejour
Jà par son chant avoit predict le jour :
Lors que Marsaut, qui pour tout heritage
Ne possedoit qu'un petit jardinage,
Craignant dejà la faim du jour suivant
De son grabat tout beau se va levant,
Et tastonnant avec la main soigneuse
L'obscurité de la nuict sommeilleuse,
Cherche le feu, lequel il a trouvé,
Après l'avoir à son dam esprouvé.
Là d'une souche à demi consumee
Sortoit encor quelque peu de fumee,
Et soubz la cendre estoit le feu caché :
Alors Marsaut avec le front panché
Sur le foyer, vient approcher sa mèche,
Et attirant un peu d'estouppe seiche
D'un fer pointu, souffle tant et si fort,
Qu'il alluma le feu jà demi mort.
L'obscurité fait place à la chandelle :
Marsaut chemine, et tousjours autour d'elle
Porte la main, pour la garder du vent,
Puis ouvre un huis, qui estoit au devant.
D'un moncelet de fourment il va prendre
Autant que peut la mesure comprendre,
Qui environ seize livres contient.
Il part de là : à la meule s'en vient :
Et sur un aix servant à cest affaire
Met près du mur son petit luminaire.
Alors il va desplier ses bras nuds,
Ses deux gros bras bien nerveux et charnus,
Portant de chèvre une peau herissee
Dessus le flanc rustiquement troussee :
Prend le balay, et tout à l'environ
Va nettoyant la meule et le gyron :
Et puis il met les mains à l'exercice,
Et à chacune ordonne son office.

Avec la gauche il fait tomber le grain
Dessous la meule, et avec l'autre main
Donne le tour, d'un rond, qui point ne cesse.
Le blé moulu tombe en farine espesse.
Aucunefois d'un travail successeur
La gauche tourne, et soulage sa sœur :
Luy mesme aussi quelquefois se soulage,
Chantant des vers, et chansons de village.
Alors Catou il huche hautement.
Pour tous servans il avoit seulement
Ceste Catou, qui à sa laide mine
Montroit assez qu'elle estoit Limousine.
Les cheveux roux, et le teinct tout haslé,
La lippe enflée, et le sein avallé,
Le ventre gros, jambe grosse, et grands plantes,
Et aux talons toujours mules et fentes.
Marsaut luy dit, qu'elle face du feu,
Que l'eau soit chaude, et après qu'il a veu
Son blé moulu, il le prend, il le sasse :
Le son demeure, et la farine passe.
Puis sur un aix l'agence tout soudain,
Verse l'eau tiede, et en menant la main
Tout au travers, pestrit tout pesle mesle :
Avecques l'eau la farine se mesle.
Des grains de sel il y respand aussi :
L'œuvre se forme, et devient espaissi.
Avec la paulme en rond il le façonne,
Presse le moule, et sa marque luy donne,
Le porte au feu (Catou premierement
Avoit le lieu nettoyé proprement) :
D'un test voulté il a faict sa fournaize.
Et ce pendant que la tuile et la braize
Font leur devoir, Marsaut ne chomme pas,
Mais se pourvoit d'autres mets et repas,
Pour ne trouver, à la manger seulette,
Fade saveur au goust de sa galette.
De chair de porc par le sel endurci
Les gros quartiers, et les jambons aussi
N'estoient pas là pendus pour son usage,
Mais seulement le rond d'un vieux fourmage
Par le milieu traversé d'un genet,
Et tout auprès un vieux fagot d'aneth.
Luy donc ayant le soin de sa pasture,
Pour son disner cerche autre nourriture.
Joingnant la loge, où Marsaut habitoit,
Fut un jardin, un jardin qui estoit
D'un peu d'oziers clos devant et derrière,

Et de roseaux à la canne legere :
Petit de lieu, mais d'herbes bien fourni.
Ce jardin là n'estoit pas degarni
De ce qui sert à un pauvre mesnage :
Souvent le riche y prenoit son usage.
Quant au labeur, cela ne luy coustoit
Que l'entretien : cest entretien c'estoit,
Quand quelque feste, ou saison pluvieuse
Avoient rendu sa charrue ocieuse.
Marsaut sçavoit les plantes disposer,
Marsaut sçavoit semer et arroser :
Là se trouvoit toute herbe de potage,
Là s'espandoit la bette au grand fueillage,
Et la vinette espessement croissant,
Avec la mauve et l'eau le verdissant.
Les chiches-pois y prenoient nourriture,
Oignons, pavots d'endormante nature,
Là s'estendoit la friande laictue,
Et là s'enfloit la coucourde ventrue.
Cela n'estoit de Marsaut le manger.
(Car qui estoit plus que luy mesnager ?)
Son revenu au peuple estoit utile,
Il en portoit certains jours à la ville,
Et puis au soir retournoit à grand' joye
Leger d'espaule, et chargé de monnoye.
Bien peu souvent de la chair achetoit,
Le rouge oignon son appetit domtoit,
Et le porreau bien teillant : quelquefois
Il se paissoit de cresson allenois,
Qui prend au nez, d'endive, et de roquette
Bonne aux vieillards. Voilà comment se traitte
Le bon Marsaut, qui songeant à son cas
En son jardin va cercher son repas.
Premierement grattant un peu la terre,
Quatre aulx espaiz de racine il deterre,
Arrache aussi des coriandres gresles,
Et du persil aux petites umbelles,
De verde rue il s'est aussi pourveu,
Puis tout joyeux, s'assied auprès du feu :
Huche Catou, demande le mortier,
Plume l'oignon, prend ce qui fait mestier,
Jette le reste, et puis en belle eau frotte
Bien nettement la terreuse echalotte,
Et tout cela vous jette dans le fond
De son mortier, qui fut cavé en rond.
Des grains de sel il y met d'avantage,
Il y adjouste encore du fourmage

Dur et salé, et puis ces herbes là
Dont j'ay parlé, jette sur tout cela :
Et puis dessous ses aynes herissees
De la main gauche a ses robbes troussées,
De l'autre main il va pilant les aulx
Dont la senteur offense les nazeaux :
Le suc de l'un avec l'autre s'assemble,
Le pilon tourne, et brise tout ensemble.
Lors peu à peu cestuy perd sa valeur,
Et cestuy-là tous n'ont qu'une couleur,
Qui pour le blanc, n'est du tout verdissante,
Ni pour le vert, toute aussi blanchissante.
Souvent Marsaut, comme tout courroucé,
Souffle, renifle, et d'un nez retroussé
Maudit ses aulx : souvent torche ses yeux,
Du bout des doigts, souvent tout furieux
Va maugreant la vapeur innocente.
Deja se fait la matiere plus lente,
Qu'auparavant : le pilon qui tenoit
Dans le mortier, plus lentement tournoit.
Or, il y mesle un peu d'olif, et ores
Un petit fil de vinaigre, et encores
Remesle tout, et puis une autre fois
Le mesle encor' : puis avecques deux doigts
Finablement le mortier environne,
Et en tourteau la matiere façonne.
Voilà comment la sausse l'on faisoit,
Qui MORETUM en latin se disoit :
Catou soigneuse avecques la main nette
Encependant tire aussi sa galette.
Ainsi Marsaut ne craignant plus la faim
Pour ce jour-là se depesche soudain,
Prend son chappeau, ses guestres, et se rue
Avec ses bœufs au fait de la charrue.





VŒUX RUSTIQUES

DU LATIN DE NAUGERIUS

A CERES

Regarde, ô Ceres la grande,
Danser la rustique bande
Des laboureurs assemblez
A la semence des bledz.
Fay que le grain ne pourrisse
Par la pluye, et ne perisse
Par l'hyver trop avancé
Le sillon ensemencé.
Que la malheureuse avéne
Ne foisonne sur la plaine
Ny toute autre herbe qui nuit
Au grain dont vient le bon fruict.
Qu'un fort vent meslé de gresle
Ne renverse pesle mesle
Le bled sur terre haussé
De telle fureur blessé.
Que les oiseaux qui ravissent,
Du froument ne se nourrissent,
Ni ces monstres d'animaux,
Qui font par tout tant de maux.
Mais fay que le champ nous rende,
Avec une usure grande,
Les grains par nous enserrez
Sous les sillons labourez.
Ainsi sera. Qu'on espanche
Un plein pot de crème blanche,
Et du miel delicieux,
Coulant avecques vin vieux.
Que l'hostie inviolee
Avant que d'estre immolée,
Par trois fois d'un heureux tour
Cerne ces bledz à l'entour.
C'est assez. Moissons parfaites,
Austres festes seront faites,
Et seront tes cheveux saints
D'espics couronnez et ceints.

D'UN VANNEUR DE BLED

AUX VENTS

A vous trouppe legere
Qui d'aile passagere
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement esbranlez,
J'offre ces violettes,
Ces lis, et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraischement écloses
Et ces œillets aussi.
De vostre douce haleine
Eventez ceste plaine,
Eventez ce sejour :
Ce pendant que j'ahanne
A mon bled, que je vanne
A la chaleur du jour.

A CERES, A BACCHUS

ET A PALÈS

Cerès d'espics je couronne,
Ce pampre à Bacchus je donne,
Je donne à Palès la grande
Deux pots de laict pour offrande :
Afin que Cerès la blonde
Rende la plaine feconde,
Bacchus à la vigne rie,
Et Palès à la prairie.

SUR LE MESME SUJECT

De fleurs, d'espics, de pampre je couronne
Palès, Cerès, Bacchus : à fin qu'ici

Le pré, le champ, et le terroy aussi
En fein, en grain, en vandange foisonne.
De chaut, de gresle, et de froid qui estonne
L'herbe, l'espic, le sep, n'ayons souci :
Aux fleurs, aux grains, aux raisins adouci
Soit le printemps, soit l'esté, soit l'autonne.
Le bœuf, l'oyseau, la chevre ne devore
L'herbe, le blé, ni le bourgeon encore.
Faucheurs, coupeurs, vendangeurs, louez donques
Le pré, le champ, le vignoble Angevin :
Granges, greniers, celiers on ne vid onques
Si pleins de fein, de fourment, et de vin.

D'UN BERGER, A PAN

Robin par bois et campagnes,
Par boccages et montaignes.
Suivant naguere un taureau
Egaré de son troupeau,
D'un roc eslevé regarde,
Void une biche fuyarde,
D'un dard la fait trebucher,
Trouve en l'antre d'un rocher
Les petitz faneaux, qu'il donne
A Jannette sa mignonne :
Puis fait à ses compaignons
Un banquet d'aulx et d'oignons,
Faisant courir par la trouppe
De vin d'Anjou mainte couppe :
Quant au reste, ô Dieu cornu,
Au croc de ce pin cogneu
Pour ton offrande j'apporte
La peau de la biche morte.

D'UN CHASSEUR

Pan, des forests habitant l'espaisseur,
Pan, pied de bouc, Robinet ton chasseur
Accoustumé jadis de faire teste
A la fureur de mainte fiere beste,
Et par lequel à cestuy pin sacré
Tu vois encor, s'ils te viennent à gré,

Les pieds des ours, et les hures fendues
Des vieux sangliers, pour offrande pendues :
Ores vieillard, et d'âge tout voulté
De ce grand cerf, que luy mesme a domté,
Le bois encor' il te sacre et ordonne,
Digne present d'une vieille personne,
Bien que tel œuvre ait jadis eu l'honneur
D'estre avoué par le Thebain veneur.
Reçoy le donq pour œuvre de jeunesse,
Et ne le croy de moindre hardiesse.

D'UN VIGNERON A BACCHUS

Ceste vigne tant utile,
Vigne de raisins fertile,
Tousjours coustumiere d'estre
Fidele aux vœux de son maistre,
Ores qu'elle est bien fleurie,
Te la consacre et dedie
Thenot, vigneron d'icelle.
Fay donq, Bacchus, que par elle
Ne soit trompé de l'attente,
Qu'il a d'une telle plante :
Et que mon Anjou foisonne
Par tout en vigne aussi bonne.

DE DEUX AMANS, A VENUS

Nous deux Amans, qui d'un mesme courage
Sommes unis en ce prochain village,
Chaste Cypris, vouons à ton autel
Avec le lis l'amaranthe immortel.
Et c'est afin que nostre amour soit telle
Que l'amaranthe à la fleur immortelle :
Soit tousjours pure, et de telle blancheur,
Que sont les lys en leur pasle fraischeur,
Et que nos cœurs mesme lien assemble,
Comme ces fleurs on void joinctes ensemble.

D'UNE NYMPHE, A DIANE

Une vierge chasseresse
Pleurant de laisser les bois,
Append ici son carquois,
Ses traicts, son arc, et sa lesse.
Sa mere l'a condamnee
A rompre son chaste vœu,
La liant d'un autre nœu
Dessous les loix d'Hymenee.
Mais, ô fille de Latonne,
Qu'encor' reclamer je doy,
Si c'est en despit de moy,
Que tes forests j'abandonne,
Autant qu'au bois favorable,
Diane, tu m'as esté,
Sois à ma necessité,
Lucine, autant secourable.

ÉPITAPHE D'UN CHIEN

Ce bon Huraud, qui souloit estre
Le mignon de Jaquet son maistre,
Huraud venu du bas Poittou
Sur les douces rives d'Anjou,
Pour garder le trouppeau champestre,
Pendant que la bande compagne
Des autres chiens, sur la campaigne
Dormant gisoit, deçà, delà :
Faisant le guet sur ce bord là,
Où Meine à Loyre s'accompagne,
Ce bon chien, sur tous chiens fidele,
Defendit de la dent cruelle
Les aignelets, mais ce pendant,
Il mourut en les defendant,
Digne de louange immortelle.
Son maistre, regrettant sa perte,
L'a mis sous ceste mote verte :
Aussi avoit bien merité
Une telle fidelité
D'estre si dignement couverte.

Les pauvres trouppeaux le gemissent,
Mais les animaux qui ravissent,
Et les larrons s'attendent bien
D'estre maistres de nostre bien,
Et de sa mort se resjouissent.

A VENUS

Ayant après long desir
Pris de ma douce ennemie
Quelques arres du plaisir
Que sa rigueur me denie,
Je t'offre ces beaux œillets,
Venus, je t'offre ces roses,
Dont les boutons vermeillets,
Imitent les levres closes,
Que j'ay baisé par trois fois,
Marchant tout beau dessous l'ombre
De ce buisson, que tu vois :
Et n'ay sceu passer ce nombre,
Pour ce que la mere estoit
Aupres de là, ce me semble,
Laquelle nous aguettoit :
De peur encores j'en tremble.
Or' je te donne des fleurs :
Mais si tu fais ma rebelle
Autant piteuse à mes pleurs,
Comme à mes yeux elle est belle,
Un Myrte je dediray
Dessus les rives de Loyre,
Et sur l'ecorse escriray
Ces quatre vers à ta gloire :
THENOT SUR CE BORD ICI,
A VENUS SACRE ET ORDONNE
CE MYRTHE, ET LUY DONNE AUSSI
SES TROPEAUX, ET SA PERSONNE.

ESTRENE D'UN TABLEAU

Ce tableau, que pour t'estrener,
Isabeau, je te veux donner,
Au vif rapporte mon visage
Autant qu'on vid onques image.

Qu'ainsi soit, regarde, Isabeau,
Comme je semble à mon tableau :
La couleur du portraict est blesme,
Et la mienne est tousjours de mesme :
Sans cœur il est, sans cœur je suis,
Je n'ay point eu de cœur depuis,
Qu'amour l'ostant de ma puissance,
Le mit sous ton obeissance.
Il est muet, si suis-je moy,
Quand je me trouve devant toy.
Bref, qui nous voit, voir il luy semble
Deux Amans, ou tableaux ensemble.
Nous sommes differens d'un poinct,
C'est qu'amour ne le brusle point.
Et quand il sentiroit la flamme,
(Comme tout par ton œil s'enflamme)
Ainsi que de moy malheureux
Son mal ne sera langoureux,
Et les flammes continuelles
Ainsi n'ardront point ses moëlles :
Au premier feu qu'il sentira,
Soudain en cendres il ira.

VILLANELLE

En ce mois délicieux,
Qu'amour toute chose incite,
Un chacun à qui mieux mieux
La douceur du temps imite,
Mais une rigueur despite
Me fait pleurer mon malheur.
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ay ceste douleur.
Dedans vostre œil gracieux
Toute douceur est escrite,
Mais la douceur de vos yeux
En amertume est confite.
Souvent la couleuvre habite
Dessous une belle fleur.
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ay ceste douleur.
Or puis que je deviens vieux,
Et que rien ne me profite,

Desesperé d'avoir mieux,
Je m'en iray rendre hermite,
Je m'en iray rendre hermite,
Pour mieux pleurer mon malheur.
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ay ceste douleur.
Mais si la faveur des Dieux
Au bois vous avoit conduite,
Où, desperé d'avoir mieux,
Je m'en iray rendre hermite,
Peut estre que ma poursuite
Vous feroit changer couleur.
Belle et franche Marguerite,
Pour vous j'ay ceste douleur.



LE COMBAT D'HERCULE ET D'ACHELOIS

D'OVIDE

Ce n'est ici, que je chante
Les Titanes outrageux,
Ni ceux que la Grece vante,
Ni le Troyen courageux :
Je ne redi l'entreprise
De Turne et du fils d'Anchise,
Et si, ne rechante pas
Tydé, Capanee, Adraste,
Ni les deux fils d'Iocaste,
Ni les Thessales combats.
Ici je tais la proësse
Du double honneur de Clairmont,
Dont la brave hardiesse
Domta Mambrin, et Almont.
Je laisse encore derriere
Et l'une, et l'autre Guerriere :
Je laisse le bon Roger,
Le Sericain, le Tartare,
Et la vaillance barbare
Du superbe Roy d'Arger.
Mais bien je chante d'Alcide
Le labeur à ceste fois,
Qui domta la force humide
Des trois formes d'Achelois :
D'Achelois, ce brave fleuve,
Qui fit à son dam epreuve
De sa force, et de son cœur,
Sous un corps non veritable,
Contre le bras indomtable
De tant de monstres vainqueur.
La princesse Etolienne
Avoit domté sous ses yeux
La grandeur Herculienne,
Et ce fleuve audacieux.
L'alliance de la belle
Mille autres encor'appelle,
Mais tous cedent à ces deux.
Achelois premier s'adresse

Au pere de la princesse,
Haut assis au milieu d'eux :
« Reçoy moy (dit-il) pour gendre,
Prince Calidonien.
— Mais plustost veuille moy prendre
(Dict le grand Aonien) :
Ta fille aura pour beaupere
Celuy qui le ciel tempere.
Mille monstres surmontez
Pour douaire je luy donne,
Pour ton service j'ordonne
Ces bras non jamais domtez. »
Achelois dit au contraire :
« J'apporte ma deité,
Plus riche, et digne douaire
Que n'est pas l'humanité.
Je suis d'un grand fleuve prince,
Je traverse ta province
En mille tours fluctueux :
Du gras limon, qui arrive
Dessus ma fertile rive,
Je rends tes champs fructueux.
» Contre moy n'est irritee
La grand' princesse des Dieux :
Je ne cognois Eurystee,
Ni son courage odieux :
Je ne me suis feint un pere
Par le crime de ma mere,
Ni tous ces monstres conquis.
Roy, donques ne veuille querre
Un gendre en estrange terre,
L'ayant chez toy tout acquis. »
L'ami de Déïanire
A ces mots injurieux
Soudain embrase son ire,
Et d'un regard furieux :
« Toy (dit-il) trop plus adextre
Du parler, que de la dextre,
Brave tant que tu voudras,
Ton braver ne me fait honte,
Pourveu que je te surmonte
Par la force de mes bras. »
Disant ces mots, il desserre
Ces bras nerveux et charnus,
Jette sa masse par terre,
Et monstre ses membres nuds :
Achelois sa robbe verte

De joncs et roseaux couverte
S'arrache de sus le dos.
Chacun d'eux baisse la teste,
Et à la luicte s'appreste,
De nerfs, de membres, et d'os.
Leurs paumes ils ensablonnent,
Et leurs dos contrecourbez
Des prises qu'ils s'entredonnent,
Sont tous meurtris et plombez.
Qui tient, qui lasche sa prise,
Qui par force, ou par surprise
Gaigne le dessous des bras,
Qui ses jambes contrelasse,
Qui sans bouger de sa place,
Se tient ferme sur son pas.
Long temps Hercule s'efforce,
Long temps contre ses efforts
Achelois a moins de force,
Que de pesanteur de corps :
L'un en vain travaille et sue,
L'autre tardif se remue
Non moins ferme qu'une tour,
Ou qu'un rocher qui se fonde
Immobile contre l'onde,
Qui le bat tout à l'entour.
Ici quasi hors d'haleine
Ils prennent un peu le vent,
Et puis retentent la peine,
Plus ahurtez que devant.
De pieds, de corps, bras, et teste,
L'un contre l'autre s'arreste,
Deux taureaux de mesme cœur
Fiers au combat se hazardent.
Les autres craintifz regardent
Non asseurez du vainqueur.
Trois fois Hercule repousse
La poictrine d'Achelois,
La roideur de sa secousse
Fut vaine jusqu'à trois fois :
A la quatrième il s'eslance,
Et de sa plus grand' vaillance
Met son luicteur au dessous,
L'estreint, le hurte, le serre,
Et luy fait mordre la terre,
Accablé sous ses genoux.
Le Fleuve se sentant moindre
Et d'adresse et de pouvoir,

A sa force voulut joindre
Le secours de son sçavoir.
Des mains d'Hercule il s'escoule,
Et fait serpent, qui se roule,
En longs cercles va glissant,
Siffle comme une sagette,
Dardant menu sa languette
En deux pointes finissant.
« C'est de mon berceau l'ouvrage, »
Dit Hercule, « et qui te fait
Si prodigue de courage
Sous un serpent contrefait ?
Quand bien tu te pourrois dire
De tous les serpens le pire
Pourtant cest Hydre n'es-tu,
Cest Hydre, qui tant fertile
Gaignoit d'un dommage utile
Deux chefs pour un abbatu.
» Toy donc sous forme empruntee
Pense-tu bien surmonter
Ceste puissance indomtee,
Qui sceut tel monstre domter ? »
Ainsi se rioit Alcide
Jà tenant ce Dieu liquide,
Qui en vain se herissant,
Se demeine, et se travaille,
Pour sortir de la tenaille,
Qui va sa gorge pressant.
Voici la derniere espreuve.
Jà d'un miracle nouveau
S'estoit desguizé le Fleuve
Soubs la forme d'un taureau,
Qui roüant son œil terrible
D'un long muglement horrible
Remasche un peu sa fureur,
Puis d'une course eslancée
S'en vient la teste baissée,
Portant la foudre, et l'horreur.
Mais celuy, dont le courage
Ne sentit onques la peur,
Attent bravement l'orage
De ce troisieme labeur :
La jambe droite il avance,
Et d'une esgale balance
Roidissant les bras ouvers,
Des deux cornes se fait maistre,
Et d'une secousse adextre
Vous met le fleuve à l'envers.

Mais l'ire, et la force à l'heure
Hercule tant anima,
Que de la corne meilleure
Le front il luy desarma.
Du pied luy donne en la panse
Et la corne arriere lance,
Que les Naïades alors
Ont cherement recueillie,
Et l'ont richement remplie
De leurs plus riches tresors.
L'un pour le pris de sa peine,
De son peuplier couronné,
Sa douce guerriere emmeine :
L'autre demeure escorné,
Et se couronnant de saule,
Jusqu'au dessus de l'espaule
Se tappit dedans ses eaux,
Où vergongueux il essaye
Cacher sa nouvelle playe
De ses cannes et roseaux.





CHANT DE L'AMOUR

ET DU PRINTEMPS

Icy je ne chante pas
De Mars la guerriere troppe,
Ni les horribles combats
Des deux Seigneurs de l'Europe.
Quelque plus heureux sonneur
Sonne l'immortelle gloire,
Qui doit consacrer l'honneur
De la Françoise victoire :
Chante l'Aigle abandonné
De son Espaigne fuytive,
Et le Croissant couronné
Menant la guerre captive.
Ce pendant la saincte erreur
D'une deité plus forte
Dira la douce fureur,
Qui hors de moy me transporte.
Amour le premier des Dieux
Formant ceste masse ronde,
D'un discord melodieux
Lia les membres du monde.
Le ciel courbe il estendit
Dessus la terre abaissée,
Et la terre en l'air pendit
D'une rondeur balancée.
D'un ordre perpetuel
Il entretient et dispose
Par un desir mutuel
L'espece de toute chose.
D'Amour soyez donq' mes chants,
A fin que dessus vos ailes
Je raze la fleur des champs
Des neuf filles immortelles.
Autant que me semble doux
Le traict de ma flamme vive,
Autant, mes vers, soyez-vous
Remplis de douceur naïve.
Le blanc taureau ravisseur
Dore la saison nouvelle,

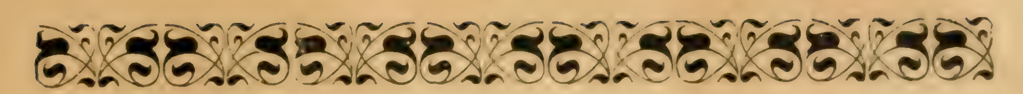
Et en nouvelle douceur
Mon amour se renouvelle.
Si les joyeux oyselets
Dessus les verdes fleurettes,
Et par les bois nouvellets
Degoysent leurs amourettes,
Pourquoy ne diray-je aussi
Le seul plaisir de ma vie,
Puis qu'amour le veut ainsi,
Et que le ciel m'y convie?
Le flambeau, dont les chaleurs
Ardent l'antique froidure,
De mille sortes de fleurs
Repeint la jeune verdure:
Et le Dieu, qui mes desirs
Brusle d'une saincte flamme,
Mille sortes de plaisirs
Replante dedans mon ame.
Tout ce, qui l'hyver s'est veu
Morne, transi, froid, et blesme,
Sent maintenant ce doux feu,
Et moy je suis le feu mesme.
Des fleuves les pieds glissans
Frappent leurs plus hautes rives,
Et les sommets verdissans
Rehaussent leurs testes vives :
Desjà les seps tournoyans
Autour des branches verdoyent,
Jà les verds sillons ployans
Par les campaignes ondoyent.
Bacchus, Priape, et Cerès,
Palès, Vertumne, et Pomonne,
Et chaque Dieu des forests
Se prepare une couronne.
Tel fut le siecle doré,
Tel sera le nostre encore
Dessous, le sceptre honoré
De Henry, qui le redore.
Despouillant de ses butins
La monstrueuse ignorance,
Pour accabler les mutins
Dessous les bras de la France.
O de quel bien redoublé
L'Europe sera saisie,
Si son repos n'est troublé
Par le tyran de l'Asie !
Lors je seray le tesmoin
D'une victoire si belle,

Ce pendant un autre soin
Plus doucement me r'appelle.
Amour, si ta deité,
Des deitez la plus sainte,
Fut dès ma nativité
En moy divinement peinte :
Si tu es tout bon, et beau,
Et si tu m'as fait notoire,
Que ton celeste flambeau
Ne jette point flamme noire :
De quelle riche couleur
Peindray-je ma poësie
Pour descrire la valeur
Que j'ay sur toutes choisie ?
Tous les verds tresors des cieux,
Riche ornement de la plaine,
Representent à mes yeux
L'object de ma douce peine.
Je voy dedans ces œillets
Rougir les deux levres closes
Dont les boutons vermeillets
Blesmissent le teint de roses.
Je voy paslir dans ces lis,
Qui en longueur se blanchissent,
La neige des doigts polis,
Qui en dix perles finissent.
Voyant sur notre sejour
La belle aube retournee,
Pour serener d'un beau jour
La lumiere nouveau-nee,
Je voy le blanc, et vermeil
De celle face tant claire,
Dont l'un, et l'autre soleil
A mes tenebres esclaire.
Voyant ces rayons ardents
Dessus le cristal de l'onde,
Qui frizent par le dedans
Le fond de l'arene blonde,
Je voy les ondes encor'
De ces tresses blondelettes,
Qui se crespent dessous l'or
Des argentines perlettes.
Le sep, qui estreint si fort
De l'orme la branche neuve,
Armant l'un et l'autre bord
Du long rampart de mon fleuve,
Ressemble ces nœudz espars,
Qui sur le front de madame

Enlacent de toutes parts
Mon cœur, mon corps, et mon ame.
Ce vent, qui raze les flancs
De la plaine coloree,
A longs soupirs doux soufflans,
Qui rident l'onde azuree,
M'inspire un doux souvenir
De ceste haleine tant douce
Qui fait doucement venir,
Et plus doucement repousse
Les deux sommets endurcis
De ces blancz coustaux d'ivoire,
Comme les flots adouciz,
Qui baisent les bords de Loyre.
L'argentin de ces ruisseaux,
Qui paisiblement murmurent,
Sous le frais des arbrisseaux,
Qui les rivages emmurent,
Resent celle douce voix,
Voix celeste, et nompareille,
Qui m'a plus de mille fois
Succé l'ame par l'oreille.
Vous donq' amoureux oyseaux,
Soit aux bois, soit aux campagnes,
Accordez au bruit des eaux,
Qui tombent de ces montagnes,
Dont l'immortelle verdeur
De mille fleurs diapree
Embasme de son odeur
Le verd honneur de la pree.
Ici dedier je veux
Un autel à ma Deesse,
Pour y consacrer les vœux
Que ma Muse luy addresse.
De fleurs et de rameaux verds
Sera la riche peinture,
Et la rondeur de mes vers
Y servira de ceinture,
Qu'il n'y ait en ce beau clos
Branche, qui ne reverdisse,
Bouton, qui ne soit declos,
Ni herbe, qui ne florisse.
Jamais n'y faille le thym,
L'œillet, le lis, ni la rose,
Ni la fleur, qui au matin
Est ouverte, et au soir close.
Jamais n'y faille le miel,
Ni le laict, ni la rosee,

Et de la manne du ciel
Tousjours soit l'herbe arrosee.
Tousjours y facent leur tour
Les carrieres ondoyantes,
Tousjours les bois à l'entour
Courbent leurs cimes ployantes.
De nuict, sur l'humide front
Des fleurs de vermeil escrites,
Y viennent danser en rond
Les Nymphes, et les Charites.
De jour, lors que le Soleil
Darde sa flamme plus grande,
Y viennent prendre sommeil
Diane, et sa chaste bande.
Dessus les sieges herbus
Pallisse la verde OLIVE,
Et le verd tronc de Phœbus
Y ait sa perruque vive.
Pasteurs, que de ces chappeaux
Chacun ait sa teste ceincte,
Mais n'y menez vos troppeaux,
Car toute l'herbe en est sainte.





CHANT DE L'AMOUR

ET DE L'HYVER

Ores, que mon Roy s'efforce
Malgré l'hyver et la force
D'Orion le pluvieux,
De suivre l'heur de sa gloire,
Et l'honneur de la victoire
Que luy promettent les Dieux,
Amour suivant l'entreprise
De sa despouille conquise
M'a guidé jusques ici :
Où sa deité compagne
Suit par la veuve campagne
Et mes pas, et mon souci.
Les longs souspirs de ma plainte,
Dessus la plaine depeinte
S'en volent de toutes parts,
Et des vents l'haleine forte
Evanouis les emporte
Parmi ce grand vague espars,
Ponthus, que l'amour affole
D'une erreur sainctement fole,
Ponthus, l'honneur Masconnois,
Et toy, le plus grand qu'on voye,
Dont le saint Myrte verdoye
Dessus le bord Vandomois :
Si encores vous allume
La fureur, qui vostre plume
Ballança d'un vol si haut,
Empennez les flancs de celle
Qui tire une plus basse aile,
De peur de prendre le saut.
Si autrefois j'ay fait dire
Au gay fredon de ma lyre
Le printemps d'une beauté,
Il faut, il faut à ceste heure
Qu'eternellement je pleure
L'hyver d'une cruauté.
Puis qu'esloignant la lumiere
De la beauté coustumiere

D'estre un soleil à mes yeux,
Je sens ma triste pensee
Ardentement englacee
D'un Aquilon furieux.
L'Astre, dont la sainte flamme
Au plus joyeux de mon ame
Pleuvoit un printemps de fleurs,
Plus ne gresle en mon courage
Qu'un perpetuel orage
Et de souspirs et de pleurs.
Les pleurs et souspirs ensemble
Que sur la plaine j'assemble,
Croissent la pluye et les vents :
Et les pensers qui me gelent,
En mon estomac ne celent
Que sanglots s'entresuyvans.
Plus dru que ne chet la gresle,
Qui en petillant se mesle
Aux ondoyans tourbillons,
Quand la fureur de la bise
Casse, arrache, froisse, brise
L'honneur des jaunes sillons.
Plus furieuse ne vante
L'impitoyable tourmente,
Que deux vents contraires font,
Que diversement m'agitent
Mille souciz qui habitent
De mon cœur au plus profond.
Mais quelque soin adversaire
Qui s'oppose à son contraire,
Amour est tousjours vainqueur :
Tousjours celle, qui me lime,
Tient de mes pensers la cime,
Comme royne de mon cœur.
Ainsi les eaux des montagnes,
Soudaine horreur des campagnes,
Vont un grand fleuve animer :
Luy, qui d'une vive source
Pique une plus brave course,
Les emporte dans la mer.
Bien que l'œil, qui tout regarde,
Œil, de qui la lampe darde
Les rayons de nostre jour,
N'ait rien veu encor' au monde,
Qui perdurable se fonde
D'un immuable sejour :
Si voit-il tousjours ma peine
Opiniastre et certaine,

Soit que du blanc ravisseur
Il dore la riche corne,
Soit qu'il entre au Capricorne
Par le cercle traverseur.
Dedaignant la face veuve
De la terre autrefois neuve,
Le chef vieillard des forests,
Des prez la toison mouillee,
Et la plaine despouillee
Du blond honneur de Cerès.
Comme autrefois la nature
Au plus gay de sa peinture
Me figuroit les beautez,
Dont le printemps de ma dame
Faisoit esclorre en mon ame
Mille belles nouveautez :
Ainsi le ciel me r'apporte
Avecques la saison morte
Une mortelle froideur,
Pour estre esloigné de celle,
Dont la divine estincelle,
Tient ma vie en sa verdeur.
Je ne voy roc, ny montagne,
Pré, riviere, ni campagne,
Bois, ni solitaires lieux,
Antre, ruisseau, ni fontaine,
Qui la face de ma peine
Ne represente à mes yeux.
Je me plains de ta nature,
Amour, veu que ta poincture
N'espoinçonne les oyseaux
Fors en la saison nouvelle,
Lors que ta flesche cruelle
Sonde le plus creux des eaux.
Mais ta cruauté felonne
Tousjours, tousjours m'aiguillonne
D'un perpetuel retour,
Soit au temps de la froidure,
Soit que la jeune verdure
Deride le front du jour.
Heureux trois fois, voire quatre,
Le soldat qui va rabattre
D'Espagne le brave effort,
Et qui loin de sa province
Devant les yeux de son prince
S'acquiert une belle mort.
Heureuse, ô heureuse encore
La vive mort, qui decore

Les indomtez Chevaliers,
Qui sur un mont de gendarmes
Tombent sous le fais des armes
Au plus espais des milliers.
Vos morts tousjours honorees
Seront des vostres pleurees,
Mon Roy vous regrettera :
Desjà la France en souspire,
Et la Vandomoise lyre
Vostre vertu chantera.
Mais moy chetif, qui demeure,
Hélas ! il faut que je meure
Non devant les yeux des Roys,
Sur la guerriere campagne
Rouge du sang de l'Espagne,
Mais sous l'horreur de ces bois,
Bois tristes, et solitaires,
De ma peine secretaires,
Où l'Amour, qui me conduit,
Au plus chaud de ses alarmes
Baigne souvent de mes larmes
L'humide sein de la nuict.
Là je resonge sans cesse
L'heureux soir, que ma Deesse
Lisoit la carte des cieux,
Au doigt me monstrant la face
De mille flambeaux, qu'efface
Le double feu de ses yeux.
Là le tyran de ma vie
Sur ma liberté ravie
Exerce cent mille torts,
Là, là, ma douce guerriere
Sourde à ma vaine priere
Me livre cent mille morts.
Je voy la fuyante suite
D'une eau sillonnant sa fuite
Au pied d'un rocher moussu,
Fendant le dos d'une pree
Estroitement emmuree
D'un double tertre bossu.
Sur l'un quelquefois ondoient
Mille sillons, qui blondoient,
Sur l'autre sont les murs vieux
Hideux de ronces, et d'hierre,
Sejour, qui le tige enserre
De mes maternels ayeux.
Là mes cendres je dedie,
Mais à ces fleurs je supplie,

Et à ces herbes aussi,
Au myrthe, au laurier encore,
Et à l'arbre, qui m'honore,
Ne croistre jamais ici.
Jamais n'y croissent les roses,
Ni les fleurettes descloses :
Jamais le roussoyant miel
N'y coule dessus ma tombe :
Ou si quelque chose y tombe,
Que ce soit l'ire du ciel.
Que les oiselets s'y taisent,
Que les ruisseaux s'y appaisent,
Que l'an veuf de fleurs et fruicts
Autre saison n'y r'ameine,
Sinon l'horreur de ma peine,
Et l'hyver de mes ennuis.
Au croc d'une vieille souche,
Qui d'un dos courbé se couche
Dessus le front de ces eaux,
Soit ceste harpe attachée,
Indigne d'estre accrochée
A ces jeunes arbrisseaux.
Vous donq, troppe Delienne,
Et vous l'Alcidanienne,
Cherchez ailleurs vos esbas,
Faunes, Satyres, Dryades,
Pour trepigner voz aubades
N'apportez ici voz pas.
Mais si quelqu'un d'aventure
Sur la triste sepulture
D'un pas errant est guidé,
Ces vers il y puisse lire
Engravez sous une lyre,
Sur l'escorse au front ridé :
C'ESTOIT LA LYRE ANGEVINE
D'UN QUE SA TOUTE-DIVINE
A CONDUIT AU DERNIER POINCT,
PAR UNE ENNUIEUSE ABSENCE,
POURCE QU'IL N'EUT LA PUISSANCE
DE VIVRE, ET NE LA VOIR POINT.

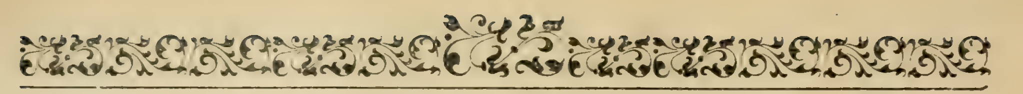
DE SA PEINE, ET DES BEAUTEZ

DE SA DAME

Il me plaist ici de peindre
Mieux que ne le sçauroit feindre
Un Apelle ingenieux,
Ma peine contr' imitee
Sur la belle Pasithee,
Seule idole de mes yeux.
C'est mon feu, c'est ma cordelle,
Mon froid, ma flesche mortelle,
C'est mon aigle devorant,
Qui m'ard, lie, englace, et blesse,
Et qui devore sans cesse
Mon cœur sans cesse mourant.
De l'œil sort ma flamme vive,
L'or des cheveux me captive,
Par la rigueur suis gelé,
La main en cinq traicts s'allonge,
Et le cruel qui me ronge,
C'est ce petit Dieu ailé.
Venus fit l'œil, que j'adore,
Son chef fut pris de l'Aurore,
Diane son cœur donna,
Pallas sa main tant prisée,
Et sur une ongle aguisée
Mon tourment se façonna.
Son œil les astres surmonte,
A l'or ses tresses font honte,
Le fer cede à sa rigueur,
Sa main l'alebastre passe,
Et sur le beau de sa face
Se niche l'oiseau vaincueur,
Qui la seule mort doit craindre,
Onde pour ma flamme esteindre,
Main pour mes nœuds delacer,
Soleil pour ma glace fondre,
Pavois pour aux coups respondre,
Et voix pour l'oiseau chasser.
Pour me vanger je souhaitte,
L'un se changer en planette,
L'autre au metal qui mieux luit,

Le tiers au cœur d'un vieil arbre,
Le quart en yvoire, en marbre,
Et l'autre en oyseau de nuict.
Ou que mes nerfs et mes veines
Se transforment en fontaines,
Mon col en fer pour trancher,
En feu le froid qui m'englace,
Mon estomac en cuirasse,
Et mon cœur en un rocher.





A OLIVIER DE MAGNY

SUR LES PERFECTIONS DE SA DAME

Quand je contemple les beautez
De tant de rares nouveautez,
Qui en ta Nymphe nompareille
Des cieux annoncent la merveille,
Il me semble voir les couleurs
De tant et tant de belles fleurs
Que la jeune saison desserre
Du sein amoureux de la terre.
Ici le lis est blanchissant,
Là est la rose rougissant,
Et là est la plaine paree
De mainte autre fleur bigarree.
Et comme on voit la teste bas
La vierge marchant pas à pas,
Despouiller la rive fleurie
Du verd email de la prairie.
Dont ayant son giron remply
Elle d'un tortueux reply
Façonne une belle couronne,
Dont son beau chef elle environne.
Ainsi ta Muse çà et là.
Soigneuse cueillant tout cela
Qui fleurit en l'esprit de celle
Dont tu sens la vive estincelle,
Ayant choisi tout le plus beau
Façonne le tour d'un chapeau,
Dont une couronne elle appreste
Eternel honneur de ta teste.
Là donques, Magny, cependant
Que l'Amour va tes yeux bandant,
Chante l'Amour, et de la Dame
Qui est maistresse de ton ame.
En vain tu tenteras les sons
De ces amoureuses chansons,
N'estant plus ta lyre allumee
De son ardeur accoustumee.
Ainsi quand la prophete horreur
Espoiçonne de sa fureur

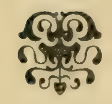
Le cœur despit de la prestresse
Grondant sous le Dieu qui la presse,
Elle contrainte de chanter,
Ne cesse de se tourmenter,
Et d'un mugler espouvantable
Mesle l'obscur au veritable.
Mais quand le Dieu s'en est allé,
Soudain son courage affolé
Devient rassis, et la prophete
Clost soudain la bouche muette.
Croy moy, Magny, et je le scay
Pour ce que j'en ay faict l'essay,
Mal volontiers chante la bouche
De l'amour qui au cœur me touche.
Du temps que j'estois amoureux,
Rien que l'amour ne sçavoit dire.
Ne me plaisoit, et rien ma lyre
Rien que l'amour ne sçavait dire.
Par tout je trouvois argument
De me feindre un nouveau tourment :
Et ne trouvois roc ne fontaine
Qui ne representast ma peine.
Il me sembloit qu'antres et bois
Piteux respondoyent à ma voix
Et me sembloit que mes prières
Arrestoyent le cours des rivieres.
Il me sembloit que tout l honneur,
Le beau, la grace, et le bon heur,
Eust coulé du ciel en la belle
Qui m'estoit doucement rebelle.
Toutes les roses et les lis
Les œillets fraischement cueillis,
Toutes les perles et encore
Tout ce qui luit dessous l'Aurore,
Tout l'ivoire, tout le cristal,
Et tout le plus riche metal,
Tout le marbre, tout le porphyre,
Et si rien plus beau se peut dire,
Tout le ciel n'eust assez esté,
Pour bien descrire sa beauté,
Et n'estoit à ma peine egale
Celle d'un Sisyphe ou Tantale.
Bref fust de nuict ou fust de jour,
Je ne songeois rien que l'amour,
Et n'avois gravé dedans l'ame
Autre pourtrait que de ma dame.
Ainsi le malade alteré
Qui d'un desir demesuré

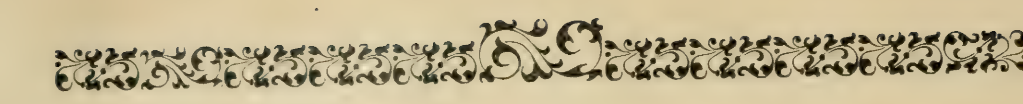
Demande l'eau quand plus la fievre
A peint la soif dessus sa levre,
Il ne se peint dans le cerveau
Autre figure que de l'eau,
Et le feu qui brusle ses veines,
Ne le fait songer qu'en fontaines.
Et rien je ne songeois aussi
Que l'object de mon doux souci,
Lors que mon ame langoureuse
Brusloit en sa fievre amoureuse:
Mais depuis que l'age, et le soin,
Me faisant regarder plus loin
M'osta ce voile, et que les choses
Veritables se sont decloses,
J'ay rougi de me voir deçeu,
Et depuis ma lyre n'a sçeu
Chanter l'Amour, et rien ma Muse
Rien tant que l'Amour ne refuse.
Si est-ce pourtant que je puis
Me vanter qu'en France je suis
Des premiers qui ont ozé dire
Leurs amours sur la Thusque lyre.
Et mon Olive (soit ce nom
d'Olive véritable ou non)
Se peut vanter d'avoir premiere
Saluer la douce lumiere.
Depuis, d'autres meilleurs esprits,
Quittant plus haut œuvre entrepris,
Ont (mais avecque plus de grace)
Couru par ceste mesme trace.
Entre lesquels tes vers n'ont pas
Des derniers avancé leurs pas,
Vers bien dignes que l'on leur donne
Un jour la plus belle couronne.
Pour avoir le premier de tous
Chanté l'Amour d'un stile doux,
Le traittant non en rude maistre,
Mais ainsi qu'un enfant doit estre.
Non comme ceux dont la grandeur
Esprise de plus haute ardeur,
Ne peut trouver sinon à peine
Les accords d'une douce veine.
Ainsi chacun n'a pas les doigts,
L'archet, la lyre, ni la voix
Pour chanter l'Amour : et l'audace
Ne convient à la chose basse.
Quand Hercule amoureux filoit,
En filant souvent il souloit

Rompre les fuseaux, et sa dextre
A la masse estoit plus adextre :
Et cestui-là dont la fureur
N'est que pour la foudre et l'horreur
S'il faut que l'Amour il accorde
Bien souvent rompt plus d'une corde.
Il est mal aisé de changer
Son naïf en un estranger :
Et Achille entre les pucelles
Convenoit mal avecques elles.
Or donc, Magny, puis que le ciel
A confit d'un attique miel
Tes vers sucrez, laisse les armes,
Et chante l'Amour et tes larmes :
Estant certain quoy que tu sois
Qu'entre les poetes françois
Tu tiendras le lieu d'un Catulle,
D'un second Properce ou Tibulle.
Mais moy que veux-je plus chanter
Pour notre France contenter
Si de tant d'amours qu'on souspire
La France ne fait plus que rire ?
Et à bon droit, puisqu'en avant
Autant l'indocte que sçavant
Met son ouvrage, et que la France
Favorise encore l'ignorance.
Nostre François qui bassement
Se traînoit au commencement
Sous Henry d'une audace honneste,
Oza premier lever la teste.
Mais depuis les premiers autheurs,
Un tas de sots imitateurs,
Enflans leur vaines poësies
De monstrueuses fantaisies,
Ont tout gasté et ceux qui ont
Le mieux escrit pource qu'ils sont
Pressez de la tourbe ignorante,
Leur gloire n'est point apparente.
Donques, Magny, te tairas-tu ?
Non, tu chanteras la vertu
De ton grand Avanson, qui use
De plus grand'douceur à ta Muse,
Mariant au grave souci
La Muse et la Musique aussi
Comme un Mecene dont la gloire
Doit à Virgile sa memoire.
Le ciel, ains que tu fusses né,
T'avoit poëte destiné,

Et t'avoit destiné pour plaire
Au sçavant et au populaire.
Rare present, et qu'ici-bas
Le ciel à tous ne donne pas.
Bien-heureux celuy qui assemble
L'utile et le doux tout ensemble.
Là donc et d'un plus heureux son
Chante l'heur de ton Avanson,
Qui d'une trompeuse asscurance
N'abusera ton esperance,
Defraudant ta simplicité
Du loyer qu'elle a merité
Et se fraudant de la louange
Que tu luy dois en contrechange.
Et que peut un homme de nom
Mieux acheter qu'un beau renom ?
L'honneur est le present plus rare,
Et tu n'es de grands biens avare.
Mais pourquoy fais-je un si long tour,
Ne voulant parler que d'amour ?
Tay-toy donc, ma lyre, on accorde
Ton premier chant dessus ta corde.
Et toy, Magny, puis que ton cœur
Veut encor l'Archerot vainqueur,
Chante l'Amour, et de la belle
Pendant que tu la trouves telle.
Tout ce que nous cachent les cieux,
Tout ce que nous cellent les Dieux,
Et tous les secrets que la terre
Dedans ses abismes enserre,
Tout cela que l'œil apperçoit,
Tout cela que l'esprit conçoit,
Est du poëte, et l'escriture
N'est qu'une parlante peinture.
Or si l'Amour premierement
Courba sur nous le firmament,
Balançant et la terre et l'onde
D'une forme esgalement ronde :
S'il est, comme chantent nos vers,
L'esprit moteur de l'Univers,
Et si les semences des choses
Sont en luy divinement closes.
Amour auquel tout est suject,
Du poëte est le seul object,
Et à bon droit celuy se vante
De tout chanter qui l'Amour chante.
Donques, Magny, pour te vanter.
Que tes vers sçavent tout chanter,

Chante l'Amour, et autre chose
Pour argument ne te propose.
Couronne tes affections
De la fleur des perfections,
Dont le ciel ta maistresse honore,
Comme une seconde Pandore.
Mais, las, mon Magny, garde-toy
Si en quelque legere foy
Tu as ton amour arrestee,
D'estre un second Epimethee.





CONTRE LES PETRARQUISTES

J'ay oublié l'art de Petrarquizer,
Je veux d'Amour franchement deviser,
Sans vous flatter, et sans me deguiser :
    Ceux qui font tant de plaintes,
N'ont pas le quart d'une vraye amitié,
Et n'ont pas tant de peine la moitié,
Comme leurs yeux, pour vous faire pitié,
    Jettent de larmes feintes.
Ce n'est que feu de leurs froides chaleurs,
Ce n'est qu'horreur de leurs feintes douleurs,
Ce n'est encor de leurs souspirs et pleurs,
    Que vents, pluye, et orages :
Et bref, ce n'est à ouir leurs chansons,
De leurs amours, que flammes et glaçons,
Flesches, liens, et mille autres façons
    De semblables outrages.
De vos beautez, ce n'est que tout fin or,
Perles, cristal ,marbre, et yvoire encor,
Et tout l'honneur de l'Indique thresor,
    Fleurs, lis, œillets, et roses :
De vos douceurs ce n'est que sucre et miel,
De vos rigueurs n'est qu'aloës, et miel,
De vos esprits, c'est tout ce que le ciel
    Tient de graces encloses.
Puis tout soudain ils vous font mille tors,
Disant que voir vos blonds cheveux retors,
Vos yeux archers, autheurs de mille morts,
    Et la forme excellente
De ce que peut l'accoustrement couver,
Diane en l'onde il vaudroit mieux trouver,
Ou voir Meduze, ou au cours s'esprouver
    Avecques Atalante.
S'il faut parler de vostre jour natal,
Vostre ascendant heureusement fatal
De vostre chef escarta tout le mal,
    Qui aux humains peut nuire.
Quant au trepas sçà vous quand ce sera
Que vostre esprit le monde laissera ?
Ce sera lors, que là-haut on verra
    Un nouvel Astre luire.
Si pour sembler autre que je ne suis,

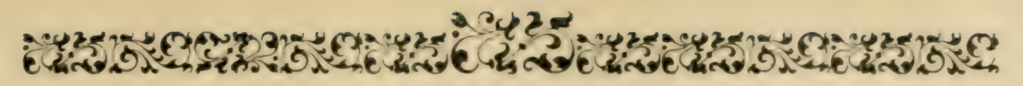
Je me plaisois à masquer mes ennuis,
J'irois au fond des eternelles nuicts
Plein d'horreur inhumaine :
Là d'un Sisyphe, et là d'un Ixion
J'esprouverois toute l'affliction,
Et l'estomac, qui pour punition,
Vit, et meurt à sa peine.
De vos beautez, sça' vous que j'en dirois ?
De vos deux yeux deux astres je ferois,
Vos blonds cheveux en or je changerois,
Et vos mains en yvoire :
Quant est du teinct, je le peindrois trop mieux
Que le matin ne colore les cieux :
Bref, vous seriez belle comme les Dieux,
Si vous me vouliez croire.
Mais cest Enfer de vaines passions,
Ce Paradis de belles fictions,
Deguisemens de nos affections,
Ce sont peinctures vaines :
Qui donnent plus de plaisir aux lisans,
Que vos beautez à tous vos courtisans,
Et qu'au plus fol de tous ces bien-disans
Vous ne donnez de peines.
Vos beautez donq' leur servent d'argumens,
Et ne leur faut de meilleurs instrumens,
Pour les tirer tous vifs des monumens :
Aussi, comme je pense,
Sans qu'autrement vous les recompensez
De tant d'ennuis mieux escrits que pensez,
Amour les a de peine dispensez
Et vous de recompense.
Si je n'ay peinct les miens dessus le front,
Et les assauts que vos beautez me font,
Si sont-ils bien gravez au plus profond
De ma volonté franche :
Non comme un tas de vains admirateurs,
Qui font ainsi par leurs souspirs menteurs,
Et par leurs vers honteusement flateurs
Rougir la carte blanche.
Il n'y a roc, qui n'entende leur voix,
Leurs piteux cris ont fait cent mille fois
Pleurer les monts, les plaines, et les bois,
Les antres, et fontaines :
Bref, il n'y a ni solitaires lieux,
Ni lieux hantez, voire mesmes les cieux,
Qui çà et là ne montrent à leurs yeux
L'image de leurs peines.
Cestuy-là porte en son cueur fluctueux

De l'Ocean les flots tumultueux,
Cestuy l'horreur des vents impetueux
Sortans de leur caverne :
L'un d'un Caucase et Montgibel se plaint,
L'autre en veillant plus de songes se peint,
Qu'il n'en fut onq' en cest orme, qu'on feint
En la forme d'Averne.
Qui contrefait le Tantale mourant
Brusle de soif au milieu d'un torrent:
Qui repaissant un aigle devorant,
S'accoustre en Promethee :
Et qui encor' par un plus chaste vœu,
En se bruslant, veut Hercule estre veu,
Mais qui se muë en eau, air, terre, et feu,
Comme un second Protee.
L'un meurt de froid, et l'autre meurt de chaut,
L'un vole bas, et l'autre vole haut,
L'un est chetif, l'autre a ce qu'il luy faut.
L'un sur l'esprit se fonde,
L'autre s'arreste à la beauté du corps:
On ne vid onq' qui horribles discords
En ce chaos, qui troubloit les accords
Dont fut basty le monde.
Quelque autre apres, ayant subtilement
Trouvé l'accord de chacun element,
Façonne un rond tendant esgalement
Au centre de son ame :
Son firmament est peint sur son beau front,
Tous ses desirs sont balancez en rond,
Son pôle Artiq', et Antartiq', ce sont
Les beaux yeux de sa Dame.
Cestuy, voulant plus simplement aimer,
Veut un Properce, et Ovide exprimer,
Et voudroit bien encor' se transformer
En l'esprit d'un Tibulle :
Mais cestuy-là, comme un Petrarque ardent,
Va son amour et son stile fardant,
Cest autre apres va le sien mignardant,
Comme un second Catulle.
Quelque autre encor' la terre dedaignant
Va du tiers ciel les secrets enseignant,
Et de l'Amour, où il se va baignant,
Tire une quinte essence :
Mais quant à moy, qui plus terrestre suis,
Et n'ayme rien, que ce qu'aymer je puis,
Le plus subtil qu'en amour je poursuis,
S'appelle jouissance.
Je ne veux point scavoir, si l'amitié

Prit du facteur, qui jadis eut pitié
Du pauvre Tout fendu par la moitié,
Sa celeste origine :
Vous souhaitter autant de bien qu'à moy,
Vous estimer autant comme je doy,
Avoir de vous le loyer de ma foy,
Voilà mon Androgine.
Nos bons Ayeux, qui cest art demenoyent,
Pour en parler, Petrarque n'apprenoient,
Ains franchement leur Dame entretenoient
Sans fard, ou couverture :
Mais aussi tost qu'Amour s'est fait scavant,
Luy, qui estoit François auparavant,
Est devenu flatteur, et decevant,
Et de Thusque nature.
Si vous trouvez quelque importunité
En mon amour, que vostre humanité
Prefere trop à la divinité
De vos graces cachees,
Changez ce corps, object de mon ennuy :
Alors je croy, que de moy, ni d'autruy,
Quelque beauté que l'esprit ait en luy,
Vous ne serez cerchees.
Et qu'ainsi soit, quand les hyvers nuisans
Auront seiché la fleur de vos beaux ans,
Ridé ce marbre, esteinct ces feuz luisans,
Quand vous verrez encore
Ces cheveux d'or en argent se changer,
De ce beau sein l'yvoire s'allonger,
Ces lis fanir, et de vous s'estranger
Ce beau teinct de l'Aurore.
Qui pensez vous, qui vous aille cercher,
Qui vous adore, ou qui daigne toucher
Ce corps divin, que vous tenez tant cher ?
Vostre beauté passee
Ressemblera un jardin à nos yeux
Riant naguere aux hommes, et aux Dieux,
Ores faschant de son regard les cieux,
Et l'humaine pensee.
N'attendez donq' que la grand' faux du Temps
Moissonne ainsi la fleur de vos printemps,
Qui rend les Dieux, et les hommes contents :
Les ans, qui peu sejournent,
Ne laissent rien, que regrets et souspirs,
Et empennez que nos meilleurs desirs,
Avecques eux emportent noz plaisirs,
Qui jamais ne retournent.
Je ry souvent, voyant pleurer ces fouls,

Qui mille fois voudroient mourir pour vous,
Si vous croyez de leur parler si doux
    Le parjure artifice :
Mais quant à moy, sans feindre ni pleurer,
Touchant ce poinct, je vous puis asseurer,
Que je veux sain et dispos demeurer,
    Pour vous faire service.
De vos beautez je diray seulement,
Que si mon œil ne juge folement,
Vostre beauté est joincte esgalement
    A vostre bonne grace :
De mon amour, que mon affection
Est arrivee à la perfection
De ce qu'on peut avoir de passion
    Pour une belle face.
Si toutefois Petrarque vous plaist mieux,
Je reprendray mon chant melodieux,
Et voleray jusqu'au sejour des Dieux
    D'une aile mieux guidee :
Là dans le sein de leurs divinitez
Je choisiray cent mille nouveautez,
Dont je peindray vos plus grandes beautez
    Sur la plus belle Idee.

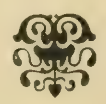




ELEGIE AMOUREUSE

Si vostre esprit, qui de son origine
Tesmoigne assez la nature divine
Par les discours que fait divinement
Vostre celeste et parfait jugement,
Ne cognoissoit combien sont nos pensees
De passions diverses offensees,
Et par sur tout de ceste affection
Qui vient d'aymer une perfection,
Je m'estendrois par plus longue escriture
Sur le pouvoir, sur la cause et nature,
Sur les effects, et la diverse fin
De cest amour tant humain, que divin.
Mais cognoissant combien sont telles choses
Divinement en vostre esprit encloses,
Je laisseray cest argument choisir
Aux plus scavans, et aux plus de loisir :
Me contentant seulement de vous dire
Ce que je puis de mon amour escrire
Naïvement, sans art et fiction,
Comme sans art est mon affection.
Cognoissant donc combien est indontable
De cest amour la force inevitable,
Memes trouvant un si digne suject
Comme celuy, qui m'a servi d'object,
Vous jugerez mon amour estre telle,
Veu que l'amour vient de la chose belle.
Si ce n'estoit que je crains d'offenser
En vous louant, le modeste penser
Qui ne vous laisse ouïr vostre merite,
Et vous fait plus que vous mesme petite,
Je ne dirois vostre race et grandeur,
Puis que le ciel vous a donne tant d'heur
Plus que cela, mais bien la bonne grace
Qu'on void reluire en vostre belle face,
Vostre douceur, vostre humble privauté,
Et vostre esprit plus beau que la beauté :
Perfections d'un chacun estimees,
Mais plus de moy que de tout autre aimees,
Par un instinct naturel, qui me fait
Cognoistre en vous de vous le plus parfait.
Et s'il vous semble en cela que je face

Aucune erreur, je vous supply de grace
Considerer, que seul je ne suis pas
Que telle erreur a pris en ses appas :
S'il faut qu'erreur une chose on appelle
Qui de soy-mesme est toute bonne et belle,
Par qui tout est, sans qui rien ne seroit,
Et sans laquelle ici ne se feroit
Rien de vertu, ne digne de memoire.
Et que doit-on plus priser que la gloire ?
Je ne pretens pour cela toutefois
(Bien que d'amour les equitables loix
Veuillent qu'amour par amour on compense)
Vous obliger vers moy de recompense.
Ce que de vous je desire et pretens,
Pour l'amitié, pour la longueur du temps
Que j'ay tasché de vous faire service,
C'est seulement, Madame que je puisse
(Si autre bien je ne puis desservir)
De vostre gré vous aimer et servir.
Vous pouvez bien, Madame, et ma Deesse,
Vous pouvez bien commander que je cesse
De vous hanter, de vous parler, et voir,
Mais vous n'avez, et je n'ay le pouvoir
De commander à ses desirs, en sorte
Que mon amour ne soit tousjours plus forte.
Si vous pouvez vos graces vous oster,
De vous aimer vous pouvez m'exempter :
Mais si du ciel le vouloir immuable.
Pour vos vertus vous a fait tant aimable,
Qu'elle raison av'ous, quant à ce poinct,
De commander qu'on ne vous aime point ?
Permettez donc, je vous supply, Madame,
Permettez moy que vostre je me clame,
Que je vous aime, et porte dans mon cœur :
Ou s'il vous plaist, pour m'user de rigueur,
Me commander que tel je ne demeure,
Commandez moy ensemble que je meure.



AUTRE ELEGIE D'AMOUR

S'il m'en souvient, vous me distes un jour
En vous tenant quelque propos d'Amour,
Que vous n'estiez de si leger courage
Que de juger du cueur par le visage,
Qu'amour si tost ne se peut enflammer,
Qu'il faut premier cognoistre que d'aymer,
Et que hastif je voulois faire gerbe.
D'une moisson qui est encor' en herbe.
Vos argemens sont fort à redouter,
Mais s'il vous plaist mes raisons escouter,
Vous cognoistrez qu'à vaincre ils sont faciles,
Et qu'ils ne sont ny Hectors ny Achilles.
Quant au premier, je ne veux soustenir
Que vous deviez pour oracle tenir
Tout ce qu'on dit, ni que (soit vraye ou feincte)
Dessus le front tousjours l'amour soit peinte.
Les cueurs humains un labyrinthe sont,
Qui maints destours, maintes cachettes ont,
Où lon se perd, qui n'a le fil pour guide
D'un bon esprit, et jugement solide.
Or avez-vous l'esprit si cler-voyant,
Que nul destour, tant soit-il fourvoyant,
Vos pas certains pourroit tromper en sorte,
Qu'ils n'ayent tousjours la raison pour escorte ?
Vos yeux, Madame, ont pouvoir de perser
La nue espesse, et le ciel traverser,
Passer le roc, sonder le creux de l'onde,
Et voyager sous la terre profonde.
Qui pourroit donc empescher leur vigueur
De penetrer au plus profond d'un cueur,
Et là au vray descouvrir la pensee
D'un amoureux, s'elle est saine ou blessee ?
Quant est de moy, je ne pris oncq' plaisir
A contre-faire un amoureux desir,
Comme ceux-là qui ayment par la plume,
Et sans aymer, font l'amour par coustume.
Je ne suis point si subtil artisan,
Que de pouvoir d'un parler courtisan,
D'un faux souspir, et d'une larme feinte
Monstrer dehors une amitié contrainte.
Dissimulant mon visage par art,

Car je ne suis ny Thuscan, ny Lombard.
Qu'Amour si tost en nos cœurs ne s'enflamme,
Certainement je confesse, Madame,
Que qui de soy ne se peut enflammer,
Le temps luy sert de beaucoup à aymer :
Et n'a dit mal, qui dit qu"à sa naissance
L'amour est foible, et de peu de puissance.
Mais il s'entend de ces froides amours,
Qui sont ainsi qu'on void un petit ours,
Lequel n'est rien qu'une masse difforme,
A qui sa mère en lechant donne forme.
Le vray amour naist du premier regard,
Et ne veut point se façonner par art :
Et c'est pourquoy ces moitiez separees,
Estans jadis par le monde egarees,
Se retrouvans si bien se rejoignoyent,
Que jamais plus elles ne s'esloignoyent.
J'ay plusieurs poincts, que je pourrois induire
A ce propos, si je voulois deduire
Ce fait au long, et demonstrer comment
L'amour s'engendre en nous premierement,
Quelle est sa fin, son essence, et nature,
D'où vient souvent qu'on aime à l'aventure
Un incogneu, et ne sçait on pourquoy,
Fors que lon trouve en luy je ne sçay quoy,
Qui à l'aimer par force nous incite,
Comme le fer, qui suit la calamite.
Je parlerois d'autres sortes d'amours ,
Mais ce propos est de trop long discours,
Et me suffit vous avoir fait cognoistre
Que par le temps mon amour ne peut croistre.
Quant à vouloir faire preuve de moy,
Si vous vouliez pour gage de ma foy
Ma propre vie, ayant receu tel gage,
Vous auriez fait à vous mesmes dommage,
Perdant en moy un fidele servant,
Qui ne vous peut servir, s'il n'est vivant.
Je suis content d'endurer mille peines,
Mille soupirs, mille complaintes vaines,
Mille desdains, et refus rigoureux,
Si autrement on n'est point amoureux :
Mais s'il vous plaist imiter la clemence
De cestuy-là, dont la bonté immense
Ayant esgard à nostre infirmité
Nous donne plus que n'avons merité,
Vous me ferez de vous mesmes la grace,
Que sans merite envers vous je pourchasse :
Sans qu'avec peine et longue passion

J'aye vers vous moinde obligation.
Comme j'aurois, et telle jouissance
Ne seroit grace, ains plus tost recompense.
  Quant à vouloir en herbe moissonner
Ce qu'en espy vous me pourriez donner
Avec le temps, si j'avois la science
De le gaigner avecques patience,
Je ne voudrois qu'on me peust reprocher
Que les fruicts verds je voulusse arracher,
Ne que si fol, ou si hastif je feusse,
Que leur saison attendre je ne peusse:
Mais ne peut-on l'amour assaisonner,
Comme les fruicts, et par art luy donner
Maturité, sans bien souvent attendre
Si longuement, pour le trouver plus tendre,
Que par le temps, ou autre deffaveur
Il ait perdu le goust, et la saveur?
  Les fruits d'amour sont de nature telle,
Qu'ils plaisent plus en leur saison nouvelle,
Qu'en leur hyver, d'autant que leur verdeur
Ne se meurit jamais par la froideur,
Et n'ont le goust ny la couleur si franche,
Quand de soy-mesme ils tumbent de la branche.
  L'amour, Madame, en mon affection
Est arrivé à sa perfection,
Et ne pourroit ni le temps ni l'usage
Y adjouter un seul poinct d'avantage.
Donques pourquoy en sont les fruicts trop verds?
Prenez le cas, que sinq ou six hyvers
Soyent jà passez, et qu'avec longue peine
Ils soyent venus en accroissance pleine:
De les cueillir on me peut dispenser,
C'est le moyen, pour l'amour avancer.



CHANSON

Si vous regardez, Madame,
Sans plus à vostre grandeur,
Vous desdaignerez l'ardeur,
Dont vostre beauté m'enflamme:
Veu que digne je ne suis
Du grand bien que je poursuis.
Vous direz (et je confesse
Que vous direz verité)
Que ma basse qualité
N'egale vostre hautesse,
Et que mon affection
N'est qu'une presumption:
Mais si vous jugez la force
Dont procede mon ennuy,
Et combien est fol celuy
Qui contre l'Amour s'efforce,
Vous direz mon amitié
Estre digne de pitié
Le devoir de reverence
Se doit garder en tout lieu,
Mais toujours ce petit Dieu
Ne fait telle difference:
Il est aveugle, et n'a point
D'esgard à ceux-là qu'il poingt.
Que la verité soit telle,
Je n'allegueray les Dieux,
Qui sont descendus des cieux
Pour une beauté mortelle:
Je ne veux pour m'excuser
A ces fables m'amuser.
Du beau pasteur de Latmie
L'exemple me suffiroit,
Qui en dormant attiroit
Du ciel la Lune s'amie:
Mais je ne demande pas
Que vous descendez si bas.
Si grande n'est mon audace
D'oser si haut aspirer,
Ne de vouloir esperer
Plus que vostre bonne grace:

Mon cœur ne voudroit penser
Rien qui vous peut offenser.
Le loyer de mon service,
Si rien je puis desservir,
C'est que seulement servir
De vostre gré je vous puisse:
Et que m'octroyez ce bien,
Puisqu'il ne vous couste rien.
Alleguant pour ma defense,
Que les royales hauteurs
Tousjours des bas serviteurs
N'ont eu l'amour pour offense:
Et qu'Amour, et majesté,
Souvent ensemble ont esté.
Si la loy d'Amour est telle
Qu'on ne doive s'abbaisser,
Votre grandeur doit laisser
Toute chose au dessous d'elle,
Pour ce que rien entre nous,
Ne sera digne de vous.
Mais si vous suyvez l'exemple
Des Dieux, qui n'ont à desdain,
Que d'un rustique la main
Des vœux presente à leur temple,
Comme eux vous prendrez à gré
Mon cœur à vous consacré.
J'entens si vostre excellence
Digne de l'amour d'un Roy,
Vostre grandeur, et ma foy
Met en egale balance,
Puis qu'en cela j'ay tant d'heur
D'egaler vostre grandeur.
Si un Prince vous honore,
Ce n'est grande nouveauté:
Il prend bien la privauté
De plus desirer encore:
Et croit que tout ce qu'il veut,
Refuser on ne lui peut.
Mais celuy, qui hors d'attente
De sa requeste obtenir,
Sans espoir de parvenir
De sa peine se contente,
On peut dire seurement
Qu'il aime fidelement.
Suspecte est l'Amour des princes,
Et de ces amours de court
Souvent le bruit, qui en court,

Fait la fable des provinces:
Qui aime plus grand que soy,
Luy mesme se donne loy.
De moy vous ne devez croire,
Que de ma felicité
Par quelque legereté
Jamais je me donne gloire:
Je sçay la punition
Du malheureux Ixion.
Je sçay la peine d'Anchise:
Et sçay, mais je ne veux point
Discourir quant à ce poinct
De garder la foy promise:
Je ne veux rien obtenir
Qu'on doive secret tenir.
Au fort, Dame, s'il vous semble
Qu'on ne me doive excuser,
Veuillez plus tost accuser
Et vous, et l'Amour ensemble:
Et Dieu qui de vous a fait
Un chef d'œuvre trop parfait.
Cela vous doit estre preuve
De vostre perfection,
Puis que toute affection
De vous esclave se treuve :
Ne vous faictes estimer,
Ou bien vous laissez aimer.
Si mon cœur a fait offense
De s'estre à vous attaché,
Amour a fait le peché,
Et j'en fais la penitence :
Un peché, selon les loix,
Ne se doie punir deux fois.
Vous me pouvez bien, Madame,
Commander de ne vous voir,
Mais non de ne vous avoir
Tousjours engravee en l'ame :
Puis qu'Amour avec son traict
Luy-mesme en fit le portraict.
Il faut donc qu'il y demeure :
Aussi ay-je ferme foy
De l'emporter avec moy,
Quand il faudra que je meure :
Me vantant le plus heureux
De tous loyaux Amoureux.

BAISER

Sus ma petite Colombelle,
Ma petite belle rebelle,
Qu'on me paye ce qu'on me doit :
Qu'autant de baisers on me donne.
Que le poëte de Veronne
A sa Lesbie en demandoit.
Mais pourquoy te fay-je demande
De si peu de baisers, friande,
Si Catulle en demande peu ?
Peu vrayment Catulle en desire,
Et peu se peuvent-ils bien dire,
Puis que compter il les a peu.
De mille fleurs la belle Flore
Les verdes rives ne colore,
Ceres de mille espics nouveaux
Ne rend la campagne fertile,
Et de mille raisins, et mille
Bacchus n'emplit pas ses tonneaux.
Autant donc que de fleurs fleurissent,
D'espics et de raisins meurissent,
Autant de baisers donne moy :
Autant je t'en rendray sur l'heure,
Afin qu'ingrat je ne demeure
De tant de baisers envers toy.
Mais sçais-tu quels baisers, mignonne ?
Je ne veux pas qu'on les me donne
A la Françoise, et ne les veux
Tels que la Vierge chasseresse
Venant de la chasse les laisse
Prendre à son frere aux blonds cheveux :
Je les veux à l'Italienne,
Et tels que l'Acidalienne
Les donne à Mars son amoureux
Lors sera contente ma vie,
Et n'auray sur les Dieux envie
Ni sur leur nectar savoureux.

AUTRE BAISER

Quand ton col de couleur de rose
Se donne à mon embrassement,
Et ton œil languist doucement
D'une paupiere à demi-close,
Mon ame se fond du desir,
Dont elle est ardentement pleine,
Et ne peut souffrir à grand'peine
La force d'un si grand plaisir.
Puis quand j'approche de la tienne
Ma levre, et que si pres je suis,
Que la fleur recueillir je puis
De ton haleine Ambrosienne :
Quand le souspir de ces odeurs,
Où nos deux langues qui se jouent,
Moitement folastrent et nouent,
Evente mes douces ardeurs,
Il me semble estre assis à table
Avec les Dieux, tant suis heureux,
Et boire à longs traicts savoureux
Leur doux breuvage delectable.
Si le bien qui au plus grand bien
Est plus prochain, prendre on me laisse,
Pourquoy ne permets-tu, maistresse,
Qu'encores le plus grand soit mien ?
As-tu peur de la jouissance
D'un si grand heur me face Dieu,
Et que sans toy je vole au lieu
D'eternelle resjouissance ?
Belle, n'aye peur de cela,
Par tout où sera ta demeure,
Mon ciel jusqu'à tant que je meure,
Et mon paradis sera là.

COMPLAINTE DES SATYRES

AUX NYMPHES

(Du Bembe.)

Dictes, Nymphes, pourquoy tousjours
Vous allez fuyant nos amours :
Ont les Satyres quelque enseigne,
Qui merite qu'on les dedaigne ?
Si nous avons le front cornu,
Bacchus, aux cornes est cogneu :
Et la pucelle Candienne
Ne dedaigne point d'estre sienne.
Si nostre teinct est rougissant,
Phœbus ne l'a pas blanchissant :
Et Clymene qui le fit pere,
Par luy n'a honte d'estre mere.
Si nous portons barbe au menton,
Tel encor' Hercule void-on :
Et toutefois Deïanire
De luy sa bouche ne retire.
Si nostre estomac est velu,
Mars, comme nous, l'avoit pelu :
Pourtant n'en faisoit point de plainte
Ilie, qui en fut enceincte.
Si nos pieds vous semblent honteux,
Est-il rien plus laid, qu'un boiteux ?
Toutefois, ô Cypris la belle,
Un boiteux sa femme t'appelle.
Bref, si nature nous a faits
En quelques choses imparfaits,
Si sont tels vices excusables.
Puis qu'au ciel ils ont leurs semblables.
Mais vous, qui n'aymez que pour l'or,
(Comme toutes femmes encor)
Nous dedaignez, et n'estes chiches
A ceux-là, qui sont les plus riches.

SUR UN CHAPELET DE ROSES

(Du mesme Bembe.)

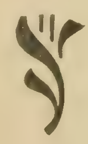
Tu m'a fait un chappeau de roses,
Qui semblent tes deux levres closes,
Et de lis fraischement cueillis,
Qui semblent tes beaux doigts polis,
Les liant d'un fil d'or ensemble,
Qui à tes blonds cheveux resemble.
Mais si jeune tu entendois
L'ouvrage, qu'ont tissu tes doigts,
Tu serois, peut estre, plus sage
A prevoir ton futur dommage.
Ces roses plus ne rougiront,
Et ces lis plus ne blanchiront :
La fleur des ans, qui peu sejourne,
S'en fuit, et jamais ne retourne :
Et le fil te monstre combien
La vie est un fragile bien.
Pourquoy donc m'es-tu si rebelle ?
Mais pourquoy t'es-tu si cruelle ?
Si tu n'as point pitié de moy,
Ayes au moins pitié de toy.

EPITAPHE D'UN PETIT CHIEN

Dessous ceste motte verte
De lis et roses couverte
Gist le petit Peloton,
De qui le poil foleton
Frisoit d'une toison blanche
Le dos, le ventre, et la hanche.
Son nez camard, ses gros yeux
Qui n'estoyent point chassieux,
Sa longue oreille velue
D'une soye crespelue,
Sa queue au petit floquet
Semblant un petit bouquet,
Sa jambe gresle, et sa patte
Plus mignarde qu'une chatte
Avec ses petits chattons,
Ses quatre petits tetons,
Ses dentelettes d'ivoyre,
Et la barbelette noyre
De son musequin friand :
Bref tout son maintien riand
Des pieds jusques à la teste,
Digne d'une telle beste,
Meritoient qu'un chien si beau
Eust un plus riche tumbeau.
Son exercice ordinaire
Estoit de japper et braire,
Courir en haut et en bas,
Et faire cent mille esbas,
Tous estranges et farouches,
Et n'avoit guerre qu'aux mouches
Qui luy faisoient maint torment,
Mais Peloton dextrement
Leur rendoit bien la pareille :
Car se couchant sur l'oreille,
Finement il aguignoit
Quand quelqu'une le poignoit :
Lors d'une habile souplesse
Happant la mouche traistresse,
La serroit bien fort dedans,

Faisant accorder ses dents
Au tintin de sa sonnette
Comme un clavier d'espinette.
Peloton ne caressoit
Sinon ceux qu'il cognoissoit,
Et n'eust pas voulu repaistre
D'autre main que de son maistre:
Qu'il alloit tousjours suyvant,
Quelquefois marchoit devant,
Faisant ne sçay quelle feste
D'un gay branlement de teste.
Peloton tousjours veilloit
Quand son maistre sommeilloit,
Et ne souilloit point sa couche
Du ventre ni de la bouche,
Car sans cesse il gratignoit
Quand ce desir le poignoit :
Tant fut la petite beste
En toutes choses honneste.
Le plus grand mal, ce dit-on,
Que fit nostre Peloton,
(Si mal appelé doit estre)
C'estoit d'esveiller son maistre,
Jappant quelquefois la nuict,
Quand il sentoit quelque bruit,
Ou bien le voyant escrire,
Sauter, pour le faire rire,
Sur la table, et trepigner,
Follastrer, et gratigner,
Et faire tumber sa plume,
Comme il avoit de coustume,
Mais quoy? nature ne fait
En ce monde rien parfait,
Et n'y a chose si belle,
Qui n'ait quelque vice en elle.
Peloton ne mangeoit pas
De la chair à son repas:
Ses viandes plus prisees
C'estoient miettes brisees,
Que celuy, qui le paissoit,
De ses doigts amollissoit:
Aussi sa bouche estoit pleine
Tousjours d'une douce haleine.
Mon dieu quel plaisir c'estoit,
Quand Peloton se grattoit,
Faisant tinter sa sonnette
Avec sa teste folette!

Quel plaisir, quand Peloton
Cheminoit sur un baston,
Ou coiffé d'un petit linge,
Assis comme un petit singe,
Se tenoit mignardelet
D'un maintien damoiselet!
Ou sur les pieds de derriere,
Portant la pique guerrière
Marchoit d'un front asseuré,
Avec un pas mesuré!
Ou couché dessus l'eschine,
Avec ne sçay quelle mine
Il contrefaisoit le mort!
Ou quand il couroit si fort,
Qu'il tournoit comme une boule,
Ou un peloton, qui roule!
Bref, le petit Peloton
Sembloit un petit mouton:
Et ne fut onc creature
De si benigne nature,
Las, mais ce doux passetemps
Ne nous dura pas longtemps:
Car la mort ayant envie
Sur l'aise de nostre vie,
Envoya devers Pluton
Nostre petit Peloton,
Qui maintenant se pourmeine
Parmi ceste ombreuse plaine,
Dont nul ne revient vers nous.
Que maudites soyez-vous
Filandieres de la vie,
D'avoir ainsi par envie
Envoyé devers Pluton
Nostre petit Peloton:
Peloton qui estoit digne
D'estre au ciel un nouveau signe,
Temperant le Chien cruel
D'un primtemps perpetuel.



EPITAPHE D'UN CHAT

Maintenant le vivre me fasche:
Et à fin, Magny, que tu scache',
Pourquoy je suis tant esperdu,
Ce n'est pas pour avoir perdu
Mes anneaux, mon argent, ma bourse:
Et pourquoy est-ce donques? pource
Que j'ay perdu depuis trois jours
Mon bien, mon plaisir, mes amours:
Et quoy? ô souvenance greve !
A peu que le cœur ne me creve
Quand j'en parle, ou quand j'en escris:
C'est Belaud mon petit chat gris,
Belaud, qui fut paraventure
Le plus bel œuvre que nature
Fit onc en matiere de chats :
C'estoit Belaud la mort aux rats
Belaud, dont la beauté fut telle
Qu'elle est digne d'estre immortelle.
Donques Belaud premierement
Ne fut pas gris entierement
Ni tel qu'en France on les void naistre,
Mais tel qu'à Rome on les void estre,
Couvert d'un poil gris argentin,
Ras et poly comme satin,
Couché par ondes sur l'eschine,
Et blanc dessous comme une ermine:
Petit museau, petites dents,
Yeux qui n'estoient point trop ardents,
Mais desquelz la prunelle perse
Imitoit la couleur diverse
Qu'on void en cest arc pluvieux,
Qui se courbe au travers des cieux
La teste à la taille pareille,
Le col grasset, courte l'oreille,
Et dessous un nez ebenin
Un petit mufle lyonnin,
Autour duquel estoit plantee
Une barbelette argentee,
Armant d'un petit poil folet
Son musequin damoiselet.

Jambe gresle, petite patte
Plus qu'une moufle delicate,
Si non alors qu'il desgueinoit
Cela, dont il egratinoit:
La gorge douillette et mignonne,
La queue longue à la guenonne,
Mouchettee diversement
D'un naturel bigarrement :
Le flanc haussé, le ventre large,
Bien retroussé dessous sa charge,
Et le doz moyennement long,
Vray Sourian, s'il en fut onq'.
Tel fut Belaud, la gente beste,
Qui des pieds jusques à la teste,
De telle beauté fut pourveu,
Que son pareil on n'a point veu.
O quel malheur! ô quelle perte,
Qui ne peut estre recouverte!
O quel deuil mon ame en reçoit!
Vrayment la mort, bien qu'elle soit
Plus fiere qu'un ours, l'inhumaine,
Si de voir elle eust pris la peine,
Un tel chat, son cœur endurci
En eust eu, ce croy-je, merci:
Et maintenant ma triste vie
Ne hairoit de vivre l'envie.
Mais la cruelle n'avoit pas
Gousté les follastres esbas
De mon Belaud, ni la soupplesse
De sa gaillarde gentillesse:
Soit qu'il sautast, soit qu'il gratast,
Soit qu'il tournast, ou voltigeast
D'un tour de chat, ou soit encores
Qu'il print un rat, et or' et ores
Le relaschant pour quelque temps
S'en donnast mille passetemps.
Soit que d'une façon gaillarde,
Avec sa patte fretillarde,
Il se frottast le musequin,
Ou soit que ce petit coquin
Privé sautelast sur ma couche,
Ou soit qu'il ravist de ma bouche
La viande sans m'outrager,
Alors qu'il me voyoit manger,
Soit qu'il fist en diverses guises
Mille autres telles mignardises.
Mon dieu, quel passetemps c'estoit
Quand ce Belaud vire-voltoit

Follastre autour d'une pelote!
Quel plaisir, quand sa teste sotte
Suivant sa queue en mille tours,
D'un rouet imitoit le cours!
Ou quand assis sur le derriere
Il s'en faisoit une jartiere,
Et monstrant l'estomac velu
De panne blanche crespelu,
Sembloit, tant sa trongne estoit bonne,
Quelque docteur de la Sorbonne!
Ou quand alors qu'on l'animoit,
A coups de patte il escrimoit,
Et puis appaisoit sa colere
Tout soudain qu'on lui faisoit chere.
Voilà, Magny, les passetemps,
Où Belaud employoit son temps.
N'est-il pas bien à plaindre donques?
Au demeurant tu ne vis onques
Chat plus addroit, ni mieux appris,
A combattre rats et souris.
Belaud sçavoit mille manieres
De les surprendre en leurs tasnieres,
Et lors leur falloit bien trouver
Plus d'un pertuis, pour se sauver:
Car onques rat, tant fust-il viste,
Ne se vit sauver à la fuite
Devant Belaud. Au demeurant
Belaud n'estoit pas ignorant:
Il sçavoit bien, tant fut traictable,
Prendre la chair dessus la table,
J'entens, quand on luy presentoit,
Car autrement il vous grattoit,
Et avec la patte friande
De loin muguetoit la viande.
Belaud n'estoit point mal-plaisant,
Belaud n'estoit point mal-faisant,
Et ne fit onq' plus grand dommage
Que de manger un vieux fromage,
Une linotte, et un pinson,
Qui le faschoient de leur chanson.
Mais quoy, Magny? nous mesmes hommes
Parfaits de tous poincts nous ne sommes.
Belaud n'estoit point de ces chats,
Qui nuict et jour vont au pourchas,
N'ayant souci que de leur panse:
Il ne faisoit si grand' despense,
Mais estoit sobre à son repas,
Et ne mangeoit que par compas.

Aussi n'estoit-ce sa nature
De faire par tout son ordure,
Comme un tas de chats, qui ne font
Que gaster tout par où ils vont:
Car Belaud, la gentille beste,
Si de quelque acte moins qu'honneste
Contraint possible il eust esté,
Avoit bien ceste honnesteté
De cacher dessous de la cendre
Ce qu'il estoit contraint de rendre.
Belaud me servoit de jouet,
Belaud ne filoit au rouet,
Grommelant une letanie
De longue et fascheuse harmonie,
Ainsi se plaignoit mignardement
D'un enfantin myaudement.
Belaud (que j'aye souvenance)
Ne me fit onq' plus grand' offense
Que de me reveiller la nuict,
Quand il entr'oyoit quelque bruit
De rats qui rongoient ma paillasse:
Car lors il leur donnoit la chasse,
Et si dextrement les happoit,
Que jamais un n'en eschappoit.
Mais, las, depuis que ceste fiere
Tua de sa dextre meurtriere
La seure garde de mon corps,
Plus en seureté je ne dors:
Et or', ô douleurs nompareilles!
Les rats me mangent les oreilles:
Mesmes tous les vers que j'escris,
Sont rongez de rats et souris
Vrayment les Dieux sont pitoyables
Aux pauvres humains miserables,
Tousjours leur annonçant leurs maux,
Soit par la mort des animaux,
Ou soit par quelque autre presage,
Des cieux le plus certain message.
Le jour que la sœur de Cloton
Ravit mon petit Peloton,
Je dis, j'en ay bien souvenance,
Que quelque maligne influence
Menassoit mon chef de là haut,
Et c'estoit la mort de Belaud:
Car quelle plus grande tempeste
Me pouvoit fouldroyer la teste?
Belaud estoit mon cher mignon,
Belaud estoit mon compagnon

A la chambre, au lict, à la table,
Belaud estoit plus accointable
Oue n'est un petit chien friand,
Et de nuict n'allait point criand
Comme ces gros marcoux terribles
En longs miaudemens horribles:
Aussi le petit mitouard
N'entra jamais en matouard:
Et en Belaud, quelle disgrace!
De Belaud s'est perdu la race.
Que pleust à Dieu, petit Belon,
Que j'eusse l'esprit assez bon,
De pouvoir en quelque beau stile
Blasonner ta grace gentile,
D'un vers aussi mignard que toy:
Belaud, je te promets ma foy,
Que tu vivrois, tant que sur terre
Les chats aux rats feront la guerre.



EPITAPHE DE L'ABBE BONNET

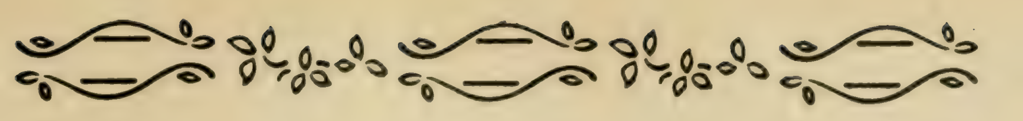
Cy gist Bonnet, qui tout sçavoit,
Bonnet, qui la prattique avoit
De tous les secrets de nature,
Dont il parloit à l'aventure,
Car il eut si subtil esprit ,
Qu'onq' il n'en leut un seul escript.
Bonnet ne leut onq' en sa vie
Un seul mot de philosophie,
Et si en sçavoit, ce dit-on,
Plus qu'Aristote, ni Platon.
Bonnet fut un docteur sans titre,
Sans loy, paragraphe, et chapitre.
Bonnet avait leu tous autheurs,
Fors poëtes et orateurs:
D'histoires, et mathematiques,
Et telles sciences antiques,
Il s'en mocquoit: au demeurant
De rien il n'estoit ignorant.
Mais sa science principale
Estoit une occulte Caballe,
Qui n'avait rien de deffendu,
Car on n'y eust rien entendu.
Bonnet entendoit la Magie
Aussi bien que l'Astrologie:
Bonnet le futur predisoit,
Et de tous presages faisoit
Sur mutations de provinces,
Sur guerres, et sur morts de princes:
Maïs il n'eut onques le sçavoir
De pouvoir la sienne prevoir.
Bonnet sceut la langue Hebraïque
Aussi bien que la Caldaïque,
Mais en Latin le bon Abbé
N'y entendoit ni A, ni B.
Bonnet avoit mis en usage
Un barragouin de langage
Entremeslé d'Italien,
De François, et Savoysien.

Bonnet fut de l'Academie
De ceux qui soufflent l'Alchemie,
Et avoit soufflé tout son bien,
Pour multiplier tout en rien.
Bonnet sçavait donner au verre
La couleur d'une belle pierre:
Bonnet sçavoit un grand tresor,
Bonnet sçavoit un fleuve d'or,
Et avoit trouvé des minieres
De métaux de toutes manieres.
Bonnet avait deux pleins tonneaux
De bagues, de pierres, d'anneaux,
D'or en masse, et parloit sans cesse
De ses biens, et de sa richesse.
Bonnet estoit de tout mestiers,
Bonnet fréquentoit les moustiers,
Et tousjours barbottoit des lèvres:
Bonnet sçavoit guerir des fievres
Par billets au col attachez:
Bonnet detestoit les peçhez,
Mais en proces, en plaidoirie,
C'estoit une droicte Furie.
Bonnet fut cholere et mutin,
Bonnet resembloit un Lutin,
Qui va, qui tourne, qui tracasse
Toute la nuict parmi la place.
Bonnet portoit barbe de chat,
Bonnet estoit de poil de rat
Bonnet fut de moyen corsage,
Bonnet estoit rouge en visage,
Avecques un œil de furet,
Et sec comme un haran soret:
Bonnet eut la teste pointue,
Et le col comme une tortue.
Bonnet s'accoustroit tous les jours
De deux soutanes de velours,
Et ne changeoit point de vesture
Pour le chaud, ni pour la froidure.
Bonnet estoit tousjours crotté
En hyver, et poudreux l'esté:
Et tousjours trainoit par la rue
Quelque semelle decousue.
Bonnet, soit qu'il plust ou fist beau,
Portoit tousjours un vieux chappeau,
Et ne porta, tant fust grand'feste,
Qu'après sa mort bonnet en teste.
Bref, ce Bonnet fut un Bonnet,

Qui jamais ne porta bonnet.
Bonnet alloit sur une mule
Aussi vieille que Pape Jule,
Accompagné d'un gros vallet
Tousjours crotté jusqu'au collet,
Avec la bride et couverture
Digne d'une telle monture.
Bonnet pour la chambre vestoit
Une chamarre, qui estoit
De peau de loup. Quant à sa table
Il usoit pour mets delectable
D'oignons tous cruds, et de porreaux,
Et tousjours il sentoit les aulx:
Les aulx estoient le musq' et l'ambre,
Dont Bonnet parfumoit sa chambre.
Bonnet beuvoit grec et latin,
Bonnet s'enyvroit au matin
Pour tout le jour, et après boire
Bonnet s'en vouloit faire croire.
Bonnet en tout se cognoissoit,
Bonnet de tous maux guerissoit,
Et si n'usoit que d'eau de vie:
Mais la mort, qui en eut envie,
Tellement ses forces ravit,
Que son eau rien ne luy servit.
Bonnet faisoit mille trafiques,
Bonnet scavoit mille pratiques
En procez: et les plus famez
De ces courtisans affamez,
En matiere de benefices
Pres de luy n'estoient que novices.
Pour bien emboucher un tesmoin,
Et pour bien s'aider au besoin
D'une vieille lettre authentique,
Pour trouver quelque titre antique,
Pour rendre un procez eternel,
Pour faire un civil criminel,
Et pour donner une traverse
Au droit de sa partie adverse,
Pour estonner de son caquet
Un juge, une court, un parquet,
Pour faire une importune instance,
Pour appeller d'une sentence,
Pour cognoistre cela qui poingt
Et pour soudain prendre le poinct
De quelque matiere profonde,
Il n'estoit qu'un Bonnet au monde.

Vray est, qu'on luy fit maint excez,
Mais il gaigna tous ses procez:
Et fut Bonnet tant habile homme,
Qu'onq' ne perdit en court de Romme,
Ou fust à droit, ou fust à tort,
Procez si non contre la mort :
Dont encores il se lamente
(Ce croy-je) devant Rhadamante:
Mais Bonnet aura beau crier,
S'il peut Rhadamante plier.





A BERTRAN BERGIER

Poëte dithyrambique.

Pour avoir songé en Parnase,
    Et humé de l'eau de Pegase,
    Ascree en un moment fut fait
    De bouvier, poëte parfait:
Montrant que la seule nature
    Sans art, sans travail, et sans cure
    Fait naistre le poëte, avant
    Qu'il ait songé d'estre sçavant.
Bergier, qui as l'experience
    De ceste gaillarde science,
    Ce qu'Ascree a chanté de soy,
    Tu le peux bien chanter de toy.
Et plus: car sans l'eau cristaline
    De la fontaine Cabaline,
    Et sans le mont deux fois cornu
    Tu es poëte devenu.
Ton ame estant eguillonnee
    D'une fureur Appolinee,
    Te fit, et ne sçait-on comment,
    Naistre poëte en un moment.
Ta bouche, des Dieux interprete,
    Sans mascher le laurier prophete,
    Nous decouvre les hauts secrets
    De leurs mysteres plus sacrez.
Tu ne prins onques fantasie
    De lire aucune poësie,
    Soit de ce temps, soit de jadis,
    Et si fais des vers plus que dix.
Tu ne sçais que c'est de mesures,
    D'apostrophes, ni de cesures,
    Ni de ces preceptes divers
    Qui monstrent à faire des vers.
Aussi les vers du temps d'Orphee,
    D'Homere, Hesiode, et Musee,
    Ne venoient d'art, mais seulement
    D'un franc naturel mouvement.

Les Bergers, avec leurs musettes,
Gardant leurs brebis camusettes,
Premiers inventerent les sons
De ces poëtiques chansons.
Depuis geisnant tel exercice
Sous un miserable artifice,
Ce qu'avoient de bon les premiers,
Fut corrompu par les derniers.
De là vindrent ces Eneides,
Et ces fascheuses Thebaïdes,
Où n'y a vers sur qui ses doigts
On n'ait rongé plus de cent fois.
Mais toy Berger de franc courage,
Qui tiens encor du premier âge,
D'un tel mors tu n'as point bridé
Ton esprit librement guïdé:
Ains comme on void dans la carriere
Lors qu'on debouche la barriere,
Le cheval au cours s'elancer,
Pour ses compaignons devancer,
Ta Muse de fureur guidee,
Volant à course debridee,
A laissé loin derriere soy
Ceux qui sont partis devant toy.
D'un cours plus leger que la foudre
Tu leur as mis aux yeux la poudre,
Nous monstrant d'un trac non batu,
Le vray sentier de la vertu.
Premier tu fis des dithyrambes,
Lesquels n'avoyent ni pieds, ni jambes,
Ains comme balles, d'un grand saut
Bondissoient en bas, et en haut.
Tu dis maintes gayes sornettes,
Sur le bruit que font les sonnettes,
Accordant au vol des oyseaux,
Les horloges, et leurs appeaux.
Apres en rimes heroïques
Tu fis de gros vers bedonniques,
Puis en d'autres vers plus petits
Tu fis des hachi gigotis.
Ainsi nous oyons dans Virgile,
Galoper le coursier agile,
Et les vers d'Homere exprimer,
Le floflotement de la mer.
Que diray-je des autres graces,
Que les Dieux comme à pleines tasses
Ont versé dessus toy, à fin

D'en faire un chef d'œuvre divin ?
Tu as au chef tant de cervelle,
Qu'une autre Minerve nouvelle
Pourroit naistre de ton cerveau,
Comme d'un Jupiter nouveau.
Mais ceste barbe venerable,
Mais ce grave port honorable,
Qui d'auguste a je ne sçay quoy,
Ne sont-ils pas dignes d'un Roy ?
Si les Roys avoyent cognoissance
De toy, et de ta suffisance,
Sans toy ils ne prendroient repas,
Et sans toy ne feroient un pas.
Car quand il te plaist de bien dire,
Tu dis mille bons mots pour rire,
Serenant de ton front joyeux
Tout soin et chagrin ennuyeux.

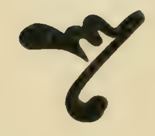


EPITAPHE D'UN FLAMBEAU

Passant, ce malheureux tumbeau
Couvre les cendres d'un Flambeau
N'agueres pire que la flamme
Que songea la Troienne Dame,
Qui en effroyables abbois
Finit sa miserable voix.
Pire que la torche ennemie,
Qui dessus la ville endormie,
Au milieu du cœur Orgien,
Trahissoit le mur Phrygien.
Pire que la lampe homicide
De celuy, qui dedans Elide,
Gallopant sur un pont d'airain,
Contrefaisoit le Souverain.
Flambeau dont la flamme animee,
Avoit toute France allumee,
Flambeau, ce croy-je, qui eust or'
Embrasé tout le monde encor',
Si le ciel d'un soudain orage
N'eust esteinct l'ardeur de sa rage,
L'abîsmant au centre odieux,
Avec les ennemis des Dieux:
Où ceste malheureuse torche,
Des fureurs la plus fine emorche,
Sert encor' de flambeau qui luit
Es mains des filles de la Nuict.
Flambeau plus noir, que ceux qu'on porte
Autour d'une charongne morte:
Flambeau sorcier, flambeau fatal,
Pire que le tison natal
De Meleagre, et pire encores
Que le feu violeur, qui ores
Sacrilegement furieux
Saccage les temples des Dieux,
Or' attise au foyer des villes
Le brasier des guerres civiles.
Flambeau pire que tous ceux-là,
Dont le Picard voit çà et là
Darder les flammes enragees
Sur ses bourgades saccagees.

Flambeau puant, flambeau fumeux,
Flambeau petillant, et gommeux,
Flambeau oingt de poix, et de soulphre
Emprunté du stygieux goulphre.
Flambeau secret, flambeau mutin,
Flambeau plus ardent au butin,
Qu'une fiere et cruelle armee
Au sac d'une ville enflammee.
Flambeau du soulphre plus amis,
Que le feu forcenant parmi
La poictrine Sicilienne,
Ou la poussière Thracienne:
Ni que le traict Olympien,
Dont le marteau Cyclopien
Arme la punissante dextre
A lancer les foudres adextre;
Ni que le boulet furieux,
Dont l'Alemant industrieux
Par son canon espouvantable
Rendit le tonnerre imitable:
Flambeau pire que le brandon
De la mere de Cupidon,
Flambeau, peur des chastes familles,
Flambeau, peste des jeunes filles,
Plus furieux que cestuy-là,
Qui la Sœur de Caune brusla,
Ni que l'ardeur impetueuse,
Qui rendit Myrrhe incestueuse,
Ni que le feu demesuré,
Qui d'un desir denaturé
Conceut en la Royne de Crete
Du taureau l'amour indiscrete.
Ce Flambeau, quand plus il ventoit,
D'autant plus sa force augmentoit,
Voire fut de telle nature,
Qu'en l'onde il eust pris nourriture,
Tellement il estoit armé
D'un feu fatalement charmé.
Sa fureur pour un temps cachee
Sembloit quelque peu relaschee,
Mais depuis, que d'un nouveau feu
A dextre esclairer on a veu
Jupiter dardant ses tempestes
Sur tant de miserables testes,
Ce Flambeau demi languissant
S'estoit fait plus fort et puissant:

Flambeau, dont les mortes flammesches
Maintenant allument les mesches,
Qui esclairent au noir sejour,
Où jamais n'esclaire le jour.
Va donques, Flambeau de Furie,
Va exercer ta seigneurie,
Au plus creux du goulphre beant
Sur quelque fouldroyé geant,
Puis que jadis d'un tel college
Tu fus le Flambeau sacrilege.
Flambeau des enfers envoyé,
Flambeau par les cieux foudroyé,
Ores ta flamme est inutile:
Mais quiconques fut le Perile,
Qui t'alluma dedans Paris,
Il eut faute d'un Phalaris.

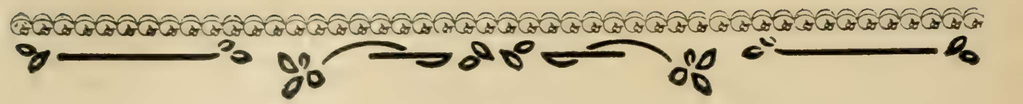


CONTRE UNE VIEILLE

Vieille plus vieille que le monde,
Vieille plus que l'ordure immonde,
Vieille plus que la Fievre blesme,
Et plus morte que la Mort mesme,
Plus que la Fureur furieuse,
Et plus que l'Envie envieuse.
Tu es une attise-querelle,
Tu es sorciere, et maquerelle,
Tu es hypocrite, et bigotte,
Et tousjours ta bouche marmotte
Je ne sçay quoy: tu es au reste
Plus dangereuse que la peste.
Pour blesser une renommee
Avec ta langue envenimee,
Pour diffamer tout un lignage,
Pour troubler tout un voisinage,
Un royaume, une seigneurie,
Il ne faut point d'autre Furie.
Et toutefois, vieille Gorgone,
Toutefois, vieille Tysiphone,
Tu oses bien porter envie
Aux doux passetemps de ma vie,
Et n'as honte, vieille prestresse,
De t'accoster de ma maistresse.
Toujours, vieille, tu la conseilles,
Tousjours tu lui souffle aux oreilles
Quelque charme, pour en son ame
Esteindre l'amoureuse flamme,
Et pour empescher que la belle
Ne m'aime, comme je fais elle.
Tu luy proposes l'infamie
D'une fausse langue ennemie,
La honte de son parentage,
La perte de son mariage,
Et mil' autres maux, qui arrivent
A celles qui l'amour ensuyvent.
Puis usant d'une autre finesse,
Tu tiens à blasmer la jeunesse,
Et luy dis de nous autres hommes,
Que pour la plus grand' part nous sommes

En amours de leger courage,
Mais les plus jeunes d'avantage.
Lors tu mets en jeu quelque Moine,
Ou quelque monsieur le Chanoine,
Qui a force ducats en bourse,
Où il y a plus de ressource
Qu'en ces prodigues de gambades,
Qui ne donnent que des aubades.
Ainsi avecque mille ruses
La simplicité tu abuses
De ces pauvres filles craintives:
Mais celles qui sont plus retives
A tes devotes remontrances,
Plus horriblement tu les tances.
Tu les menaces d'une mere,
D'un frere, d'un oncle, d'un pere,
Si les pauvrettes n'abandonnent
Ces amoureux, qui rien ne donnent,
Et puis s'en vantent par la ville,
S'ils trouvent quelque mal'-habile.
Tu leur dis, qu'elles sont charmees,
Et qu'elles ne sont point aimees,
Semant dedans leur fantaisie,
Une graine de jalousie,
Qui empoisonne les pensees
De ces chetives insensees.
Tu dis, que tu sçais la maniere
De rendre une ame prisonniere,
Ou de la rendre desliee,
S'il luy fasche d'estre oubliee,
Et que pour monstrer ta science
Tu en feras l'experience.
Et vrayment, vieille enchanteresse,
J'apperçoy bien que ma maistresse
Ne me fait plus si bonne chere
Qu'elle souloit, et que legere
Elle retire sa pensee
De qui ne l'a point offensee.
Mais je ne m'en donne merveille,
Veu que tu es la nompareille
En toutes manieres de charmes,
Et que souvent de telles armes
Tu as gasté mainte famille,
Et seduit mainte pauvre fille.
Tu peux destourner en arriere
Du ciel la course coutumiere,

Tu peux ensanglanter la Lune
Tu peux tirer sous la nuict brune
Les umbres de leur sepulture,
Et faire force à la nature.
Tu peux faire, si bon te semble,
Que sous tes pieds la terre tremble,
Que les fleuves contre leur source
Tournent la bride de leur course,
Et que les arbres des montagnes
Descendent au bas des campagnes.
Ores tu marches solitere
Parmi l'horreur d'un cimetere,
Or' autour r'une croix celee
Tu guides toute eschevelee
Le bal que la Sorciere meine
Le dernier jour de la semaine.
Par toy les vignes son gelees,
Par toy les plaines sont greslees,
Par toy les arbres se dementent
Par toy les laboureurs lamentent
Leurs bleds perdus, et par toy pleurent
Les bergers leurs troupeaux qui meurent.
Tu peux faire tout ce dommage,
Et peux encores d'avantage:
Mais pour esteindre dans une ame
L'ardeur d'une amoureuse flamme,
Tu n'as recepte plus certaine,
Que ton regard, et ton haleine.



L'ANTEROTIQUE

DE LA VIEILLE ET JEUNE AMIE

Vieille, aussi vieille comme celle
Qui après l'onde universelle
Du ject de la pierre feconde
Engendra la moitié du monde.
Vieille, plus sale qu'Avarice,
Vieille, qui serois bien nourrice
A celle de Nestor le sage.
Vieille qui portes au visage,
Et aux moins laids endroits de toy
Des sillons à coucher le doy.
Vieille, qui as, ô vieille beste,
Plus d'yeux que de cheveux en teste.
Vieille à trois petits bouts de dents,
Tous rouillez dehors et dedans,
Vieille qui as jouë et narine
Bordées de crasse et farine,
De bave la bouche et gencive,
Et les yeux d'escarlate vive.
Vieille, qui as telle couleur,
Que celle qui, par grand' douleur,
Du bien d'autruy se lamentant,
Se va soy mesme tormentant :
Et couchée à plat sur le ventre,
En lieu où point le soleil n'entre,
Pour nourrissement de ses œuvres
Se paist de serpens et couleuvres.
Vieille horrible plus que Meduse
Vieille au ventre: holà ma Muse,
Veux-tu toucher les membres ords
Qui point ne se monstrent dehors?
Veu que ce qui au jour se montre
Est de si hideuse rencontre,
Que mesmes le soleil se cache,
De peur d'y prendre quelque tache:
Je te pry, ne t'y souille point,
De peur que, venant sur le poinct
De la beauté, pour qui j'endure,

Tu n'y apportes quelque ordure.
Vieille donc plus que toy vileine,
Vieille qui rends semblable haleine
A celle du stigieux gouphre:
Ou d'une maniere de souphre:
Et si à rire tu te boutes,
Semble à ceux qui sont aux escoutes,
Ouir l'espouvantable voix
Du chien portier à trois abbois.
Vieille, peur des chastes familles,
Vieille, peste des jeunes filles,
Que tout pere avare et antique,
Et toute matrone pudique,
Craignent trop plus, que le berger
Du loup ne doute le danger.
Bien infortuné devoit estre
L'astre, sous qui tu vins à naistre,
Et bien estoyent faschez les Dieux,
Quand tu nacquis en ces bas lieux,
Qui des maux y semes encore
Plus que la fatale Pandore.
O que n'ay-je de vehemence
Autant que tu as de semence
D'estranges vices, et divers!
Ma plume vomiroit un vers,
Teint au sang de ce malheureux,
Qui de peur du traict dangereux
Que la Muse alloit debandant,
Sauva sa vie en se pendant.
Vieille, que tous oyseaux funebres,
Chats-huans, amis des tenebres,
Avec maint charongneux corbeau
Ont jà condamnee au tombeau.
Que di-je? tu ne mourras point,
Pour ce que la mort, qui tous poingt
Quoiqu'elle soit fiere, et terrible,
Te voyant encor plus horrible,
De toy approcher n'osera,
Mais de peur tremblante sera.
Comment? ell' cuidera ainçois,
Que la mort de la Mort tu sois!
Ou bien, si le ciel pitoyable
De ce monstre tant incroyable
Purge la terre, qui tel fruict
Voudroit onques n'avoir produit,
Ton ame sale et despiteuse,

Sortant de sa prison hideuse,
S'en ira blasphemer là-bas,
Prenant (comme ici) ses esbas,
A donner peines et encombres.
Malheur à vous (ô pauvres ombres)
Qui d'endurer serez contraintes
Les foüets, torches et attaintes
Et la cruelle seigneurie
De cette quatriesme furie.
Quand tu vois, ô vieille et immunde
Vieille, deshonneur de ce munde,
Celle qui (si bien m'en souvient)
Sur l'an quinzieme à peine vient,
Qui envoy jusques aux talons
Des cheveux si crespes et blonds,
Qu'il font honte au beau soleil mesme:
Cheveux dignes d'un diademe,
Cheveux qui d'un fil delié
M'ont à eux si très fort lié
Que la mort le seul fer sera
Qui ce doux lien brisera.
Cheveux dont ce petit enfant
Qui sur les Dieux est triomphant,
A fait la corde, dont il tire
Traits empennez de doux martire.
Ces traits sont les beaux yeux rians
Qui ont (tant me semblent frians),
Te croy-je, depuis ma naissance.
Ma mort, ma vie, en leur puissance.
L'arc, sont ces beaux sourcis voutis :
Ainsi, d'Amour tous les outils,
(Quoy qu'il s'en fasche, ou qu'il en hongne)
Sont empruntez de ma mignonne,
Qui a bien d'avantage encores.
Et quoi ? Ton front qui or' et ores
Semble le ciel, quand il descœuvre
Le plus luisant de son chef-d'œuvre,
Ou quand quelque petite nuë
Nous rend sa clarté moins cogneuë.
Le beau teint, qui nostre sejour
Embellit encor d'un beau jour,
Et tel qu'on voit lorsque l'Aurore
L'Orient de pourpre colore :
Teint qui fais le ciel amoureux
De la terre, et moy langoureux.
Ce nez, ce menton, ceste joue

Ces lèvres où souvent se joue
Amour, quand il monstre en riant
Tous les thrésors de l'Orient,
D'où sort une haleine fleurante
Mieux qu'Arabie l'odorante :
D'où sort l'angelique parler,
A qui ne pourroit s'egaler
La plus ravissante douceur
Du lut des ennuis effaceurs,
Encore qu'Albert le manie :
Mais bien ressemble l'harmonie,
Et les accords melodieux,
Qu'on vit à la table des Dieux.
Bref (et de peur que d'aventure
Mon œil, ma main, mon escripture,
Ne s'égarent, ou perdent, voire
Par ceste vallee d'yvoire,
Et ces petits coustaux d'albastre)
M'amie est un beau petit astre,
Si clair, si net, que je crains bien
Que le ciel ne l'avoue sien.
Bien estoit l'influence heureuse
De la belle estoille amoureuse
Sous qui m'amie prit naissance,
Et les Dieux, qui ont cognoissance
De tout, nous furent bien amis,
Veu que celle au monde ils ont mis,
Qui seule y a plus apporté
D'amour, de grace, et de beauté,
Que d'odeurs l'Arabie heureuse,
De perles l'Inde plantureuse,
Où le verd printemps de fleurettes,
Fideles tesmoins d'amourettes.
Que pleust aux Muses et Charites
D'honorer selon les merites
De la belle, que j'ayme tant,
Sans cesse je l'yroy chantant,
Et par des vers qui seroyent tels,
Qu'elle et moy serions immortels.
Quand tu vois, ô vieille edentee,
Que la beauté que j'ay chantee,
D'un œil folastre me sourit,
Et nos cœurs ensemble nourrit
D'humides baisers, qui ressemblent
Ceux, qui les colombes assemblent,
Remordant, la vindicative,

Ma levre de sa dent lascive,
Et d'un long soupir addouci
M'embrasse et serre tout ainsi
Que la vigne aux cent bras espars,
Estreint l'ormeau de toutes parts.
Lors de moy approcher tu oses
Pour me faire semblables choses,
Je suy' ton Dieu plus qu'à demi,
Tu m'appelles ton doux ami.
Mots qui aux oreilles me sonnent
Si doucement, que plus m'estonnent
Que les grenouilles, ou cygales,
Ou que l'enroué des cymbales
De tous les ecouillez ensemble
De la vieille qui te ressemble
Et court par la montaigne Idée
De lyons indontez guidee :
Pour l'amour, qui par tout le monde,
Comme toy, la rend furibonde.
Si que mes moüelles, qui ardent
Aux douces flammes, que leur dardent
Les yeux archers de ma maistresse,
Te voyant, vieille enchanteresse,
Deviennent, je ne sçay comment,
Toutes froides en un moment.
Or fais-tu maintenant bien voir,
Quel est (ô Amour !) ton pouvoir ;
Certes vanter tu te peux bien
Qu'en ciel et terre n'y a rien,
Qui plus fort que ton feu se treuve ;
Tu en as, vieille, fait l'espreuve,
Qui en ta plus chaude partie
Et plus froide que la Seythie,
Où les hautes Alpes cornuës
De neige comme toy chenuës.
Toutefois ces regards meslez
Aux doux baisers emmiellez
De deux ensemble perissans
Eschauffent tes os languissans.

LA COURTISANNE REPENTIE

Du Latin de P. Guillebert.

Retirez-vous, amoureuses pensees
Des faux plaisirs de Venus offensees,
Et toy qui es le pere du souci,
Cruel enfant, retire toy aussi.
Retirez vous, ourdisseurs de finesse,
Propos flatteurs, qui gastez la jeunesse,
Larmes, souspirs, nostre plus grand sçavoir,
Subtils appas pour les fols decevoir:
Retirez vous, petites mignardises,
Et vous, du lict folastres gaillardises,
Et tout cela, que par art feminin.
Amour detrempe au miel de son venin.
Adieu, adieu, vous qui m'avez aimee,
Et qui m'avez surmonté desarmee :
Adieu, troppeau affronteur bien instruit,
Troppeau Romain, qui la grand'Louve suit.
D'un long adieu, adieu donc, mes complices,
Qui vieillissez au bourbier de vos vices,
Qui maintenant sur la fleur de vos ans
De toutes pars ceintes de courtisans,
Vous assemblez par leur sotte largesse
Injustement une fausse richesse,
Ou qui gaignez, ô misérable gain !
A tous venans nuict et jour vostre pain.
Je ne veux plus, pour tels loyers acquerre,
Gaigner la solde en l'amoureuse guerre:
Je ne veux plus ces finesses brasser,
Je ne veux plus les amans enlacer
Par tels appas de promesses frivoles,
Ni pour l'argent donner belles paroles.
Par la cité, portant dessus le front
Le feint martel, je n'iray comme vont,
Quand la fureur les a fait plus malades,
Du dieu Bacchus les vineuses Menades.
Je laisse là tous ces sifflets menus,
Sifflets tant bien des amoureux cognus:
Je ne veux plus me pourmener en coche,
Marque jadis des Dames sans reproche,
Signe aujourdhuy des vices effrontez,
Qui ont rendu nos honneurs ehontez.

Rome, qui as veu de tes sept montaignes
Tout l'univers ployé sous tes enseignes,
Tu ne vois plus, pour ton plus grand bonheur,
Qu'un grand troppeau de filles sans honneur.
T'a point laissé Ilie la Vestale
De tant de maux la semence fatale ?
Ou si tu tiens ces desirs vicieux
De celle-là, qui mise entre les Dieux
Pour celebrer ses festes impudiques,
Fait despouiller celles qui sont publiques ?
Tiendrois-tu point, ô Romaine cité,
De ton autheur ton impudicité ?
Qui enleva par publiques rapines
Impudemment les craintives Sabines.
Mars te donna un esprit belliqueur,
Tu tiens d'Ilie à ceste heure le cœur :
Les anciens ont adoré le pere,
Et maintenant nous adorons la mere.
Voilà le poinct de toute ma douleur,
Voilà l'object de mon premier malheur,
La liberté trop librement permise,
Qu'impudemment tes vices ont acquise.
Adieu donc, fards, dont mon visage est peint,
Boistes, où sont les couleurs de mon teint,
Eaux, et empoix, dont la face on desguise,
Croye, et Ceruse, et Biaque de Venise.
Je prens de vous congé pour tout jamais,
Je ne veux plus me peindre desormais,
Ains dès ici j'abandonne l'usage
Du fard menteur, qui gaste le visage :
De la beauté je me veux contenter,
Que m'a voulu nature presenter,
Et ne veux plus, pour me faire plus belle,
Changer par art ma forme naturelle.
Plus de pincette, et miroir je ne veux :
Adieu le soin de friser les cheveux,
Eaux, et unguents par lesquels on efface
Taches, rougeurs, et rousseurs de la face,
Ce qui deride, et plus estroittement
Serre la peau dessous le vestement :
Ce qui les dents convertist en yvoire,
Et des sourcis la voute rend plus noire :
Ce qui les doigts crasseux, et mal polis,
Change en couleur de roses, et de lis.
Adieu vous dy, ô vous herbes encore,
Par qui le chef de jaune se colore :

Drogues adieu, et adieu tout cela
Par qui revint mon poil, qui s'en alla :
Adieu encor' la caute medecine,
Qui m'a gardé de réclamer Lucine.
Adieu par qui s'échauffe la froideur,
Adieu par qui se corrige l'odeur,
Eaux de senteurs, musq', et civette, et ambre,
Parfums du lict, et parfums de la chambre :
Le luth, le bal, et tout ce qui plaist mieux
Soit du Petrarque, ou soit du Furieux.
Adieu, liens, enchantemens, et charmes,
Qui de nostre art sont les dernières armes.
Adieu fenestre, et porte où trop souvent
J'ai amusé l'amoureux poursuivant,
Porte cent fois, d'une main courroucee,
Des fols amans en colere poussee.
Adieu sifflets, et petits bruits legers,
Signes, qui sont mutuels messagers,
Et tous les arts, dont la vieîlle rusee
Sçait appaster la jeunesse abusee.
O bon Advis, si tu es quelque Dieu,
Je prens franchise en ton plus sacré lieu,
Te presentant la despouille du vice,
Comme nonnain vouee à ton service.
J'apporte ici la cendre des plaisirs,
Qui ont bruslé mes plus jeunes desirs,
Et le mespris de tout cela qu'ameine
Le faux appas de ceste vie humaine :
Affranchis donc mes esprits retenus
Trop longuement sous les loix de Venus.
Et quant à vous, ô robbes Tyriennes,
Robbes de soye, et perles Indiennes,
Petis anneaux par l'oreille passez
Riches carcans à mon col enlacez
Pompeux habits, dont la molle richesse
Fut le loyer de ma folle jeunesse,
Ou soyez-vous par la flamme abolis,
Ou au plus creux de l'onde ensevelis :
Rien n'en demeure, et ne soit, moy bruslee,
Flammesche aucune à mes cendres meslee.

❧ ❧ ❧

LA CONTRE-REPENTIE

Du mesme Gillebert.

Si mon esprit, qui peut sortir dehors
De ce qui n'est que prison de son corps,
Suivant tousjours sa trace coustumiere
Recherche encor' la liberté premiere,
Si le sejour d'un travail ocieux,
Nourrissement des desirs vicieux,
Reveille en moy la flamme accoustumee,
Pourquoy, helas, d'un nœud si rigoureux
Ay-je lié mes ans plus vigoureux ?
Et pourquoy s'est la douceur de ma vie
Dessous un joug si pesant asservie ?
Folle, pourquoy en lieu si reserré
Dedans mon corps s'est mon cœur enterré,
Si en moy-mesme estant ensevelie,
Je suis encor' de la flamme assaillie ?
Or adieu donc, vaine captivité,
Qui serve tiens nostre pudicité,
Pudicité sous miserable feinte
D'un soin forcé honteusement contrainte.
Mere d'Amour, suivant mes premiers vœux,
Dessous tes lois remettre je me veux,
Dont je voudrois n'estre jamais sortie,
Et me repens de m'estre repentie.
Car veu le soin, les travaux et dangers,
Dont et par terre, et par flots estrangers
Nous sommes ceints, veu la folie humaine
Ambitieuse aux causes de sa peine,
Ose-tu bien, ô rigoureux Censeur,
De nos plaisirs corrompre la douceur ?
Ose'-tu bien l'Amour nous interdire,
Qui de nos maux le seul bien se peut dire ?
Reposez donc aux champs Elysiens,
Reposez-vous, esprits des anciens :
Et tousjours soyent de roses rougissantes,
Et de beaux lis vos urnes florissantes :
Pour à bon droit avoir deifié
Ce saint trouppeau à Venus dedié,
Ce saint trouppeau de filles plus humaines,

Tant reveré des Matrones Romaines.
Cypris ainsi, source de nostre sang,
Entre les Dieux jadis trouva son rang.
Et sçavez-vous, qui l'a faite si grande?
Cypris la belle estoit de nostre bande.
Si Flore n'eust fait le peuple heritier
De tant de biens gaignez à ce mestier,
Le peuple n'eust, pour la memoire d'elle,
Par tant d'honneurs rendu Flore immortelle.
Et toy, qui es nostre premier honneur,
Romaine Ilie, à ce mesme bonheur
T'appelle encor' ta martiale Rome,
Qui de son sang l'origine te nomme.
Hélas pourquoy allons-nous donc courant
Après l'avis du sot peuple ignorant ?
Pourquoy defend la loy mal equitable,
Cela qui est sainctement imitable?
Pourquoy sont tant nos desirs ennemis
De ce qu'aux Dieux les hommes ont permis?
Pourquoy nous a la liberté ravie
Ce faux honneur, tyran de nostre vie ?
Rome, feignons qu'on nous chasse d'ici,
Soudainement tu te verras aussi
Abandonner, car ceste seule perte
Pourra suffire à te rendre deserte:
Soudain de toy l'estranger s'enfuira,
D'y demeurer le moyne s'ennuyra,
Et de tes murs se rendra fugitive
Des courtisans la grand'troppe lascive.
Des monuments par le temps devorez
Nous sommes seuls ornemens demeurez,
Seuls ornemens de l'antique memoire,
Et de ce lieu la renaissante gloire.
Rome, qui sceus tout le monde donter,
Tu le peux bien encore surmonter
Par le moyen des armes Cypriennes,
Et regaigner les palmes anciennes.
Desormais donc à mon col soit permis
Jetter le joug, où je l'avois soumis,
Et desormais retourne la franchise
De pere en fils à nostre sang acquise:
Franchise las, que fort mal j'entendi
Lors qu'en ce lieu serve je me rendi
Mais qui fera desormais sa demeure
Avecques moy, jusqu'à tant que je meure.
Devotes sœurs, qui estes sur la fleur

De vos beaux ans, je plains vostre malheur,
Je plains le soin qui vous ronge sans cesse,
Je plains le temps, je plains vostre jeunesse.
Las vous seichez, et les flambeaux ardens
De vos desirs vous bruslent au dedans,
Comme du bled les forests jaunissantes
Ardent parmi les flammes ravissantes.
Comme le feu en la fournaise estraint
Va forcenant, le vostre ainsi contraint
Secrettement vous ard jusqu'aux moëlles,
Et en bruslant acquiert forces nouvelles.
Vous languissez, et voyant tout autour
Vos corps serrez d'un effroyable tour,
Vous efforcez, avecques mains craintives,
Rompre les lacs, qui vous tiennent captives.
Ainsi l'oyseau en la cage enfermé
Recherche en vain son bois accoustumé,
Ainsi en vain la beste prisonniere
Veut retourner en sa vieille tasniere.
Et vous ainsi voulez sortir de là:
Mais les destins s'opposent à cela,
Vous enserrant plus fort que la noire onde,
Qui court là bas en neuf tours vagabonde.
Peu à peu donc vos corps se brusleront,
Et tous seichez en cendres tumberont:
Mais quant à moy, libre je m'en deporte,
Et de bonne heure eloisgne vostre porte.
Adieu verroux, adieu portaux ferrez,
Les petits trous des huis tousjours serrez
Les lieux devots, les chambrettes petites,
L'enroué son des chansons tant redites,
Le long silence, et le tumbeau des corps
Devant leur mort mis au nombre des morts,
Les neufves nuicts, et l'aiguillon qui touche
Les tendres cœurs en leur deserte couche.
Cherchez, cherchez qui d'un teint palissant
Trompe l'ardeur de son feu languissant:
Ou qui par art un mari se façonne
Et son plaisir elle mesme se donne
Ou qui si fort l'imagine en veillant,
Qu'ell' le ressent encor' en sommeillant :
Ou qui avec quelque compagne sienne
Voie imitant la docte Lesbienne.
Je ne veux plus nature decevoir
Par ce qu'on peut en dormant concevoir,
Je ne veux plus d'un Dæmon estre femme,

Je ne veux plus contr' imiter la flamme
De ces Jumens, qui pleines bien souvent
Pour leur mari n'ont autre que le vent,
Quand le printemps (miracle de l'Espagne)
Les espoinçonne à travers la campagne.
Je laisse là ces plaisirs contrefaits,
Je veux sentir les naturels effects,
Et m'en retourne aux tentes plus heureuses
Gaigner la solde aux guerres amoureuses.
Et quant à vous, armes de chasteté,
Habits tesmoins de nostre honnesteté,
Le vermoulu, et les teignes encore,
Et le reclus desormais vous devore:
Je vous delaisse, et promets ne sentir
Dor'enavant un autre repentir.





LA VIEILLE COURTISANE

Bien que du mal duquel je suis atteinte,
Soit désormais tardive la complainte,
Et qu'on ne doive imputer à raison
Le repentir qui vient hors de saison:
Si me plandray-je, et de mon inconstance
Renouvelant la vieille repentance,
(Quoy que promis j'eusse de ne sentir
D'or'enavant un autre repentir)
M'efforceray de soulager ma peine
Par les souspirs d'une complainte vaine.
Peut estre encor que de mon souspirer
Quelqu'un pourra quelque profit tirer,
Et que mon mal, si bien on le contemple,
Aux moins rusez pourra servir d'exemple:
Recompensant par ce nouveau bienfait,
Si mieux ne puis, mon antique forfait.
Donques, à fin de mieux faire cognoistre
Tout mon malheur, venant mon âge à croistre
Plus que mon sens, sur les douze ou treize ans,
Estant nourrie aux delices plaisans,
Que peut gouster une fille legere
Dessous la main d'une impudique mere,
Pour ne laisser dessus l'arbre vieillir
Ma belle fleur, je la laissay cueillir,
Non à quelqu'un dont on deust faire compte,
Et dont l'honneur peust amoindrir ma honte :
Mais à un serf : un serf eut ce bonheur,
De trionpher de mon premier honneur,
Secrettement : car ma mere discrette
Sceut bien tenir l'entreprise secrette.
Bien tost apres je vins entre les mains
De deux ou trois gentils-hommes Romains,
Desquels je fus aussi vierge rendue:
Comme j'avoy pour vierge esté vendue:
De main en main je fus mise en avant
A cinq ou six, vierge comme devant.
Depuis suivant une meilleure voye,

D'un grand prelat je fus faicte la proye,
Qui cherement ma jeunesse achepta,
Comme pucelle : et si bien me traita,
Que je devins, voire en bien peu d'espace,
Belle, en bon poinct, et de meilleure grace.
Deslors j'apprins à chanter et baller,
Toucher le luth, et proprement parler,
Vestir mon corps d'accoustrement propice,
Et embellir mon teinct par artifice ;
Bref j'apprins lors sous bons enseignemens,
De mon sçavoir les premiers rudimens :
Car le prelat, duquel j'estoy l'amie,
Voire duquel j'estoy l'ame demie,
Le cœur, le tout, n'avoit autre plaisir,
Que satisfaire à mon jeune desir.
Deux ou trois ans me dura ceste vie,
Jusques à tant qu'il me prist une envie
De la changer : comme on void bien souvent
Trop grand plaisir se convertir en vent,
Et pour ne voir chose qui luy desplaise,
L'esprit humain se fascher de son aise.
O combien mal convient la majesté
Avec l'amour ! rien que la liberté
Ne me falloit : mais defaillant icelle,
Me defailloit toute chose avec elle.
Ni les faveurs, ni les bons traittemens,
Chaisnes, anneaux, et riches vestemens,
De cents valets me voir estre honoree,
Et du seigneur à peu près adoree,
Estre nourrie en repos ocieux :
Bref, s'il y a chose qui plaise mieux,
Quoy que l'on fist, ou dist pour me complaire,
Rien ne pouvoit mon esprit satisfaire.
La liberté de pouvoir deviser,
D'aller en masque, et de se deguiser,
Siffler de nuict par une jalousie,
Faire l'amour, vivre à sa fantasie,
Sans esprouver la fascheuse prison
De ne pouvoir sortir de la maison
Sans un valet, et sans congé du maistre
N'oser monstrer le nez à la fenestre :
Ce seul desir mon esprit chatouilloit,
Ce seul ennuy mon repos travailloit,
Et peu à peu d'une lente tristesse
Decoloroit la fleur de ma jeunesse.
Ce que voyant celuy que je servoy,

Pour se desfaire honnestement de moy,
Fit pas sous main brasser un mariage,
Non sans vanter mes biens et mon lignage,
Ma bonne grace, et mon honnesteté,
Et par sur tout ma grande chasteté.
A ces appas se vint prendre un jeune homme,
Qui peu rusé aux finesses de Rome,
Se tint heureux d'avoir tel bien trouvé :
Mais quand il eut à sa honte esprouvé
Ce que j'estoy, premièrement il use
De grands rigueurs : puis d'une plus grand'ruse,
Dissimulant son courage odieux
Par beau parler, et par caresse d'yeux,
Ores priant, ores d'une autre grace
A la priere adjoustant la menace,
En peu de temps se gouverna si bien,
Qu'il se fit maistre et du sien, et du mien.
Robbes, joyaux, meubles, et ausres choses,
Plus chèrement en mes coffres encloses,
Argent contant, argent à interest,
Tout fut levé sous umbre d'un acquest.
Finablement se dressant un voyage,
Mon bon espoux se met en equipage,
Se part de Rome, et sans parler à moy,
S'en alla rendre au service du Roy:
Où il mourut, et depuis n'ouy onques
Parler de lui. En ce bel estat doncques
Je demeuray, sans faveur ne support,
Car mon Prelat, de malheur estoit mort :
Et ne m'estoit, de toute ma richesse,
Rien demeuré qu'un petit de jeunesse.
Doncques m'aidant de moymesme au besoin,
En rejettant toute vergongne au loin,
J'ouvre boutique, et faite plus sçavante,
Vous met si bien ma marchandise en vante,
Subtilement affinant les plus fins,
Qu'en peu de temps fameuse je devins.
Lors me voyant par Rome assez cogneuë
Pour n'estre au ranc d'esgaldrine tenuë,
De deux ou trois à poste je me mis,
Lesquels estoyent mes plus fermes amis :
Et tous les mois me donnoyent pour salaire
Un chacun d'eux trente escus d'ordinaire.
Je laisse ici à discourir comment,
Je me sçavois gouverner dextrement
Avecques eux, à l'un faisant caresse,

A l'autre usant de plus grande rudesse,
Selon que d'eux je cognoissois le cœur
Se manier par douceur ou rigueur:
N'oubliant pas ceste commune ruse,
De contenter de quelque maigre excuse
Le mal-content: et sans aimer aucun,
Donner à tous le martel en commun.
Par ce moyen chacun se pensant estre
Plus favorit, pour demeurer le maistre,
Comme à l'envy, par presens achetoit
Ce qu'avoit moins à qui plus il coustoit.
C'estoit le bon, quand pour donner licence
A l'un des trois, les deux faisoyent instance :
Comme il avient, que pour chasser un tiers,
Les autres deux s'accordent voluntiers.
Lors je disois, ou que sa laide face,
Son poil rousseau, ou sa mauvaise grace,
Plus que la mort me faschoyent, toutefois
En le perdant, que je perdois un mois.
Eux donc ayans de me demander honte
Une faveur qui ne m'estoit à compte,
Se contentoyent, pour garder amitié,
D'y suppléer chacun pour la moitié.
Ainsi jamais n'amoindrissoit ma rente,
Et me restoit une place vaquante,
Dont je sçavois bien faire mon profit.
Aucunefois je prenois à credit,
En leur presence, ou supposois des debtes.
Conclusion, j'avois mille receptes,
Pour leur tirer les quatrains de la main:
Ores feignant de me faire nonnain,
Ores parlant de quelque mariage,
Ores de faire à Naples un voyage,
Ou à Venise, ou en quelque autre lieu,
Et que bien tost je leur dirois adieu.
Aucunefois je me faisois enceinte,
Ou me faignois de quelque fievre atteinte,
Et ce que peut un artifice tel,
Pour s'encherir, ou pour donner martel.
Voylà comment je traittois l'ami ferme,
Lequel jamais ne failloit à son terme:
Car les pendents, et les bracelets d'or,
Les scofions, et les chaisnes encor,
Gants parfumez, robbes et pianelles,
Garnels, bourrats, chamarres, caparelles,
Licts de parade, et corames dorez,

Savons de Naple', et fards bien colorez,
Miroirs, tableaux ou j'estois en peinture,
Masques, banquets, et coches de vecture,
Et s'il y a de consumer le bien
Austres moyens, n'estoyent comptez pour rien.
Que diray plus? j'avois mille prattiques:
Car tout cela qui s'achepte aux boutiques,
Ne coustoit rien, et mesme le boucher
Le plus souvent estoit payé en chair.
Jusqu'aux faquins (si l'honneur me dispence
De dire ainsi) j'espargnoy la despence:
Car tout l'argent des honnestes amis,
Pour mestre en banque, en reserve estoit mis.
J'avoy de plus quelque nuict la sepmaine,
Qui m'estoit franche: et lors je mettois peine,
De prattiquer quelque nouvelle amour,
Et ne passois inutile un seul jour.
A cest effect je tenoy pour fantesque
Une rusee et vieille Romanesque,
Qui descouvrant quelque jeune emplumé,
Avant qu'il fust de mon fait informé,
Trouvoit moyen de faire l'entreprise
Secrettement, et comme bien apprise,
N'oublioit pas de prendre avant la main,
Disant comment j'estoy de sang Romain,
Et que j'estoy femme d'un gentilhomme,
Lequel pour lors estoit banny de Rome.
Voila comment je traittoy l'estranger:
Mais par sus tout je craignoy le danger
Des escroqueurs, ne me tenant mocquée,
Sinon alors que j'estoy escroquee :
Ce qui causoit que moins je m'adressois
A l'Espagnol, qu'au liberal François,
Douce, courtoise, humaine, quant au reste:
Mais ce pendant fuyant plus que la peste,
Ces jeunes gens, lesquels sans desbourser,
A tous propos, pour beaux veulent passer,
Nous pensant bien payer d'une gambade,
D'une chanson, d'un luth, ou d'une aubade:
Ce qui nous trompe, et fait que bien souvent,
Nous nous trouvons les mains pleines de vent.
J'avois aussi une soigneuse cure
De n'endurer sur mon corps une ordure:
De boire peu, de manger sobrement,
De sentir bon, me tenir proprement,
Fust en public, ou fust dedans ma chambre:

Où l'eau de naffe, et la civette, et l'ambre,
Le linge blanc, le pennache eventant,
Et le sachet de poudre bien sentant,
Ne manquoient point : sur tout je prenoy garde
(Ruse commune à quiconque se farde)
Qu'on ne me peust surprendre le matin.
Bref tout cela qu'enseigne l'Aretin,
Je le sçavoy : et sçavoy mettre en œuvre
Tous les secrets que son livre descœuvre :
Et d'abondant mille tours incogneus,
Pour esveiller la dormante Venus.
J'estoy pourtant en mes propos honneste,
Et ne faisois à tout le monde feste,
Legerement caressant un chacun :
J'avoy pour tous un entretien commun,
Et de façons gravement assurees,
Sçavoy fort bien encherir mes denrees.
De la vertu je sçavoy deviser,
Et me sçavoy tellement deguiser,
Que rien qu'honneur ne sortoit de ma bouche :
Sage au parler, et folastre à la couche.
Aussi voit-on qu'un propos vicieux,
Plus que le vice est souvent odieux :
Et que rien tant que vertu n'est aimable,
Ou ce qui est à la vertu semblable.
Chacun se flatte en son affection,
Où il cognoist quelque perfection :
Et ne peut bien la Dame estre estimee,
Que l'on cognoist indigne d'estre aimee :
Tant la vertu plaist en celles qui l'ont,
Si non au cœur, pour le moins sur le front.
Par tels moyens j'acquis faveur en Rome,
Et ne se fust estimé galant homme,
Qui n'eust eu bruit de me faire l'amour.
Au demeurant, fust de nuict ou de jour,
Je ne craignois d'aller sans ma patente,
Car j'estois franche, et de tribut exempte.
Je n'avois peut d'un gouverneur fascheux,
D'un barisel, ni d'un sbirre outrageux,
Ni qu'en prison lon retint ma personne
En court Savelle, ou bien en tour de Nonne :
N'ayant jamais faute de la faveur,
D'un cardinal, ou autre grand seigneur,
Dont on voyoit ma maison frequentee :

Ce qui faisoit que j'estois respectee,
Et que chacun craignoit de me fascher,
Voyant pour moy les plus grands s'empescher.
Six ou sept ans je fis ce beau mesnage:
Ayant passé le meilleur de mon âge
En ces plaisirs, (si plaisir faut nommer
Un peu de doux meslé de tant d'amer)
Car quel plaisir, helas, me pouvoit estre,
Bien que je prinsse à dextre et à senestre,
D'avoir soubmis mes membres eshontez
A l'appetit de tant de voluntez !
Et d'imiter le vivre d'une beste,
Pour m'enrichir par un gain deshonneste ?
Et d'endurer d'un amant furieux
Mille desdains, et mots injurieux ?
De supporter une aisselle suante,
Un nez punais, une bouche puante,
Une sottise, et perdre à tous propos
Pour un martel, et repas et repos ?
Outre la peur (geine perpetuelle)
D'une verole, ou d'une pellarelle,
Et tout cela dont se trouve heritier,
Qui longuement exerce tel mestier.
Car quant au soin ou chacune se fonde,
De se farder, de se faire la blonde,
De se friser, de corriger l'odeur,
Serrer la peau, rechauffer la froideur,
Je n'en di rien, pour estre telle peine
Commune encor à la dame Romaine.
O bien heureuse et trois et quatre fois,
Qui n'est sugette à si penibles loix !
Ce fut pourquoy une sepmaine saincte,
Estant pour lors ma conscience attainte
D'un sainct remords, que quelque bon Dœmon
Me fit sentir au milieu d'un sermon,
Sans y penser soudain je me dispose
Faire de moy une metamorphose:
Et de changer mon lascif vestement,
En un devot et sainct accoustrement.
Ce que je fis: et devins convertie,
Donnant deslors une grande partie

De mes tresors à la religion:
Où tost après changeant d'opinion,
Je me trouvay à mal parti rangee,
Et plus d'habit que de vouloir changee:
Donc inhabile au service de Dieu,
J'abandonnay de bonne heure le lieu:
Et retournant d'où je m'estoy partie,
Me repentis de m'estre repentie.
Ainsi tournee à mon premier mestier,
Pour regaigner tout cela qu'au moustier
J'avoy laissé, j'ouvris l'escole au vice,
Et commençay d'un plus grand artifice
Qu'au paravant, à dresser mes appas,
Et retenter les amoureux combats,
Où je r'acquis d'un utile dommage,
Tout le perdu, et beaucoup d'avantage.
Adonc je vins en reputation:
Et prins dèslors telle presumption,
De grands seigneurs me voyant courtisee,
Que mon mespris me rendit mesprisee.
Je tais ici pour mon premier bon heur,
Du trente et un le fameux deshonneur,
Et supposé au lieu d'un gentilhomme
Dedans mon lict l'executeur de Rome:
Qui ce plaisir devant cent et cent yeux
Recompensa du fouet injurieux.
Je tais encor la verolle gouteuse,
La denterelle, et pelade honteuse,
Et mon visage en tant de lieux frizé,
Que mille fards ne l'eussent desguisé.
J'avois pourtant encor bonne prattique,
Et pour cela ne fermay la boutique:
Car le renom de mon credit passé,
Et le tresor que j'avois amassé,
M'entretenoyent : et puis ma bonne grace
Recompensoit d'une si brave audace
Ce que les ans de beau m'avoyent osté,
Que mon Autonne on prenoit pour Esté.
J'avois au lict cent mille gaillardises,
Mille bons mots, et mille mignardises:
De bien baller on me donnoit le pris,
J'avoy du luth moyennement appris,

Et quelque peu entendoy la musique:
Quant à la voix, je l'avois angelique,
Et ne se fust nul autre peu vanter,
De sçavoir mieux le Petrarque chanter.
Au demeurant, j'avoy la main divine,
Fust sur la toile, ou fust sur l'estamine :
Et volontiers y employoy le temps,
Quand je n'avois un meilleur passetemps.
Aucunefois en accoustrement d'homme,
Je passageoy pompeusement par Rome
Sur un cheval de mesme enharnaché,
Et le pennache à la guelphe attaché,
Ne me monstrois moins superbe et vaillante,
Qu'une Marphise, ou une Bradamante.
Bref, je scavoy de toute chose un peu,
Et n'estoy pas ignorante du jeu,
Fust aux eschets, ou fust à la premiere :
Où je n'estois de perdre coustumiere,
Jouant tousjours à moitié pour celuy,
Qui ne prenoit que la perte pour luy.
Aucunefois n'estant de la partie,
J'estoy si bien de mon faict advertie,
Qu'autant de fois qu'une reste on gaignoit,
Autant de fois la manche on me donnoit.
Aucunefois ne m'estant aggreable
Quelque joyau, d'une usure honorable
A cinq ou six je le faisois payer,
Et leur baillois à la rafle à jouer.
Voylà comment par cent moyens honnestes,
Je recueillois la laine de mes bestes :
Dont je tondois les unes quelquefois,
Et quelquefois les autres escorchois :
Usant par tout de si grand artifice,
Que sans monstrer un seul poinct d'avarice,
Ceux-là dont plus de presens j'avoy pris,
Se reputoyent estre plus favoris.
Ma maison donc, moins que jamais deserte,
Estoit quasi comme une escole ouverte
D'honnesteté, où il falloit venir.
Pour bien sçavoir Dames entretenir:
Là se disoyent mille bons mots pour rire,
Là les plus sots s'efforçoyent de mieux dire,
Comme à l'envi, et là soir et matin
Se rapportoit toute chose au butin.
S'il se faisoit quelque assemblee honneste,
Quoy que ce fust j'estoy tousjours de feste:
Et n'eust esté le banquet bien fourni,

Qui de tels metz eust esté desgarni.
Je me trouvois de ducats plusieurs milles,
Qui ne m'estoyent en un coffre inutiles :
J'avois meublé une belle maison,
Et richement, et selon la saison :
Et sur la porte avois mis pour devise,
La pluye d'or de la fille d'Acrise :
Voulant par là honnestement monstrer,
Que par l'or seul on y pouvoit entrer
Heureuse, las, heureuse, et trop heureuse,
Si Cupidon de sa torche amoureuse,
Pour chastier cent mille indignitez
De tant d'amans, que j'avois mal traittez,
N'eust allumé dans mes froides mouëlles
Le feu vengeur de ses flammes cruelles :
Me contraignant d'aimer plus que mes yeux,
Plus que mon cœur, un jeune audacieux,
Qui d'autant plus que d'une humble caresse
Je m'efforçois d'amollir sa rudesse,
Plus me fuyoit, et se paissoit, cruel,
De mon torment et pleur continuel.
Las, quantefois jalousement malade,
Courant par tout, ainsi qu'une Menade,
Ay-je suivi, sans crainte du mocqueur,
Cest inhumain, qui m'emportoit le cœur ?
Las, quantefois, en lieu d'estre endormie,
Le pensant estre ès bras d'une autre amie,
Nuds pieds, nud chef, au temps des longues nuicts,
Ay-je rompu et fenestres et huis,
Injuriant de mille outrages celle,
Qui reçeloit mon ennemi chez elle ?
Las, quantefois suis-je allee au devin,
Et quantefois aux sorcières, à fin
De retenir par liens et par charmes
Cest obstiné vainqueur de telles armes ?
Le poil au chef me herisse d'horreur,
Me souvenant de ce que la fureur
Me faisoit faire : ores d'un cimetere,
Tirant de nuict quelque umbre solitere.
Ores du ciel la Lune ensanglantant,
Ores le cours des fleuves arrestant.
Les vers sacrez, les celestes augures,
Les points couplez, les magiques figures,
Les saincts fuseaux, les noms ensorcelez,
Les os des morts, et les lauriers bruslez :
Ce que du front des poulains on attire,
Les yeux de loup, les images de cire,

Les nœuds charmez, et le nombre de trois,
Avec le mal qu'on appelle des mois :
Bref, tout cela que peut telle science,
(Et tout en vain) j'en fis l'experience.
Ce n'est pas tout: les presens amoureux,
Et tout le bien, que mes ans plus heureux
M'avoient acquis avec peine infinie,
Vignes, maisons, argent à compaignie,
En moins d'un an tout cela fut vendu,
Et en banquets et presens despendu
Pour cest ingrat, ingrat, ingratissime,
Lequel tenoit de mes pensers la cime,
Puis me planta, voyant tout consumé
Ce qu'il avoit tant seulement aimé.
Et puis voici pour m'achever de peindre,
Celle que plus les Dames doyvent craindre,
Sur un baston marchant à pas comptez,
Dame Vieillesse aux cheveux argentez:
Qui ravissant d'une main larronnesse
Ce qui restoit encor de ma jeunesse,
Ne m'a laissé que la gravelle aux reins,
La goutte aux pieds, et les galles aux mains,
La toux aux flancs, la micraine à la teste,
Et à l'oreille une sourde tempeste.
De ce beau chef tout l'honneur est esteinct,
Ce beau visage a changé son beau teinct
En teinct de mort: et ceste bouche blesme,
Dessus ses bords a peincte la mort mesme.
Ces deux beaux yeux jadis flambeaux d'amour,
Se sont cachez de peur de voir le jour,
Et pour pleurer leurs fautes, et mes peines,
Sont de flambeaux convertis en fonteines.
Je ne puis plus ni sentir, ni gouster,
Plus ne me plaist les doux sons escouter,
Le sens me faut, et l'esprit qui me laisse,
Plus que le corps se sent de la vieillesse.
J'ay oublié tout cela qu'autrefois,
J'avoy apprins du luth et de la voix,
J'ay oublié tous mes bons mots pour rire,
Je ne sçay plus que me plaindre et mesdire,
Je ne sçay plus que tousser et cracher,
Fascher autruy, et d'autruy me fascher.
Quant au mestier, dont il faut que je vive,
C'est de filer, ou laver la lessive,
Faire traffiq de quelques vieux drappeaux,
Composer fards, contrefaire des eaux,
Vendre des fruicts, des herbes, des chandelles

Aux jours de feste, et crier les chambelles.
Voilà l'estat, où je gaigne mon pain,
Pour ma vieillesse armer contre la faim,
Et pour payer une chambre locande,
Ce qui est or' ma despense plus grande.
Au demeurant je ne discours ici.
Par le menu le chagrin, le souci,
Et le soupçon, que la vieillesse cache
Dedans son sein: le mal qui plus me fasche,
Et qui me fait cent fois le jour perir,
C'est de vouloir, et ne pouvoir mourir
O que je suis differente de celle,
Que j'estois lors, quand jeune, riche, et belle,
Un escadron j'avoy de tous costez
De courtisans pompeusement montez,
M'accompagnant ainsi qu'une princesse,
Fust au matin, quand j'allois à la messe,
Ou fust au soir, alors qu'il me plaisoit
De me trouver où le bal se faisoit!
Las, maintenant un chacun me desdaigne,
Et seulement pauvreté m'accompaigne.
Ceux que jadis desdaigner je souloy,
M'appellent vieille, et se mocquent de moy:
Et ceux dont plus j'estoy favorisee,
Sifflent sur moy d'une longue risee:
Se vergongnans de m'avoir voulu bien,
Pour rien en moy ne cognoistre du mien.
Jusques ici a couru ma fortune,
Selon le temps adverse, ou opportune.
Mais, ô chetive ! encor n'est-ce le poinct
Qui plus au vif le courage me poingt ;
Le seul object de ma complainte amere
C'est, c'est l'ennuy de me voir pauvre, et mere,
Non d'un qui soit d'âge pour se nourrir,
Ou qui me puisse au besoin secourir,
Mais d'une fille encor jeune et debile,
Qui sur les bras m'est en charge inutile,
Et sera, las, si cest astre inhumain
Regne long temps sur le climat Romain.
J'ay veu Leon, délices de son âge,
J'ay veu Clement de ce mesme lignage,
J'ay veu encor ce bon Paule ancien,
Premier honneur du sang Farnesien:
Après cestuy j'ay veu Jules troisième,
Ores je voy le grand Paule quatrième.
De tous ceux-là je me doy contenter:
De cestui-ci je me veux lamenter,

Pour avoir mis d'une loy rigoureuse
Dessous les pieds la franchise amoureuse,
Abolissant d'un edict defendeur
Ce qui estoit de Rome la grandeur.
Car si de ceux que Rome plus honore,
De courtisans, et des autres encore'
On veut ainsi les plaisirs limiter,
Quels estrangers y viendront habiter ?
Tous s'en fuiront, ou pour dernier remede
Exerceront l'amour de Ganymede,
Où sans cela ne sont que trop appris
Ceux qui ont loy de n'estre point repris.
O temps ! ô mœurs ! ô malheureuse annee !
O triste regne ! ô Rome infortunee !
N'estoit-ce assez, que le discord mutin
T'eust faict du monde un publique butin,
Et d'avoir veu sur ta rive Latine
Si longuement la guerre et la famine,
Si malheureuse encor tu ne perdois
La liberté : liberté, que tu dois
Plus regretter, que tes palais antiques,
Dont nous voyons les poudreuses reliques.
Fille, qui m'es plus chère que mes yeux,
Hélas, pourquoy t'ont fait naistre les cieux
Sous un tel siècle ? ou, pourquoy si durable
Ay-je vescu, pour te voir miserable ?
Hélas, faut-il que ce beau chef doré,
Ces deux beaux yeux, ce pourpre coloré,
Ce front, ce nez, ceste bouche divine,
Et ce beau corps, qui des Dieux estoit digne,
Soit le butin, non point d'un courtisan,
Mais d'un faquin, ou d'un pauvre artisan ?
Pour cela donc d'une main si soigneuse,
T'ay-je eslevée ? ô fille malheureuse,
Si tu devois par telle indignité
Perdre la fleur de ta virginité !
Estoit-ce là ceste belle jeunesse,
Dont je faisois mon baston de vieillesse,
Estoit-ce ainsi que mes travaux passez
Devoient un jour estre recompensez ?
O ciel cruel, estoiles conjurees,
N'avois-je assez de peines endurees,
Si en ma fille, en cest âge où je suis,
Je ne voyois renaistre mes ennuis ?
Je n'en puis plus, et mes pleurs qui s'espandent,
A grands ruisseaux, le parler me defendent :
Donques priant ceux là qui me liront,

Et de mes pleurs (peut estre) se riront,
De m'excuser, si par trop de langage
(Vice commun à celles de mon âge)
J'ai discouru et mon mal, et mon bien,
Je feray fin : que peussé-je aussi bien,
Pour n'estre plus à ces maux asservie,
Comme à mes pleurs, mettre fin à ma vie !



METAMORPHOSE D'UNE ROSE

Comme sur l'arbre sec la veufve tourterelle
Regrette ses amours d'une triste querelle,
Ainsi de mon mari le trespas gemissant,
En pleurs je consumois mon âge languissant :
Quand pour chasser de moy ceste tristesse enclose,
Mon destin consentit que je devinsse Rose,
Qui d'un poignant hallier se herisse à l'entour,
Pour faire resistance aux assauts de l'Amour.
Je suis, comme j'estois, d'odeur naïve et franche,
Mes bras sont transformez en epineuse branche,
Mes pieds en tige verd, et tout le demeurant
De mon corps est changé en Rosier bien fleurant.
Les plis de mon habit sont escailleuses poinctes,
Qui en rondeur egale autour de moy sont jointes :
Et ce qui entr'ouvert monstre un peu de rougeur,
Imite de mon ris la premiere douceur.
Mes cheveux sont changez en fueilles qui verdoyent,
Et ces petis rayons qui vivement flamboyent
Au centre de ma Rose, imitent de mes yeux
Les feux jadis esgaux à deux flammes des cieux.
La beauté de mon teinct à l'Aurore pareille
N'a du sang de Venus pris sa couleur vermeille,
Mais de ceste rougeur que la pudicité
Imprime sur le front de la virginité.
Les graces, dont le ciel m'avoit favorisee,
Or' que Rose je suis, me servent de rosee :
Et l'honneur qui en moy a fleuri si long temps,
S'y garde encor' entier d'un eternel printemps.
La plus longue frescheur des roses est bornee
Par le cours naturel d'une seule journee :
Mais ceste gayeté qu'on voit en moy fleurir,
Par l'injure du temps ne pourra deperir.
A nul je ne defends ni l'odeur, ni la veuë,
Mais si quelque indiscret vouloit à l'impourveuë
S'en approcher trop près, il ne s'en iroit point
Sans esprouver comment ma chaste rigueur poingt.
Que nul n'espère donc de ravir ceste Rose,
Puis qu'au jardin d'honneur elle est si bien enclose
Où plus soigneusement elle est gardee encor',
Que du Dragon veillant n'estoient les pommes d'or.

Celuy qui la vertu a choisi pour sa guide,
Ce sera celuy seul qui en sera l'Alcide :
A luy seul j'ouvriray la porte du verger,
Où heureux il pourra me cueillir sans danger.
Qu'autrement on n'espere en mon cœur faire breche :
Car je ne crains Amour, ni son arc, ni sa fleche :
J'esteins, comme il me plaist, son brandon furieux,
Les ailes je luy couppe ; et desbende les yeux.





HYMNE DE LA SURDITE

A. P. DE RONSARD, VANDOMOIS

Je ne suis pas, Ronsard, si pauvre de raison,
De vouloir faire à toy de moy comparaison,
A toy, qui ne seroit un moindre sacrilege,
Qu'aux Muses comparer des pies le college,
A Minerve Aracné, Marsye au Delien,
Ou à nostre grand Prince un prince Italien.
Bien ay-je, comme toy, suivi dès mon enfance,
Ce qui m'a plus acquis d'honneur que de chevance :
Ceste sainte fureur, qui pour suivre tes pas,
M'a tousjours tenu loin du populaire bas,
Loin de l'ambition, et loin de l'avarice,
Et loin d'oisiveté, des vices la nourrice,
Aussi peu familiere aux soldats de Pallas,
Comme elle est domestique aux prestres et prelats.
Au reste, quoy que ceux, qui trop me favorisent,
Au pair de tes chansons les miennes autorisent,
Disant, comme tu sçais, pour me mettre en avant,
Que l'un est plus facile, et l'autre plus sçavant,
Si ma facilité semble avoir quelque grace,
Si ne suis-je pourtant enflé de telle audace,
De la contre-peser avec ta gravité,
Qui sçait à la douceur mesler l'utilité.
Tout ce que j'ay de bon, tout ce qu'en moy je prise,
C'est d'estre, comme toy, sans fraude, et sans feintise,
D'estre bon compaignon, d'estre à la bonne foy,
Et d'estre, mon Ronsard, demi-sourd, comme toy :
Demi-sourd, ô quel heur ! pleust aux bons Dieux que [j'eusse
Ce bon heur si entier, que du tout je le feusse.
Je ne suis pas de ceux, qui d'un vers triomphant
Desguisent une mouche en forme d'Elephant,
Et qui de leurs cerveaux touchent à toute reste,
Pour louer la folie, ou pour louer la peste :
Mais sans changer la blanche à la noire couleur,
Et sous nom de plaisir desguiser la douleur,
Je diray, qu'estre sourd (à qui la difference
Sçait du bien, et du mal) n'est mal qu'en apparence.
Nature aux animaux a cinq sens ordonnez,

Le gouster, le toucher, l'œil, l'oreille, et le nez.
Sans lesquels nostre corps seroit un corps de marbre,
Une roche ,une souche, ou le tronc d'un vieil arbre.
Je laisse à discourir au jugement commun
L'usage, et difference, et vertu d'un chacun,
Lesquels, pour presider en la part plus insigne,
Sont de plus grand service, et qualité plus digne :
Comme l'œil, le sentir, et ce nerf sinueux,
Qui par le labyrinth' d'un chemin tortueux
Le son de l'air frappé conduit en la partie,
Qui discourt sur cela, dont elle est avertie :
Le pertuis de l'ouye, et les trois petis os,
Qui sont à cest effect en nos temples enclos :
De quel sage artifice, et nécessaire usage
La nature a basti ce petit cartilage,
Qui de l'oreille estant le fidele portier,
Droit sur le petit trou du caverneux sentier
Bat eternellement, si d'une humeur espesse,
Qui pour sa grand' froideur resoudre ne se laisse,
Son bat continuel ne se treuve arresté,
D'où vient ce fascheux mal, qu'on nomme Surdité :
Fascheux à l'ignorant, qui ne se fortifie
Des divines raisons de la philosophie.
Je ne veux estre ici de la secte de ceux,
Qui disent n'estre mal, tant soit-il angoisseux,
Fors celuy, dont nostre âme est attainte et saisie,
Et que tout autre mal n'est que par fantasie.
Combien que le né sourd, et par tel vice exclus
Du sens, qu'on dict acquis, ne s'en fasche non plus
(Comme l'on peut juger) que d'estre né sans ailes,
Ou n'esgaler au cours les bestes plus isnelles,
En force les taureaux, les poissons au nager,
Ou de ne se pouvoir, comme un Dæmon, changer :
D'autant que le regret vient de la cognoissance
Du bien, duquel on a perdu la jouissance,
Et qu'on ne doit aucun estimer malheureux
Pour ne jouir du bien, dont il n'est desireux,
Non plus qu'est un cheval, ou autre beste telle,
Pour n'avoir, comme nous, la raison naturelle.
Si est-ce toutefois que pour l'homme estre né
Un animal docile, auquel est ordonné
Contre le naturel de chacune autre beste,
D'eslever, plus divin,' aux estoiles sa teste :
Si par estre né sourd, il ne peut concevoir
Rien plus haut, que cela que ses yeux peuvent voir,
Sans cognoistre celui, qui homme l'a fait naistre,

Malheureux je l'estime, or' qu'il ne le pense estre,
Aussi bien que l'on dit (et nous tenons ce poinct)
N'estre plus grand malheur, que cil de n'estre point.
Mais cestuy-là, Ronsard, qui n'est sourd de nature,
Ains l'est par accident, s'il a par nourriture
Quelque sçavoir acquis, c'est un sourd animal,
Privé d'un peu de bien, et de beaucoup de mal.
Car tout le bien, qu'on peut recevoir par l'oreille,
Procede ou d'un doux son, qui nostre esprit resveille,
Ou d'un plaisant propos, dont nostre entendement
Reçoit en l'escoutant quelque contentement.
Or celuy, qui est sourd, si tel défault luy nie
Le plaisir qui provient d'une douce harmonie,
Aussi est-il privé de sentir maintefois
L'ennuy d'un faux accord, une mauvaise voix,
Un fascheux instrument, un bruit, une tempeste,
Une cloche, une forge, un rompement de teste,
Le bruit d'une charrette, et la douce chanson
D'un asne, qui se plaint en effroyable son.
Et s'il ne peult gouster le plaisir delectable,
Qu'on a d'un bon propos, qui se tient à la table,
Aussi n'est-il subject à l'importun caquet
D'un indocte prescheur, ou d'un fascheux parquet :
Au babil d'une femme, au long prosne d'un prestre,
Au gronder d'un valet, aux injures d'un maistre,
Au causer d'un bouffon, aux broquars d'une court,
Qui font cent fois le jour desirer d'estre sourd.
Mais il est mal venu entre les damoizelles :
O bien heureux celuy, qui n'a que faire d'elles,
Ni de leur entretien ! car si de leurs bons mots
Il n'est participant, par faute de propos
Il ne s'estonne aussi, et ne se mord la langue,
Rougissant d'avoir fait quelque sotte harangue.
Mais il est soupçonneux, et tousjours dans son cœur
Se fait croire qu'il sert d'argument au moqueur :
Il ne le doit penser, s'il se pense habile homme,
Ains pour tel qu'il se croit, doit croire qu'on le nomme.
Mais il n'est appelé au conseil des seigneurs :
O que cher bien souvent s'achettent tels honneurs,
De ceux, qui tels secrets dans leurs oreilles portent,
Quand par legereté de la bouche ils leur sortent !
Mais il est taciturne : ô bien heureux celuy,
A qui le trop parler ne porte point d'ennuy,
Et qui a liberté de se taire à son aise,
Sans que son long silence à personne desplaise !
Le parler toutefois entretient les amis,

Et nous est de nature à cest effect permis :
Et ne peut-on pas bien à ses amis escrire,
Voire mieux à propos, ce qu'on ne leur peut dire ?
Si est-ce un grand plaisir, dira quelque causeur,
D'entendre les discours de quelque beau diseur.
Mais il est trop plus grand de voir quelque beau livre,
Ou lors que nostre esprit du corps franc et delivre,
Voyage hors de nous, et nous fait voir sans yeux
Les causes de nature, et les secrets des cieux :
Pour ausquels penetrer, un Philosophe sage
Voulut perdre des yeux le necessaire usage,
Pour ne voir rien qui peust son cerveau departir
Et qui plus que le bruit peut l'esprit divertir ?
La Surdité, Ronsard, seule t'a fait retraire
Des plaisirs de la court, et du bas populaire,
Pour suyvre par un trac encores non battu
Ce penible sentier, qui meine à la vertu.
Elle seule a tissu l'immortelle couronne
Du Myrthe Paphien, qui ton chef environne :
Tu luy dois ton laurier, et la France luy doit
Qu'elle peut desormais se vanter à bon droit
D'un Horace, et Pindare, et d'un Homere encore,
S'elle voit ton Francus, ton Francus qu'elle adore
Pour ton nom seulement, et le bruit qui en court :
Dois tu donques, Ronsard, te plaindre d'estre sourd ?
O que tu es heureux, quand le long d'une rive,
Ou bien loin dans un bois à la perruque vive,
Tu vas, un livre au poing, méditant les doux sons
Dont tu sçais animer tes divines chansons,
Sans que l'aboy d'un chien, ou le cry d'une beste
Ou le bruit d'un torrent t'etourdisse la teste.
Quand ce doux aiguillon si doucement te poingt
Je croy qu'alors, Ronsard, tu ne souhaites point
Ni le chant d'un oyseau, ni l'eau d'une montagne,
Ayant avecques toy la Surdité compagne,
Qui fait faire silence, et garde que le bruit
Ne te vienne empescher de ton aise le fruit.
Mais est-il harmonie en ce monde pareille
A celle qui se fait du tintin de l'oreille ?
Lors qu'il nous semble ouïr, non l'horreur d'un torrent,
Ains le son argentin d'un ruisseau murmurant,
Ou celui d'un bassin, quand celuy qui l'escoute,
S'endort au bruit de l'eau, qui tombe goutte à goutte.
On dit qu'il n'est accord, tant soit melodieux,
Lequel puisse esgaler la musique des Cieux,

Qui ne se laisse ouïr en ceste terre basse,
D'autant que le fardeau de ceste lourde masse
Hebete nos esprits, qui par la Surdité
Sont faits participans de la divinité.
Regarde donc, Ronsard, s'il y a melodie
Si douce que le bruit d'une oreille essourdie,
Et si la Surdité par un double bienfait
Ne recompense pas le mal qu'elle nous fait,
En quoy mesmes les Dieux, Deesse, elle ressemble,
Qui vous versent l'amer, et le doux tout ensemble.
O que j'ay de regret en la douce saison,
Que je soulois regner paisible en ma maison,
Si sourd, que trois marteaux tombans sur une masse
De fer estincelant, n'eussent rompu la glace
Qui me bouchoit l'ouye, heureux, s'il en fut onc :
Las, fussé-je aussi sourd, comme j'estois adonc !
Le bruit de cent valets, qui mes flancs environnent,
Et qui soir et matin à mes oreilles tonnent,
Le devoir de la court, et l'entretien commun,
Dont il faut gouverner un fascheux importun,
Ne me fascheroit point : un crediteur moleste
(Race de gens, Ronsard, à craindre plus que peste)
Ne troubleroit aussi l'aise de mon repos,
Car, sourd, je n'entendrois ne luy, ne ses propos.
Je n'orrois du Chastel la foudre, et le tonnerre,
Je n'entendrois le bruit de tant de gens de guerre,
Et n'orrois dire mal de ce bon Pere Saint,
Dont ores sans raison toute Rome se plaint
Blasmant sa cruauté, et sa grand' convoitise,
Qui ne craint (disent-ils) aux despens de l'Eglise
Enrichir ses nepveux, et troubler sans propos
De la Chrestienté le publique repos.
Je n'orrois point blasmer la mauvaise conduite
De ceux qui tout le jour traînent une grand' suite
De braves courtisans, et pleins de vanité
Voyant les ennemis autour de la cité,
Portent Mars en la bouche, et la crainte dans l'âme :
Je n'orrois tout cela, et n'orrois donner blasme
A ceux qui nuit et jour dans leur chambre enfermez
Ayant à gouverner tant de soldats armez,
Font aux plus patiens perdre la patience,
Tant superbes ils sont, et chiches d'audience.
Je n'entendrois le cry du peuple lamentant
Qu'on voise sans propos ses maisons abbatant,
Qu'on le laisse au danger d'un sac espouventable,
Et qu'on charge son dos d'un fais insupportable.

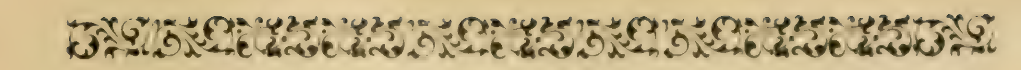
O bien heureux celuy qui a receu des Dieux
Le don de Surdité! voire qui n'a point d'yeux,
Pour ne voir, et n'ouïr en ce siècle où nous sommes
Ce qui doit offenser et les Dieux, et les hommes !
Je te salue, ô sainte, et alme Surdité!
Qui pour throsne, et palais de ta grand'majesté
T'es cavé bien avant sous une roche dure
Un antre tapissé de mousse, et de verdure :
Faisant d'un fort hallier son effroyable tour,
Où les cheutes du Nil tempestent à l'entour.
Là se voit le Silence assis à la main dextre
Le doigt dessus la lèvre : assise à la senestre
Est la Melancolie au sourcil enfonsé :
L'Estude tenant l'œil sur le livre abbaissé
Se sied un peu plus bas : l'Ame imaginative,
Les yeux levez au ciel, se tient contemplative
Debout devant ta face : et là dedans le rond
D'un grand miroir d'acier te fait voir jusqu'au fond
Tout ce qui est au ciel, sur la terre, et sous l'onde,
Et ce qui est caché sous la terre profonde.
Le grave Jugement dort dessus ton giron,
Et les Discours ailez volent à l'environ.
Donq' ô grand' Surdité, nourrice de sagesse,
Nourrice de raison, je te supply, Deesse,
Pour le loyer d'avoir ton merite vanté,
Et d'avoir à ton los ce Cantique chanté,
De m'estre favorable : et si quelqu'un enrage
De vouloir par envie à ton nom faire outrage,
Qu'il puisse un jour sentir ta grande deité,
Pour sçavoir, comme moy, que c'est que Surdité.



EPITAPHE DU PASSEREAU

DE MADAME MARGUERITE

Ce petit enfant amour
Ne volete point autour
De Marguerite, et ne touche,
Folastre, à sa chaste couche:
Et son traict qui les cœurs poingt
La vierge ne blesse point;
Loin de son lict la pucelle
Le chasse, mais autour d'elle
Vont voletans les oyseaux,
Plaisans, honnestes et beaux,
Qui d'une douce cholere
Vont de leur maistresse chere
La belle main pinsetans.
Or, vont en l'air voletans,
Or, sautelans vont et viennent
Et leur maistresse entretiennent
En ces passetemps joyeux,
L'un contre l'autre envieux.
Mais Cupidon meurt de honte,
Que de luy l'on ne tient compte,
Et de fureur qui le mord,
Prenant le traict de la mort,
A du passereau la vie
Malheureusement ravie,
Du passereau tant cheri,
Sur tous le plus favori.
Que maudite soit ta race
Enfant de mauvaise grace
D'avoir tué tel oyseau,
Que le gentil Passereau.
Mais, cruel, ta felonnie
Ne demourra impunie,
Tu en seras bien puni,
Car comme ennemi, banni
Tu seras de la demeure
Où Marguerite demeure,
Et des belles, dont les yeux
Semblent aux flammes des cieux.
Plorez, belles, plorez donques,
Plorez, si plorastes oncques,
Le passereau regrettant,
Que Marguerite aimoit tant.



SATYRE DE MAISTRE PIERRE DU CUIGNET

SUR LA PETROMACHIE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Viateur, si tu as souci
De sçavoir qui m'a mis ici,
Quel homme je suis, et pourquoy
Je demeure ainsi à requoy
A garder ce petit coignet:
Mon nom est Pierre du Cuignet,
Nommé de Cuigneres jadis:
Qui suyvant les Royaux edits,
L'Eglise voulut reformer :
Qui fut cause de m'enfermer
A part en ceste estroite place,
Où je fais si laide grimace.
Et que cela soit la raison
Qui en ceste saincte maison
Me fait servir de marmouzet,
Qu'on en demande à Corrozet.
Ores pour satisfaction
De ma folie presumption
Les Dieux m'ont mis ici pour juge,
A fin que je sois un refuge
Contre ces fols ambitieux,
Qui par escrits seditieux
Troublent la concorde ancienne
De l'eschole Parisienne.
Ou deux maistres Pierres mutins,
Acharnez comme deux mastins,
Ont excité la tragedie
Où il faut que je remedie
Et que je chasse à coups de pierre
Ces pierres, qui se font la guerre
Dessus la vieille peau d'un lievre
Et sur la laine d'une chievre.
Car c'est une chose permise
Qu'une pierre arbitre soit mise
Pour cognoistre sur les excez
De deux Pierres qui ont procez.
Cela m'appartient seulement,

Non à la Court de Parlement:
Qui ne se doit point empescher
Pour les pierres espelucher:
Car c'est une fable notoire,
Indigne d'un tel consistoire:
Consistoire plein d'excellence
Où l'equité contrebalance
Le droit d'un chacun comme il faut.
Mais quoy? Je vole un peu trop haut
Et m'esloigne trop de meserres :
Retournons à nos maistres Pierres,
Pierres dignes qu'on les envoye
Paistre aux montaignes de Savoye,
Ou parmi l'Auvergne pierreuse
Des asnes l'Arabie heureuse.
Quelle Meduse tant enorme
Vous a desrobé votre forme
Pauvres Pierres? quelle rancueur
Vous a blessez jusques au cœur?
Du même traict, dont fut persé
Cestuy-la de la sœur d'Hersé ?
Voicy un Platon tout nouveau,
Qui s'est rongé tout le cerveau
A ronger le pauvre Aristote,
Desormais dont nul ne se frotte
De penetrer aux obscurs lieux,
S'il n'a ce Rameau precieux :
Car c'est un guide fort habile
Dedans le trou de la Sibyle.
Mais qui a mis en chaude chole
Nostre grand magister d'eschole?
Le grand Atlas, gros de mesdire,
Qui pour nous faire trestous rire,
Enfanta n'aguere à Paris
Une ridicule souris.
C'est ceste pierreuse responce,
Plus seiche que pierre de ponce
Plus dure que pierre marbrine
Plus fresle que pierre ardoisine,
Plus rude que la pierre grise
Et plus froide que pierre bize.
O le galand legislateur
Qui le poete et l'orateur
Bannist avec tous leurs supposts
Dont neantmoins à tous propos
Il emprunte les instrumens

Pour forger ses beaux argumens
Qui ne sont creus, comme je cuide,
En sa teste de pyramide.
Mais je ne m'esmerveille point,
Si furieusement il poingt
Les Muses et graces tant belles,
Veu qu'il est fait en despit d'elles.
Son oraison tant bien paree,
Semble une juppe bigaree
De plus de sortes de couleurs,
Que les prez ne portent de fleurs.
Ha je cognois tres bien le stile,
Que sa douce plume distile,
Il est tout Perionizé,
Et quelque peu Tornebuzé:
Mais il me semble trop cruel
Contre le bon Pantagruel.
Diray-je encore quelque chose?
Nenny, car maistre Pierre n'ose
Irriter ces monstres pervers
Qui jà l'aguignent de travers,
D'un regard certes plus horrible
Que celuy de ce chien terrible,
Qui fit roidir en une pierre
Le premier qui le vid sur terre.
Et quoy, si ce pierreux orage
Venoit à leur donner la rage
De la malheureuse Troyenne
Dont les dieux firent une chienne.
Autrefois les Dieux animoyent
Les pierres qui se transformoyent
Aux corps humains du premier âge:
Mais nos pierres (ô quel outrage !)
En ce grand deluge où nous sommes,
Forment des monstres pour des hommes.
Qui ne sçait la fable ancienne
De la harpe Amphionnienne ?
Et les pierres suyvant la trace
De la douce lyre de Thrace,
Dont les accords melodieux
Charmerent l'enfer odieux
Arrestant la course roulante
De la pierre toujours coulante ?
Aussi les pierres n'estoyent sourdes,
Comme celles qui sont plus lourdes,
Que la montaigne qui enserre

Le plus grand des fils de la terre.
Ce sont deux Pierres de renom,
Tous deux mes compagnons de nom
Et aussi pierres que je suis.
Mais je chastiray si je puis
L'erreur de ces beaux escoliers.
Venez, ô mes faux conseillers
Qui portez le nom que je porte:
Venez, et que chacun apporte
Force loix et canons aussi
Pour vuider ce procez ici,
Qui sera long, Dieu sçait combien,
Car maistre Pierre l'entend bien.
O Pierre digne qu'on enchasse!
Si le temps me fait ceste grace
De vaincre l'envieuse injure,
Par Monsieur saint Pierre je jure,
Que jamais la flamme et l'orage
Aux Pierres ne feront outrage.
Viens donc, maistre Pierre Thomas,
Si en quelque estime tu m'as
Ou si n'es ailleurs empesché,
Et ne sois s'il te plaist fasché,
Si j'appelle pour cette affaire
Maistre Pierre ton adversaire.
Viens, maistre Pierre Pathelin,
Qui fut jadis plus fin que lin :
Viens, maistre Pierre de Villiers,
Fin aussi entre deux milliers.
Maistre Pierre Minesardens
Et maistre Pierre des Serpens,
Maistre Pierre jureur hardi,
Et maistre Pierre Lombardi,
Avec maistre Pierre Fayfeu :
Venez tous esteindre le feu
Que ces Pierres ont excité
Parmi notre université.
Qui n'estant d'un Recteur guidee
Semble une jument desbridee,
Ou une barque vagabonde
Laissee à la merci de l'onde :
Le Pré aux Clercs en est tesmoin,
Où il n'y a si petit coin
De muraille, qu'à coups de pierre
On ne fasse broncher par terre
Lapidant les champs fructueux

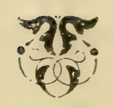
Et les beaux logis somptueux,
Auxquels la pierreuse tempeste
Gresle sans fin dessus la teste.
Deux foudres que deux vents agitent
Si furieux ne le despitent
Alors que d'un feu qui esclatte
La flamme parmi l'air s'escarte:
Comme ces pierres tellement
Elles tonnent horriblement.
Bref pour les pierres affoler
On ne voit que pierres voler,
Tant sont chauds ces pierreux alarmes
Où la fureur baille les armes.
Mais faut-il, puisque la nature
Donne aux loups mesme nourriture,
Puisque les Lyons vont ensemble,
Puisque l'ours avec l'ours s'assemble,
Que les pierres (ô quel horreur!)
Sentent des pierres la fureur?
Certes je suis d'opinion
Que pour les mettre en union
Le nom de recteur on me baille:
Car je suis d'assez belle taille
Pour estre chef œconomique
D'une famille academique.
Je desire aussi qu'on m'envoye,
Afin de retrancher la voye
A tant de schismes et abus,
Frere Pierre de Cornibus:
Qui seroit bien plus asseure
Ayant frere Pierre Doré.
Ce sont les Pierres dont la gloire
Est enchassee en la memoire:
Et si encore estoit vivant
Quelque maistre Pierre sçavant,
Aux champs, à la court, à la ville
Qui sur tous Pierres fut habile,
Je luy donne permission,
De voir sur ma commission,
A fin d'amender sagement
Ce qui passe mon jugement.
Car pour vray, le lieu où je suis
Est si obscur, que je ne puis
Voir sans lunettes jusqu'au fond
De ce sac qui est si profond:
Aussi voit-on bien à mon nez,

Et à mes yeux tous charbonnez,
Que je n'ay pas la veüe claire,
Veu que de si pres on m'esclaire.
Je commence à devenir vieux,
Et suis quelque peu chassieux:
Mais si est-ce malgré Momus
Que je ne suis point si camus,
Que je ne sente encore assez
Et les abus qui sont passez,
Et ceux là qui dominent ores,
Et ceux là qui viendront encores.
O gaillard peuple de Paris,
Bien que je vous serve de ris,
Comme une pierre reprouvee
Si sera ma gloire eslevee,
Si quelque Pierre en prend le soin,
Bien plus haut que ce petit coin.
Alors mes faits seront cognus,
Et comme ce vieux Terminus,
A qui de trongne je ressemble,
NULLI CEDO, comme il me semble,
Portoit pour la devise sienne:
NULLI PARCO, sera la mienne,
Qui suis comme par destinee,
La pierre ici determinee,
Pour terminer les malefices,
Et pour exterminer les vices.
Et si on dit, qu'un repreneur
Fait à soymesme deshonneur,
Quand la mesme coulpe le poingt:
Je respond que touchant ce poinct
Maistre Pierre a donné tel ordre,
Que dessus luy n'y a que mordre.
Je ne crains point la fable antique
Du facond nepveu Atlantique,
Qui vengea si bien son injure
Contre le rustique parjure,
Laissant pour tesmoin du supplice
La pierre que l'on nomme Indice:
Car les presens, car les honneurs,
Car la faveur des grands seigneurs,
N'ont point sur moi l'autorité
D'estrangler une verité.
Si on me cuide mettre en cendre,
Je ressemble la Salemandre,
Qui prend du feu sa nourriture:

Et si on vouloit d'adventure
M'ensevelir en l'eau profonde,
C'est le plaisir où je me fonde:
Car j'ay la nature criarde
D'une grenouille babillarde.
Et si pour ma voix estouffer
La langue on me vouloit coupper,
Voire tout le corps membre à membre,
Je ne crains point qu'on me desmembre :
Car je suis comme vif argent,
A me resoudre diligent.
Bref, pour vous dire tout mon estre,
La nature ne m'a fait naistre
Tant seulement de double vie,
Comme un animal amphibie:
Elle m'a fait egalement
Pour vivre en chacun element.
Mais quoy si Rome tant honore
Et un Pasquile et un Marphore
Par leurs escrits si fort fameux,
Pourquoy n'escriray-je comme eux?
Comme eux donques je veux escrire,
Afin que Paris puisse dire,
Que par un semblable miracle
Les pierres luy servent d'oracle.
Et pource que chacun ne peut
Entrer en ce lieu comme il veut,
Pour me servir de protocole,
Le Jeusneur, ceste grand' Idole,
Pour donner ordre à cest affaire,
Me servira de secretaire.
Mais je suis en un grand esmoy,
Que l'abus ne face de moy
Ce que fut le Dieu jardinier
Plus sale qu'un vieil cuisinier.
Arriere donc tous sots broquars,
Arriere impudiques plaquars,
Arriere, car le Cuignetisme
Ne reçoit point de Priapisme:
Arriere ces petits rimeurs
Mercenaires des Imprimeurs:
Arriere muse Conardiere,
Avec ta rime cagnardiere :
Arriere aussi la Harbetine,
Qui a fait la muse coquine:
Maistre Pierre escrit doctement

Et corrige modestement
La civile imperfection
Qui merite correction.
Car si la loy de l'ostracisme
Pour couper les ailes au schisme
Du populaire fluctueux,
Bannissait bien les vertueux:
Si la moyenne comedie
Estoit à Rome tant hardie:
Si les dieux mesme approuvent bien
Un Mome, qui n'approuve rien:
Pourquoy ne me doit-on permettre,
De corriger en petit maistre
Le vice et l'impudicité
Qui regnent en nostre cité ?
Or à quiconques plaise ou fasche,
Si n'est-il plus temps que l'on cache
La chandelle sous le boisseau.
Quant à moy je sens un monceau
De tourbillons dedans ma teste,
Qui me forgent une tempeste
Pour la ruer de-çà de-là,
Dessus les testes de ceux-là,
Qui voudront maintenir l'usage
De me charbonner le visage.

NULLI PARCO



PROBLESME

Naguere un galland s'attacha
A un rameau de telle sorte,
Que le rameau il arracha,
Dont le fais par terre le porte.
Un chacun d'eux se desconforte:
L'un gist en terre tout honteux,
L'autre en a le col tout boiteux
Qui ne sçait quelle mine feindre.
Or devinez lequel des deux
A plus grand cause de se plaindre?

Quand se tairont ces deux criars,
Qui ne font que japer et braire?
Faut il qu'un abbé des Conars
Se mesle de les faire taire ?
Pensez qu'on avait bien affaire
De les ouyr crier si fort,
Veu que tout leur plus grand effort
Dont mesmes les enfants se moquent,
N'est qu'une scintille qui sort
De deux pierres qui s'entre-choquent.



EPIGRAMME PASTORAL

Un Berger, un Chevrier et un Bouvier, venus
De Sicile, de Thebe, et de Smyrne : cogneus
Des prez et des costaux, et des loges champestres,
Des brebis, des chevreaux, des bœufs: les meilleurs [maistres
Du flageol, du rebec et du cornet retors
Moutons, chevres et bœufs, gardoyent dessus les bords
D'Arethuse, d'Ismene, et du Phrygien Xanthe.
L'un le hurt, l'un les jeux : le tiers les combats chante
Des beliers bien cornus, des folastres chevreaux,
Des taureaux mugissans : l'honneur des Pastoureaux,
Des Chevriers, des Bouviers, aussi sur tous les prise
Palès le dieu chevrier et le pasteur d'Amphyse,
D'un chapelet de fleurs couronnant le premier,
D'une branche de pin le second, le dernier,
D'un tortis de laurier. Mais Perot l'outrepasse,
Ce Berger, ce Chevrier, et ce Bouvier surpasse
D'autant que les moutons, les boucs et les taureaux,
Les aigneaux, les chevreaux, et les jeunes bouveaux,
Ou que les bleds, les monts et les maisons royales,
Les herbes, les coustaux, les cases pastorales :
Tant Perot fluste bien, fredonne et sonne ici
Du flageol, du rebec et du cornet aussi,
Son Charlot, son Annot, son Henriot; les maistres
Des prez et des costaux, et des loges champestres.



A. I. ANT. DE BAIF

SONNET

Bravime esprit sur tous excellentime,
Qui mesprisant ces vanimes abois,
As entonné d'une hautaine voix
De scavantieurs la troupe bruyantime :
De tes doux vers le style coulantime
Tant estimé par les doctieurs François,
Justimement ordonnent que tu sois
Pour ton sçavoir à tous reverendime.
Nul mieux que toy gentillime poëte,
Heur que chacun grandimement souhaite,
Façonne un vers doucimement naïf:
Et nul de toy hardieurement en France
Va dechassant l'indoctime ignorance,
Docte doctieur et doctime Baïf.

FIN DES JEUX RUSTIQUES



PRIVILEGE DU ROY

IMPRIMÉ A LA SUITE DES « ANTIQUITEZ »

Henry par la grace de Dieu Roy de France, à tous ceulx qui ces presentes lettres verront, salut. Feu nostre tres-honoré Seigneur et Pere, le Roy dernier decedé, qui pour l'affection et faveur qu'il portait aux bonnes lettres, fut meritoirement dict et nommé le refuge des Muses et de tous amateurs de la vertu, cognoissant que la gloire et autre fruict des victoires, triomphes et faicts historiques, et de tous autres actes vertueux et memorables, seroient de bien petite duree s'ilz n'estoient perpetuez par les lettres, lesquelles seules ont eu le pouvoir de defendre et garder de l'obly et injure du temps les vertus et miracles de l'ancienneté, pour servir d'exemple et doctrine à nostre siecle et autres advenir, desirant à ceste cause faire florir nostre Royaume, non moins par la science et exercice des bonnes lettres que par la vertu militaire, augmenta de son temps et illustra nostre Université de Paris de bon nombre de personnages notables, doctes et tres-bien exercez es langues Hebree, Grecque et Latine, leur ordonnant bons et suffisans gages et salaires sur ses propres finances : ce que, graces à Dieu, a si prosperement frutifié, que bonne partie de la jeunesse de nostre Royaume est à present tres bien instruite et edifiee tant esdictes langues que aux artz, sciences et doctrines, qui par icelles nous sont communiquees, dont nous esperons que nostre langue Françoise, qui a esté cy devant aucunement indigente et peu polie, se pourra facilement agencer, polir et rendre aussi copieuse et faconde que les dessusdictes et autres quelconques peregrines langues. Pour ce est-il, que nous, ne desirans moins que nostredit feu seigneur et pere l'augmentation des bonnes lettres et illustration de nostre dicte langue Françoise, et à ces fins les œuvres des bons aucteurs (du nombre desquelz est nostre cher et bien amé Joachim Dubellay) estre bien elegamment et correctement (comme elles meritent) imprimees,

avons à iceluy Dubellay enjoinct et tres expressement enjoignons eslire, choisir et commettre tel imprimeur docte et diligent qu'il verra et cognoistra estre suffisant pour fidelement imprimer les œuvres par luy ja mises en lumiere, et autres qu'il composera et escrira cy apres : inhibant et neantmoins defendant à tous imprimeurs, libraires, marchands et autres quelconques, qu'ilz n'ayent à imprimer ne faire imprimer aucunes des œuvres qui par ledict Dubellay ont esté et seront cy apres faictes et composees, ou en exposer aucunes en vente, si elles n'ont esté et sont imprimees par ses permission, licence et congé, ou de l'imprimeur par luy choisi et commis à l'impression d'icelles. Et ce, sur peine de confiscation des livres ja imprimez ou à imprimer, et d'amende arbitraire, tant envers nous qu'envers ledict Dubellay, et des interestz et dommages de l'imprimeur par luy choisi et esleu. Si donnons en mandement par ces presentes à noz amez et feaulx les gens de noz courtz de Parlemens, prevostz, baillifz seneschaulz et à tous nos autres justiciers et officiers, ou leurs lieutenans, et chacun d'eulx, si comme à luy appartiendra, que de noz presentes injunction, inhibitions et defenses, et de tout le contenu en ces presentes, ilz facent garder et observer de poinct en poinct selon leur forme et teneur, comme noz propres edictz et ordonnances, procedant ou faisant proceder contre les transgresseurs d'icelles comme infracteurs de nosdictes ordonnances. et autres peines dessusdictes, pourveu que esdicts livres n'y ait chose qui contrarie à la religion et foy catholique, nonobstant quelconques edicts, ordonnances, privileges et lettres octroiees et à octroier à ce contraires : ausquelz et aux clauses derogatoires qui seroient ou pourroient estre contenues, nous avons derogé et derogeons par ces presentes, par lesquelles mandons et commandons au premier nostre huissier ou sergent sur ce requis, icelles signifier à tous imprimeurs, libraires, marchands et autres qu'il appartiendra, à fin qu'ils n'en puissent pretendre aucune cause d'ignorance. Et pour ce que de ces presentes on pourra avoir affaire en plusieurs et divers lieux, nous voulons que au vidimus d'icelles, fait sous seel royal ou par l'un de nos amez et feaulx notaires et secretaires, foy soit adjoustee comme au present original, auquel en tesmoing de ce que nous avons fait mettre nostre seel. Donné à Fon-

tainebeau ce troisieme jour de mars, l'an de grâce mil cinq cent cinquante-sept (1), et de nostre regne le unzieme.

Par le Roy, le seigneur Davenson, conseiller au privé conseil present.

Signé : DUTHIER.

PRIVILEGE DES « REGRETS »

EXTRAIT DU PRIVILÈGE DU ROY

Il est permis à Federic Morel, Imprimeur et Libraire en l'Université de Paris, d'imprimer et vendre ce present livre intitulé, les Regrets et autres œuvres poetiques de JOACHIM DUBELLAY. Et defendu tres expressement de par le Roy à tous autres Imprimeurs et Libraires de imprimer ni exposer en vente d'autre impression (ny mesme de la sienne, sans son consentement) ledict livre, et autres œuvres poetiques dudict autheur imprimees par ledict Morel. Et ce sur peine de confiscation des livres et d'amende arbitraire envers le Roy, l'autheur et ledict imprimeur. Ainsi que plus amplement il appert par le Privilege octroyé audict DUBELLAY. Donné à Paris le XVII[e] jour de janvier, mil cinq cens cinquante-sept (1).

Signé DUTHIER.

PRIVILEGE DES « JEUX RUSTIQUES »

EXTRAIT DU PRIVILÈGE DU ROY

Il est permis à Federic Morel, Imprimeur et Libraire en l'Université de Paris de vendre ce present livre intitulé, Divers Jeux Rustiques, et autres œuvres poetiques de JOACHIM DUBELLAY. Et defendu très

(1) 1558 (n. s.).
(1) 1558 (n. s.).

expressement par le Roy à tous autres Imprimeurs et Libraires de imprimer ni exposer en vente d'autre impression (ny mesme de la sienne, sans son consentement) ledict livre, et autres œuvres poetiques dudict autheur imprimees par ledict Morel : Et ce sur peine de confiscation des livres, et d'amende arbitraire envers le Roy, l'autheur et ledict imprimeur. Ainsi que plus amplement il appert par le privilege octroyé audict Dubellay. Donné à Paris le XVIIe jour de janvier, mil cinq cens cinquante-sept (1).

Signé : Duthier.

(1) 1558 (n. s.).




SPES ET FORTUNA VALETE

